

SAS [114] – L'or de Moscou

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



L'OR DE MOSCOU

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



L'OR DE MOSCOU

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art.L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Édition Gérard de Villiers, 2012

ISBN 9782360533992

CHAPITRE PREMIER

La Zil noire blindée d'Arcady Iacolev dévalait Leninskaïa Prospekt en direction du sud à près de cent à l'heure, dans la circulation clairsemée de ce samedi d'octobre 1991. Elle roulait au milieu de la chaussée, comme les apparatchiks haut placés l'avaient toujours fait. Certes, les choses avaient bien changé en URSS, mais les vieilles habitudes demeuraient. Youri, le jeune sergent du GRU, chauffeur de Iacolev, aurait été très étonné que son patron lui demande de respecter le code de la route. Il ralentit légèrement pour tourner à droite dans Ulitza Osyngina, une grande avenue en arc de cercle dominant la Moskva et le Parc Olympique Lénine.

C'était un des quartiers les plus résidentiels de Moscou, où habitait Gorbatchev lui-même, lorsqu'il n'était pas dans sa datcha de Joukovska. La Zil parcourut cinq cents mètres avant de tourner à gauche dans Ulitza Pletnikov, une petite rue perpendiculaire et calme, bordée d'immeubles cossus dont l'état impeccable tranchait avec les façades noirâtres et décaties de la plupart des bâtiments moscovites. La Zil s'arrêta devant le numéro 8.

Youri, le jeune chauffeur, se tourna vers Arcady Iacolev.

— Je vous attends ?

— Attends-nous plutôt sur Osyngina, répliqua Arcady Iacolev avec un sourire amical. Tu profiteras de la vue.

L'avenue dominait un parc, un des endroits de verdure les plus agréables de Moscou.

Arcady Iacolev ouvrit lui-même la portière et descendit. Plus que sa carrure athlétique, c'était son visage qui frappait. Des traits réguliers, un nez important et droit, une bouche épaisse pleine de sensualité et surtout des yeux étranges, allongés, jaunâtres, à l'expression aiguë, et si écartés vers les tempes qu'ils le faisaient ressembler à un lézard. Ses cheveux bizarrement coupés, rasés à partir des oreilles, ne laissaient sur son crâne qu'une calotte noire ressemblant à une moumoute. Pourtant, à cinquante-quatre ans, Arcady Iacolev fascinait les femmes dont il faisait une consommation immodérée, au point que ses camarades du Politburo l'avaient surnommé « Raspoutine ».

Membre du Politburo, secrétaire du Comité central du Parti communiste, il avait eu, jusqu'en 1991, la haute main sur le KGB et l'armée, et il lui arrivait même de donner des ordres au ministre de la Défense.

Ses attributions et ses pouvoirs avaient été immenses, mais peu de gens le savaient, à part la haute hiérarchie du Parti. L'esprit affûté

comme un rasoir, doté d'une mémoire incroyable, dépourvu du moindre scrupule, Arcady Iacolev était doué pour la survie comme un grand requin blanc.

Deux mois après le putsch anti-Gorbatchev d'août 1991, son analyse de la situation, sa connaissance des hommes et des mécanismes secrets du pouvoir en Union soviétique l'avaient conduit à se dire que s'il ne réagissait pas rapidement, il risquait de sombrer avec l'URSS, dans l'effondrement de toutes les structures communistes.

Des événements impensables s'étaient succédé depuis la chute du Mur de Berlin, en novembre 1989 : la réunification de l'Allemagne, en 1990 ; en mars, l'élection de Gorbatchev à la présidence de l'Union soviétique ; trois mois plus tard celle de Boris Eltsine à celle de la Fédération de Russie. Les bouleversements inouïs s'accéléraient : la perte de pouvoir du Parti communiste, tout-puissant durant soixante-dix ans, le putsch raté contre Eltsine en août, l'effacement de Gorbatchev...

Quinze jours plus tôt, la cérémonie commémorant la Révolution d'Octobre avait été escamotée. Le drapeau rouge ne flottait plus sur le Kremlin, le Parti n'était plus que l'ombre de lui-même et les hommes comme Arcady Iacolev avaient leur avenir derrière eux. Sauf s'ils réagissaient vite et brutalement. Auparavant le système politique était simple. Au sommet de la pyramide, il y avait le Parti communiste, avec ses bras séculiers, le KGB et l'Armée. La Chambre des Députés – la Douma – et les instances régionales n'avaient aucun pouvoir. Aujourd'hui, le Parti avait perdu officiellement tout pouvoir ! Au profit du Président Eltsine, élu par la Douma, devenue une *vraie* Chambre des Députés.

L'homme assis à côté du chauffeur émergea à son tour de la Zil. Un géant de près de deux mètres, d'une carrure impressionnante, avec une épaisse chevelure noire bouclée, boudiné dans des costumes sombres toujours trop petits pour lui. Pavel Dombass, ancien lutteur de foire, presque analphabète, était un Tchétchène, survivant d'un gang moscovite infiltré par le KGB. Lorsque Arcady Iacolev avait entendu parler de lui, il était voué au peloton d'exécution pour un crime particulièrement horrible : dans une sombre histoire de racket, Pavel Dombass avait écrasé entre ses deux mains larges comme des battoirs la tête d'un nouveau-né, devant sa mère ; comme on écrabouille une mouche. Mais le témoignage de Pavel Dombass permettait d'inculper de racket un général du KGB du Neuvième Directorate dont Arcady Iacolev souhaitait se débarrasser. Pavel Dombass avait complaisamment signé la déposition préparée à son intention, sans la lire bien entendu, et le dossier du Tchétchène avait disparu dans les coffres de la place Dzerjinski(1). Pavel Dombass était devenu le garde du corps totalement dévoué à son sauveur, qui

pouvait toujours réactiver son cas...

Arcady Iacolev attendit que la Zil se soit éloignée pour s'approcher de la porte du numéro 8, et appuyer sur l'interphone de l'appartement numéro 5. Quelques secondes plus tard, une voix d'homme demanda :

— Qui est-ce ?

— Arcady Alexandrovitch.

La porte s'ouvrit aussitôt sur un hall d'une propreté inhabituelle. L'ascenseur marchait ! Un homme aux cheveux blancs attendait sur le palier du cinquième. Il n'y avait qu'un appartement par étage. Celui-là était somptueux, meublé de coûteux mobilier finlandais moderne, égayé par des tapis du Caucase, des tableaux non figuratifs, d'innombrables bibelots.

Nicolai Sergueievitch Kroutchina était depuis six ans le responsable des finances occultes du Parti, l'homme le plus important du Politburo. Il savait tout sur les comptes secrets, les transactions clandestines, la fortune anonyme détenue hors d'Union soviétique par le Parti. Les « joint-ventures » mêlant des entités contrôlées par le Parti et des sociétés étrangères permettaient de faire évader des capitaux colossaux.

Des affaires qui portaient sur des milliards de roubles. Spets-Export, par exemple, achetait le pétrole de Sibérie au prix russe, en roubles, et le revendait en dollars sur le marché libre.

Ces secrets étaient encore plus explosifs que ceux concernant les armes nucléaires, car ils touchaient un domaine encore totalement hermétique. Même si les bénéficiaires apparents de ces détournements à l'étranger étaient identifiés, cela n'était pas grave. Le produit des détournements était rapidement viré dans des paradis fiscaux, totalement opaques. Nicolai Kroutchina installa Arcady Iacolev devant un grand bureau, face à la fenêtre. Puis il s'assit à son tour avec un soupir. Arcady Iacolev nota que ses mains tremblaient légèrement. Ses traits étaient tirés et son regard éteint. La veille, Kroutchina avait été pris à partie par Sobtchak, le maire de Léninegrad, qui l'accusait de dissimuler à l'équipe de Boris Eltsine des éléments financiers importants. Peu accoutumé à être mis en cause, Nicolai Kroutchina avait décidé de donner sa démission et s'en était ouvert à son vieil ami Arcady Iacolev. Celui-ci désigna du menton une pile de documents posés sur le bureau.

— Tout est là ?

— Oui, répondit Nicolai Kroutchina. J'ai été les chercher au coffre.

Ils commencèrent à les examiner un par un. Arcady Iacolev écoutait attentivement les explications de l'homme aux cheveux blancs. Il s'agissait des titres de 84 sociétés réparties à travers le monde, totalisant vingt milliards de dollars d'actifs ; des relevés

bancaires, des titres de propriété de coffres, des documents expliquant la destination des sommes colossales en devises gagnées par des exportations de pétrole, de bois, d'aluminium, de nickel, facturées par des compagnies contrôlées en sous-main par le Parti à des prix ridiculement bas.

La partie « noble » des biens détournés par le Parti, transformés en devises. Certes, à tous les échelons, les responsables du Parti s'étaient enrichis.

Scandaleusement. Mais cet argent, resté en Russie, pouvait être retrouvé. Alors que seuls une poignée de responsables possédaient la « clef de la partie noble ».

En dépit de son calme, Arcady Iacolev avait du mal à maîtriser les battements de son cœur. C'était la caverne d'Ali Baba... Debout dans un coin de la pièce, silencieux, rigoureusement immobile, Pavel Dombass ressemblait à un Golem.

— Tiens, voilà le plus important, annonça Nicolaï Kroutchina en tendant un bristol à son vis-à-vis.

Arcady Iacolev le lut rapidement. Le texte était à en-tête d'une grande banque suisse, et comportait le numéro d'un coffre ainsi qu'une mention *manuscrite* signée du directeur de la banque, expliquant que le contenu du coffre devait être mis à la disposition du *porteur* de ce document. La date remontait à trois ans.

— Qu'y a-t-il dans ce coffre ? demanda Iacolev, intrigué.

— Soixante tonnes d'or, répondit sans sourciller Nicolaï Kroutchina. Elles ont été amenées en plusieurs fois, bien entendu par des *doverennoïe litso*(2) du Premier Directorate.

Arcady Iacolev fit un rapide calcul mental, en dollars. À trois cents dollars l'once, cela faisait en gros six cents millions de dollars ! Une somme à donner le vertige. Il empocha le bristol.

— Tu aurais pu terminer tes jours sur la Riviera, Nicolaï Sergueievitch, remarqua-t-il sur le ton de la plaisanterie.

Kroutchina secoua la tête, levant sur lui un regard las.

— Arcady Alexandrovitch, j'ai soixante-trois ans, une très belle datcha, je suis fatigué et je ne rêve que d'une chose : écouter le bruit du vent dans les bouleaux.

Arcady Iacolev approuva.

— Tu es un sage, Nicolaï Sergueievitch.

Ils avaient fini d'examiner les documents empilés sur le bureau. Le regard d'Arcady Iacolev remonta, passant par-dessus l'homme assis en face de lui pour rencontrer brièvement celui de Pavel Dombass. Il se retourna et avança jusqu'à la fenêtre.

— Tu as une belle vue, dit-il.

— Oui, c'est agréable, reconnut Nicolaï Kroutchina d'une voix lasse. Tu veux un *Tchaiï*(3) avant de partir ?

— Non, merci.

Arcady Iacolev se retourna au moment où Pavel Dombass surgissait derrière le fauteuil de Kroutchina.

Les deux énormes mains du Tchétchène se refermèrent sur le crâne du financier du Parti, l'enserrant comme dans un étau. Kroutchina n'eut pas le temps d'avoir peur. D'une violente torsion, Pavel Dombass, tous ses muscles bandés, fit tourner la tête à près de 180° ! Il y eut un craquement sec. Nicolai Kroutchina poussa un cri de souris, ses yeux devinrent subitement vitreux, ses traits se figèrent, et, lorsque les mains de Pavel Dombass s'écartèrent, sa tête retomba sur sa poitrine.

Les vertèbres cervicales brisées net, il était mort en quelques fractions de seconde.

Pavel Dombass avait reculé d'un pas, et attendait, les bras le long du corps, le visage inexpressif. Sans perdre de temps, Arcady Iacolev commença à empiler les documents dans la grosse serviette du mort.

— Ouvre la fenêtre, lança-t-il à Pavel Dombass.

Le Tchétchène obéit aussitôt. Lorsque Arcady Iacolev eut terminé, il ordonna d'une voix égale :

— Vas-y maintenant.

Pavel Dombass arracha le mort de son fauteuil, le jeta en travers de son épaule comme un sac et s'approcha de la fenêtre. Après avoir vérifié d'un coup d'œil qu'il n'y avait personne dans la rue, il le mit debout, le tenant à la hauteur de la taille, bras le long du corps, le souleva au-dessus de sa tête et le projeta dans le vide.

Arcady Iacolev franchissait la porte lorsque le corps s'écrasa sur la chaussée, cinq étages plus bas. Les deux hommes prirent l'ascenseur en silence. Lorsqu'ils ressortirent de l'immeuble, seule une *babouchka* portant un filet à provisions contemplait le cadavre du « suicidé ».

Arcady Iacolev et Pavel Dombass s'éloignèrent d'un pas rapide, sans se retourner, vers l'Ulitzà Osyngina où attendait la Zil noire. Iacolev ordonna aussitôt au chauffeur :

— Ulitzà Stoletova, chez le camarade Gueorgi Pavlov.

Il regarda sa montre. Déjà 1 h 45. Il avait encore beaucoup à faire.

* *

*

La rue Stoletova était une voie calme derrière le parc Ramenki. La Zil stoppa, Youri se précipita pour ouvrir à Arcady Iacolev. Celui-ci, flanqué de Pavel Dombass, s'approcha de la porte du numéro 43.

L'immeuble comportait une quinzaine d'étages mais était nettement moins luxueux que le précédent. Aucun nom, seulement des numéros d'appartement. Iacolev dut sonner longuement avant qu'une

voix éteinte ne réponde.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Arcady Alexandrovitch Iacolev, Gueorgi Mikhailovitch. J'ai un message pour toi, de la part de Nicolaï Sergueievitch Kroutchina. Je peux te le transmettre de vive voix ?

— *Karacho !* Monte !

Gueorgi Pavlov était le prédécesseur de Kroutchina à la tête des finances du Parti. Retiré depuis six ans, il ne possédait plus officiellement aucun document sur son activité passée, mais on le créditait d'une excellente mémoire. Agé de soixante-douze ans, il menait une vie retirée. L'ascenseur grinçait, hoquetait et Arcady Iacolev crut qu'il ne les mènerait jamais jusqu'au huitième étage. Il dut encore sonner et attendre, dans un couloir qui sentait le chou, que la porte s'entrouvre enfin sur le visage fripé de Gueorgi Pavlov. Lorsqu'il eut reconnu Iacolev, celui-ci referma pour ôter l'entrebâilleur et ouvrit pour de bon.

Il avait les yeux bordés de rouge comme un lapin et semblait légèrement gâteux.

— Cela fait plaisir de te voir, Arcady Alexandrovitch, dit-il ; il se passe tellement de choses en ce moment, on ne sait plus où on va. Comment se porte Nicolaï Sergueievitch ?

Arcady Iacolev arbora un large sourire.

— Il y a une demi-heure, il était encore en pleine forme. On peut aller dans ton bureau ?

Il était déjà venu dans cet appartement, et savait que le bureau donnait sur une cour. Enveloppé dans une robe de chambre, en pantoufles, le dos voûté, Gueorgi Pavlov les précéda dans une pièce encombrée de livres et de magazines. Une balalaïka accrochée au mur pendait de travers.

— Alors, dit-il, quel est le message que tu dois me transmettre ?

Au lieu de répondre, Arcady Iacolev se dirigea vers la fenêtre et l'ouvrit.

— Eh, qu'est-ce que tu fais ? protesta le vieillard. Il fait froid.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Pavel Dombass venait de le soulever du sol comme une plume. En deux enjambées, il atteignit la fenêtre. Arcady Iacolev, impassible, jeta seulement :

— La tête la première, Pavel !

Pavel Dombass reposa le vieillard à terre, se baissa, lui saisit les chevilles et l'arracha du sol. Gueorgi Pavlov hurla, tenta de se débattre, empêtra dans sa robe de chambre. Pavel Dombass, lui cognant au passage la tête contre l'appui de la fenêtre, le suspendit dans le vide à bout de bras, la tête en bas, puis le lâcha !

Gueorgi Pavlov fila vers le sol, huit étages plus bas, en hurlant. Son cri cessa d'un coup quand son crâne heurta le ciment de la cour,

où il éclata littéralement comme un melon trop mûr, répandant alentour des éclats d'os et de cervelle.

Sans un mot, les deux hommes traversèrent l'appartement. L'ascenseur était toujours là. Arcady Iacolev se sentait parfaitement calme. Il avait programmé cette journée depuis longtemps, étudiant avec soin les emplois du temps de ceux qu'il désirait rencontrer, ne laissant rien au hasard. Gueorgi Pavlov représentait un risque limité, mais un risque quand même, car il savait beaucoup de choses. Inutile d'avoir des complications...

La Zil attendait sagement au bord du trottoir. Les deux hommes s'y engouffrèrent. Leur visite n'avait pas duré plus de cinq minutes.

— Youri, nous allons chez le général Valentin Vladimirovitch Orlov, Kalinina Prospect, 88, annonça Arcady Iacolev tandis que Pavel Dombass allumait une Lucky Strike, le dernier chic à Moscou, vendues vingt roubles le paquet.

Kalinina Prospect était à une demi-heure, si la circulation n'était pas trop mauvaise. Arcady Iacolev en profita pour se concentrer. Cette visite-là risquait de ne pas être aussi facile, mais elle était tout aussi indispensable. Le général Orlov, du Premier Directorate du KGB, était depuis des années en charge des transferts de fonds clandestins à l'étranger. Cela allait des valises pleines de billets aux virements bancaires maquillés et aux lingots d'or déclarés comme du plomb ! Il n'avait jamais rien délégué à ses subordonnés qui ignoraient même la destination de ses voyages à l'étranger.

L'appartement où ils se rendaient était en réalité la garçonnière du général. Il y retrouvait chaque samedi une pulpeuse secrétaire du KGB, pour une séance de sexe arrosée d'une quantité impressionnante d'alcool.

* *

*

Allongé sur le dos, nu comme un ver, Valentin Vladimirovitch Orlov regardait la tête de Natacha, sa maîtresse, monter et descendre au-dessus de son ventre comme un métronome bien réglé. Ponctuant sa fellation de rasades de cognac, Natacha releva la tête et admira le mât qu'elle avait contribué à dresser, émergeant d'une forêt de poils noirs. Le général Orlov avait un poitrail de taureau et la pilosité d'un gorille.

Natacha jeta un regard faussement effrayé à l'organe imposant qu'elle tenait par la base.

— Tu vas me déchirer, fit-elle en minaudant.

Orlov éclata d'un grand rire heureux.

— Je vais t'ouvrir en deux, *goloubtchika* !

Durant la semaine, ils en étaient réduits à des étreintes furtives dans le bureau lambrissé du général.

Le samedi, ils donnaient tous les deux libre cours à leurs fantasmes.

Natacha avait accueilli son amant, moulée dans une robe de dentelle beige au décolleté incroyablement échancré, découvrant les trois quarts de ses seins magnifiques. Orlov s'était rué sur elle, écartant la dentelle, faisant jaillir les globes fermes, les suçant avidement. La robe n'avait pas résisté longtemps.

Dessous, Natacha portait un soutien-gorge de cuir noir très fin, un porte-jarretelles assorti qui retenait de longs bas noirs montant très haut sur ses cuisses fuselées.

Des escarpins à talons de douze centimètres complétaient le « déguisement ». Le général Orlov, fasciné par le triangle d'or émergeant du cuir noir, avait senti son poulx grimper comme une fusée.

Natacha était une *vraie* blonde. Quand elle s'était lovée sur lui, frottant ses seins aux pointes dures contre son poitrail velu, son sexe s'était dressé comme un cobra en colère, irrigué d'un flot de sang. Ces séances avec ce merveilleux jouet sexuel étaient la plus grande détente du général Orlov. Natacha était habile, sexy, douce et obéissante. Ils ne parlaient jamais de rien, leurs seuls échanges étaient des obscénités raffinées.

Invariablement, avant de commencer leurs ébats, ils dégustaient une boîte de caviar Beluga, arrosé d'une bouteille de cognac Gaston de Lagrange XO, vendu à prix d'or dans les magasins spéciaux du KGB et qui dégoûtait à jamais du Brandy soviétique.

Natacha replongea sur le sexe dressé, sans quitter des yeux le visage de son amant. La colonne écarlate s'élevait à près de vingt-cinq centimètres au-dessus du ventre poilu.

Soudain, Orlov se redressa, les yeux injectés de sang. C'était un violent, un sanguin, il avait besoin de manifester sa force. À genoux, il prit la tête de Natacha à deux mains et lui enfonça d'un coup violent son sexe au fond du gosier. La jeune femme eut beau rejeter la tête en arrière, elle ne put l'avaler entièrement, en dépit de sa technique. Alors, le général Orlov se retira et allongea sa maîtresse sur le lit, la tête dans le vide. De cette façon, son sexe était en prolongement direct de sa bouche et il put enfin l'enfoncer presque jusqu'à la racine. Natacha suffoquait, mais ne protestait pas.

Déchaîné, Orlov se retira. Saisissant à pleines mains les cuisses de Natacha, il les écarta, les releva, les replia pour dégager le sexe. Il s'enfonça alors dedans d'un seul coup, à la verticale, comme un trépan fore le sol. Natacha eut vraiment l'impression d'être ouverte en deux... Mais, ce samedi, Valentin Orlov était d'humeur joueuse. Il jeta

Natacha sur le tapis.

Habitée, elle posa son front par terre, les fesses levées très haut, et elle attendit de se faire défoncer, comme une esclave immobile sur l'autel d'un dieu païen.

Valentin Orlov, agenouillé derrière elle, saisit les rubans de son porte-jarretelles comme on contrôle un cheval par la bride. Il attira sa croupe vers lui, s'emmanchant d'un coup jusqu'à la garde. Natacha frémissait de plaisir. Bien qu'elle soit en service commandé, la puissance sexuelle d'Orlov la faisait couler comme une fontaine. Les ahanements, comme ceux d'un chien essoufflé, qui rythmaient ses puissants coups de reins déclenchèrent ses clameurs mêlées d'obscénités.

— Oui, baise-moi bien ! lança-t-elle. Va jusqu'au fond ! Tu me tues, tu me crèves la matrice...

Orlov adorait ce dialogue. Cramoisi, il se démenait avec encore plus d'entrain.

Quelle merveilleuse salope ! Maintenant, il allait et venait avec une plus grande facilité en dépit des proportions de son sexe. Il fixa, plus haut, l'ouverture des reins. Cette étoile rose le fascinait. Il ralentit son rythme.

— N'arrête pas, supplia Natacha qui allait jouir.

— *Niet, niet, goloubtchika...*

Mais, sournoisement, il se retira, affirma sa prise sur le porte-jarretelles, et se projeta en avant de tout son poids. L'extrémité gonflée de son sexe frappa l'ouverture des reins de Natacha avec une force inouïe.

La jeune femme n'eut pas le temps de protester. Les cent kilos du général Orlov propulsèrent le membre en avant. Déchirant tout sur son passage, il s'engloutit pratiquement jusqu'à la garde. En serré dans l'étroit fourreau, Orlov poussa un rugissement. Jamais il n'avait rien ressenti de pareil. La sève se mit à monter de ses reins, irrésistible. Il s'enfonça encore plus loin, se vissant à la croupe martyrisée.

Natacha poussa un hurlement atroce. Du sang coulait le long de sa cuisse, elle avait l'impression d'être brûlée au fer rouge. Déchaîné, le général Orlov se retira et la viola encore une fois. Le téléphone sonna. Il était dans un tel état qu'il l'entendit à peine.

* *

*

Arcady Iacolev laissa sonner deux fois, puis raccrocha le téléphone de la Zil arrêtée devant l'immeuble où se trouvait le général Orlov. Il refit aussitôt le numéro et attendit. C'était un code pratiqué par les apparatchiks de haut niveau. On appelait d'abord, laissant sonner

deux fois, puis on raccrochait pour appeler de nouveau. Cela signifiait un appel « non hostile », quelque chose d'imprévu, mais pas un problème.

À la septième sonnerie, Arcady Iacolev entendit la voix essoufflée du général Orlov.

— *Da ?*

— Valentin Vladimirovitch, c'est Arcady Alexandrovitch, annonça-t-il. Il faut que je te voie d'urgence.

— Maintenant ? Pourquoi ?

— Kroutchina s'est suicidé. Le salaud a laissé une note à ton sujet, disant que tu as détourné des fonds.

Orlov éclata en une bordée de jurons et d'insultes.

— L'immonde salaud ! Le pourri ! Cul-noir(4) de merde !

— Je suis en bas, coupa simplement Iacolev. Je monte.

— *Karacho, karacho*, accepta Orlov, destabilisé, avant de raccrocher.

Arcady Iacolev attendit quelques minutes avant de se diriger, flanqué de Pavel Dombass, vers l'énorme building. Il était légèrement tendu. Valentin Orlov était un homme retors, méfiant et dangereux. Il dut appuyer trois fois sur l'interphone pour que le général du KGB réponde enfin. Seizième étage. Il n'y avait que de petits appartements, réservés aux apparatchiks. Une *babouchka*, foulard sur la tête, leur ouvrit avant de disparaître dans la cuisine. Orlov surgit, vêtu d'un pantalon et d'une chemise civils, rouge, l'haleine alcoolisée.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda-t-il. J'ai appelé le Centre. C'est vrai, ils étaient déjà au courant. Ce con a sauté par la fenêtre !

Il n'avait pas perdu de temps, songea Iacolev en demandant :

— Tu es seul ?

— Oui.

Il mentait. La pièce empestait le parfum. Il fallait faire vite. Orlov jeta un coup d'œil méfiant à Pavel Dombass.

— Fais-le sortir, dit-il. Je n'aime pas les indiscretions.

Iacolev eut un mince sourire.

— Pavel est une tombe, mais il va attendre à côté.

Pavel Dombass se dirigea vers l'autre pièce. Le général Orlov ne fit pas attention lorsque le Tchétchène passa derrière lui. Soudain, un bras puissant comme un boa se referma autour de sa gorge.

Il poussa un rugissement étranglé, cherchant à se débarrasser de Pavel Dombass, mais le Tchétchène possédait une force herculéenne.

Arcady Iacolev était déjà sur lui. Un Makarov 9 mm automatique apparut dans sa main droite. Sa gauche se referma sur les narines du général Orlov, les pinçant violemment. Ce dernier, suffoquant, ouvrit la bouche pour aspirer un peu d'air. Aussitôt, le canon du Makarov s'y

engouffra. Il eut le temps de sentir le froid de l'acier sur son palais et comprit.

— Lâche-le ! cria Arcady.

Pavel Dombass fit un bond en arrière au moment où Arcady Iacolev appuyait sur la détente de l'automatique tenu de bas en haut. Ce fut le dernier bruit qu'entendit le général Orlov. Le projectile de 9 mm lui traversa le palais avant de s'enfoncer dans son cerveau. La balle à pointe creuse éclata en des dizaines d'éclats qui ressortirent par le sommet de son crâne, emportant une bonne partie de la calotte crânienne, et des morceaux de matière grise.

Arcady Iacolev recula avec une mimique dégoûtée tandis que le corps du général Orlov tombait à terre.

— Pavel, la fille, vite ! lança-t-il.

Le Tchétchène se rua vers la chambre. La détonation avait fait un bruit assourdissant. Pavel Dombass réapparut, poussant devant lui Natacha terrifiée, le visage ravagé par les larmes, du sang coulant le long de ses cuisses.

— Elle était dans la salle de bains, annonça-t-il.

Sans effort, il maintenait ses deux mains derrière son dos.

— Que se passe-t-il ? cria Natacha en voyant le cadavre d'Orlov.

— Le général Orlov s'est suicidé, annonça Arcady Iacolev. Venez dans la chambre.

Pavel Dombass la poussa vers le grand lit recouvert de draps mauves maculés de sang et de sperme.

L'odeur prenait à la gorge. Arcady Iacolev eut une grimace de dégoût. La grande Révolution d'Octobre était bien morte. Il échangea un coup d'œil avec Pavel Dombass. Ce dernier força Natacha à s'allonger à plat ventre sur le lit, la tête dans les oreillers. Elle ne vit pas Iacolev s'approcher, le Makarov à la main. Ce n'était pas un homme cruel. Inutile de la traumatiser.

L'extrémité du canon à un centimètre de sa nuque, il appuya sur la détente. Natacha eut un sursaut de tout son corps, puis retomba, inerte. Le sang coulait de sa blessure à la nuque, imprégnant le drap. Le projectile, en ressortant, avait fracassé le front de la jeune femme.

Arcady Iacolev contempla le corps quelques instants pour s'assurer que Natacha était bien morte, puis quitta la pièce. Avec son mouchoir, il essuya la crosse du pistolet automatique. Puis, s'accroupissant près du cadavre du général, il referma les doigts du mort autour de la crosse. Bien sûr, cette mise en scène ne résisterait pas à une enquête sérieuse. Mais il n'y en aurait pas. Au KGB, on lavait son linge sale en famille.

Il se relevait lorsque la *babouchka* surgit, tremblante. Elle contempla le cadavre de son patron.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? balbutia-t-elle. J'ai entendu du bruit.

Arcady Iacolev lui jeta un regard sévère.

— Le camarade-général Valentin Vladimirovitch Orlov s'est suicidé après avoir tué une femme qui se trouvait ici. Retourne dans ta cuisine. La Milice va venir et tu diras ce que tu sais.

Terrifiée, la *babouchka* fit demi-tour après avoir raflé au passage la bouteille entamée de Gaston de Lagrange XO. Elle connaissait l'appartenance d'Orlov au KGB, il lui faisait souvent de petits cadeaux introuvables ailleurs que dans les magasins du KGB.

Ce n'était pas un mauvais homme... À peine fut-elle retournée dans la cuisine qu'Arcady Iacolev composa un numéro sur l'appareil de l'appartement. Celui de la permanence du Deuxième Directorate, à Dzerjinsky.

— Ici Arcady Iacolev, annonça-t-il. Je me trouve chez le général Orlov, 88 Kalinina Prospect. Le général vient de se suicider après avoir tué sa maîtresse. Il m'avait appelé et semblait très déprimé. Envoyez du monde et ne prévenez la rue Petrovka(5) que lorsque vous aurez fouillé l'appartement.

En raison de la position d'Orlov, cette affaire relevait exclusivement du KGB. Avant de partir, Iacolev se livra à une fouille en règle et découvrit le pistolet de service du général Orlov dans sa penderie, avec son uniforme qui ne servait que deux fois par an.

Il prit l'arme, un Makarov semblable à celui qui avait servi au meurtre, et le mit dans sa poche. Qui se soucierait de vérifier que l'arme du crime n'était pas celle du mort ? Et de toute façon, dans quelques heures, cela n'aurait plus beaucoup d'importance...

Lorsque les deux hommes quittèrent l'appartement, ils aperçurent la *babouchka* assise sur un tabouret dans la cuisine. Elle avait déjà mis la bouteille de Gaston de Lagrange XO dans son cabas. Au marché noir, elle en tirerait deux mois de salaire.

Dans l'ascenseur, Arcady Iacolev consulta sa montre. Le temps pressait. Tout son plan reposait sur un timing précis. Il lui restait exactement deux heures et quart.

À peine dans la Zil, il jeta au chauffeur.

— 21 rue Tchaikina, tu sais, juste derrière Gorki Prospect. Et fais vite, je suis pressé.

En remontant Kalinina Prospect, il croisa deux Volga noires avec des gyrophares qui roulaient à toute vitesse. Le KGB se rendait chez le général Orlov.

* *

*

Comme toutes les artères où demeuraient les apparatchiks de haut niveau, la rue Tchaikina était une voie tranquille bordée d'immeubles

récents en bon état. Devant celui du 21, haut d'une quinzaine d'étages, deux miliciens veillaient dans une guérite.

Quand ils virent la Zil noire hérissée d'antennes, ils présentèrent vaguement les armes. Arcady Iacolev marcha sur eux d'un pas ferme, exhiba sa carte de membre du Politburo et les apostropha.

— *Tovaritchi* miliciens, je viens m'assurer de la personne du camarade Dimitri Lissovik, qui est soupçonné de graves malversations.

Dimitri Lissovik était le responsable du Département international au Comité central du Parti communiste d'URSS, l'adjoint direct de Nicolaï Kroutchina. À ce titre, il était au courant de beaucoup de choses. Les miliciens se regardèrent et le plus âgé demanda timidement.

— Voulez-vous que nous vous accompagnions, *Tovaritch* Iacolev ?

— Non, répliqua sèchement Iacolev, des hommes du Comité d'État sont en route. Veuillez seulement à ce que personne ne sorte de l'immeuble. Je vais m'assurer de sa personne.

Il pénétra dans le hall, prit l'ascenseur et appuya sur le bouton du douzième étage. Dimitri Lissovik avait été prévenu de sa visite par téléphone et l'attendait.

Lorsqu'il sonna, la porte s'ouvrit immédiatement.

Lissovik était un homme corpulent, au visage rond, avec de grosses lunettes et l'air d'un lapin effrayé. Son sourire s'effaça en voyant le pistolet surgi dans la main de son visiteur, braqué sur son ventre.

— Dimitri Gregorovitch, lança d'une voix sévère Arcady Iacolev, tu es en état d'arrestation. Nicolaï Kroutchina a tout avoué. Les hommes du Comité d'État sont en route. Ce soir, tu coucheras à la Loubianka.

Les traits de Dimitri Lissovik reflétèrent une incompréhension totale.

— Avoué quoi ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Tu t'expliqueras avec le Comité d'État sur les sommes détournées, répliqua sèchement Iacolev. Ils seront là dans quelques minutes. L'équipe d'Ivan le Terrible.

Dimitri Lissovik pâlit. « Ivan le Terrible » était un major du KGB spécialiste des interrogatoires « renforcés ». Tous ceux qui étaient passés entre ses mains en avaient gardé des séquelles pour toute leur vie. Sa férocité n'avait d'égale que son imagination sadique. C'est à lui qu'on avait toujours confié les « Ossobyé Papki(6) » là où il *fallait* des aveux. Dimitri Lissovik avait cru qu'avec les bouleversements actuels, « Ivan le Terrible » était passé à la trappe.

C'était oublier que tous les gouvernements ont besoin de bons professionnels.

— Mais je ne suis au courant de rien, protesta Dimitri Lissovik.

— Tu as gardé des documents ici. Tu ferais bien de les remettre de ton plein gré, lança Iacolev d'une voix égale.

Dimitri Lissovik sursauta.

— Mais je n'ai plus rien ! Nicolai Kroutchina m'a demandé de tout lui remettre. Lui sait que je n'ai commis aucune irrégularité.

Arcady Iacolev lui jeta un regard de commisération.

— Il n'aura pas l'occasion de le dire. Il vient de se suicider. Au moment où on allait l'arrêter.

Dimitri Lissovik semblait frappé par la foudre. Ses jambes se dérobaient sous lui. Quelques semaines plus tôt, Boris Pougo, l'ancien patron du KGB, s'était tiré une balle dans la tête, pour échapper à un procès infamant, à des tortures atroces. Depuis 1917, le système fonctionnait de la même façon kafkaïenne. On n'était pas coupable *ou* innocent. Quelqu'un, au sommet de l'immense machine, vous déclarait coupable. Les sous-fifres comme « Ivan le Terrible » étaient là pour arranger de beaux procès bien lisses, où des accusés brisés avouaient tout ce qu'on voulait. La recette des Procès de Moscou, de sinistre mémoire, ne s'était pas perdue.

Contre cette machine inhumaine, il n'y avait rien à faire. Dimitri Lissovik n'arrivait plus à réunir deux idées. Il leva un regard suppliant vers son vieux copain. Aussitôt, les traits d'Arcady Iacolev s'adoucirent.

— Je voudrais bien t'aider, chuchota-t-il.

— Tu sais bien que je suis innocent, répliqua d'un ton larmoyant Dimitri Lissovik.

Iacolev eut un haussement d'épaules, signifiant que cela n'avait aucune importance, puis regarda sa montre.

— Écoute, dit-il d'un ton conciliant, dans quelques minutes, je ne pourrai plus rien pour toi. Il y a peut-être une solution...

Il alla jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit toute grande, puis se retourna vers Lissovik. Celui-ci blêmit. Il avait compris.

— Je dirai que je n'ai pas pu t'empêcher de sauter, dit calmement Arcady Iacolev. Tant pis si j'ai quelques problèmes. Je te dois bien ça, Dimitri Gregorovitch. J'ai de l'affection pour toi. Je crois qu'il vaut mieux que tu t'épargnes des moments très désagréables.

Dimitri Lissovik se leva. Son regard allait de la porte à la fenêtre. Les quelques phrases de Iacolev l'avaient complètement conditionné. Il regarda tour à tour Iacolev et Pavel Dombass. Puis, d'une démarche de somnambule, il se dirigea vers la fenêtre.

La voix de Iacolev acheva de le décider.

— Ils vont te tremper dans l'acide, dit-il. Tu verras ton propre corps se dissoudre et tu souffriras comme un damné. Ensuite, ils te tireront une balle dans la tête ou on t'étranglera au fond de ta cellule. Boris Eltsine est sans pitié.

Dimitri Lissovik eut un imperceptible mouvement d'hésitation, puis enjamba la rambarde et se jeta dans le vide.

S'il avait renâclé, Arcady Iacolev lui aurait tiré une balle dans la tête, prétendant qu'il avait tenté de s'évader, mais c'était mieux ainsi.

* *

*

Les deux miliciens entouraient le corps inanimé étendu sur la chaussée. Une mare de sang s'agrandissait autour de sa tête. Dimitri Lissovik avait été tué sur le coup. Un des deux jeunes gens tourna un visage bouleversé vers Arcady Iacolev.

— Je l'ai vu sauter ! balbutia-t-il. Il n'a pas hésité.

Arcady Iacolev hocha la tête avec tristesse.

— Il nous a échappé ! Il a préféré cela à un procès, je le comprends. Vous avez prévenu la rue Petrovka ?

— Oui. Ils envoient du monde.

— Bien. Ne laissez personne entrer dans l'immeuble ni s'approcher du corps.

Il remonta dans la Zil, et se laissa tomber sur les coussins avec un soupir d'aise. La partie la plus pénible de sa tournée était terminée. Le ménage était fait.

Les quatre hommes qu'il venait d'éliminer étaient les *seuls* à connaître les secrets des transferts clandestins du Parti à l'étranger. Eux disparus, même Boris Eltsine, le nouveau président de la Russie ne pourrait retrouver cet argent. Même s'il connaissait son existence.

* *

*

— On va à Khodinsk, annonça Iacolev. Vite, je suis en retard.

— *Da, karacho*, répondit Youri.

Khodinsk était un ancien aérodrome militaire quasiment désaffecté, non loin du QG du GRU, au nord de Moscou. Une heure de trajet, s'il n'y avait pas trop de trafic. Le terrain, accessible seulement au KGB et au GRU, était utilisé pour des missions spéciales par des appareils militaires ou appartenant au KGB.

La Zil se lança dans le trafic, donnant des coups de phare et de sirène, évitant les embouteillages avec l'aide des miliciens en faction aux carrefours. Par radio, le chauffeur les prévenait et ils faisaient passer les feux de signalisation au vert. Arcady Iacolev regardait les immeubles grisâtres défiler à toute vitesse, les trolleys, les files d'attente. Il était en proie à des sentiments mitigés. Jamais il n'aurait pensé que sa carrière se terminerait de cette façon. Les meurtres qu'il

venait de commettre le laissaient totalement froid.

Cela s'était toujours passé ainsi. Simplement, avant, il ne mettait pas la main à la pâte.

La Zil rejoignit enfin Jaroslavkoïe Prospect et accéléra encore. La lourde voiture semblait voler sur l'asphalte. Cinquante minutes plus tard, ils arrivaient à la grille protégeant l'aéroport de Khodinsk, gardé par des soldats du GRU. Youri montra sa carte et Iacolev son passe l'autorisant à se rendre sur toutes les bases militaires de l'URSS. Les grilles se refermèrent derrière eux. Le terrain était vide, à l'exception d'un hélicoptère Harke dont le rotor tournait déjà.

— Tu t'arrêtes près de l'hélico, ordonna Iacolev au chauffeur.

Ce dernier traversa en biais le tarmac pour stopper une dizaine de mètres derrière l'hélico. Arcady Iacolev se tourna vers le jeune chauffeur avec un sourire chaleureux.

— *Spasibo*, Youri. Tu ramènes la voiture.

Il tendit la main au jeune sergent qui la serra vigoureusement. Il la tenait encore lorsque Pavel Dombass lui tira une balle dans la nuque avec son pistolet muni d'un silencieux. Youri fut projeté contre le volant, le projectile en ressortant emporta son œil droit et des bribes de cerveau. Arcady Iacolev arracha sa main de celle du mort et ouvrit la portière. Ce garçon avait vu trop de choses.

Tandis qu'il marchait vers l'appareil, Pavel Dombass portait derrière lui deux gros attachés-cases.

Ils montèrent l'un après l'autre dans le Harke, où les accueillit un gros colonel du GRU. Les portes furent aussitôt fermées. Iacolev, assis au second rang, se pencha vers le pilote et cria :

— Combien de temps pour arriver à Cheremetievo II ?

Le pilote leva la main gauche, ouvrant et refermant deux fois ses doigts.

— Dix minutes.

— Tu sais où tu dois aller ?

— *Da*.

Hurlement de la turbine. Le Harke se balança et monta, filant aussitôt vers l'ouest, à moins de six cents pieds d'altitude. Arcady Iacolev était à peine tendu.

Plus rien ne pouvait empêcher son départ.

Les nuages étaient bas. L'aéroport international de Cheremetievo apparut sous eux. D'abord le terminal des vols intérieurs, avec des centaines de vieux Illiouchyne et Tupolev aux couleurs de l'Aéroflot.

Puis, l'aéroport international, Cheremetievo II, flambant neuf. L'hélico perdit de l'altitude, tandis que le pilote s'entretenait avec la tour de contrôle.

Il se posa à une vingtaine de mètres d'un Illiouchyne 96 de la *Cubana de Aviacion* assurant la liaison Moscou-La Havane, sans escale.

L'embarquement du vol était terminé, les bagages chargés et les réacteurs tournaient déjà au ralenti.

Seule la passerelle avant n'avait pas été retirée. À côté, stationnait une Volga grise appartenant au KGB.

Arcady Iacolev sauta de l'hélicoptère et courut jusqu'à l'Illiouchyne. Deux hommes s'avancèrent à sa rencontre.

— Camarade Arcady Iacolev ?

Sans répondre, il leur montra sa carte et ils s'écartèrent respectueusement. Pavel Dombass suivit, sans être contrôlé. Une hôtesse cubaine à la forte poitrine accueillit Iacolev avec un sourire de bienvenue et lui désigna les deux sièges de première classe qui lui avaient été réservés. L'équipage savait qu'un membre important du Politburo devait embarquer au dernier moment, mais ignorait même son nom : les deux sièges avaient été réservés au nom de Joseph Pavlov.

La porte fut refermée et l'Illiouchyne commença à rouler. Cinq minutes plus tard, le commandant de bord annonça « décollage dans trente secondes » et le quadriréacteur se lança sur le runway. Bientôt, Iacolev ne vit plus sous les ailes que l'immense forêt entourant Moscou. Il prit machinalement le verre de champagne de Crimée offert par l'hôtesse dès que l'appareil eut gagné un peu d'altitude. Son cœur se dilata. Il était maintenant un des hommes les plus riches du monde !

Une des mallettes transportées par Pavel Dombass contenait des centaines de diamants de plus de dix carats, les plus beaux parmi ceux prélevés depuis quarante-cinq ans sur la production du pays et conservés secrètement au Troisième Département du ministère des Finances. Grâce aux documents remis par Kroutchina, Arcady Iacolev avait accès à soixante tonnes d'or fin et à huit tonnes de platine, sorties clandestinement d'URSS au cours des cinq dernières années. Sans parler du reste ! Même s'il vivait mille ans, il ne pourrait jamais venir à bout d'un tel pactole.

L'idée le grisait. Avec des sommes pareilles, il pouvait devenir un des maîtres du monde.

Un brutal accès de cafard balaya son euphorie. Il ne reverrait plus de sitôt son cher pays. Il aimait à se retirer, aussi souvent qu'il le pouvait, dans sa datcha située sur les bords du lac Valdaï, au cœur de la Russie. Un hélicoptère y stationnait en permanence, lui permettant de rallier Moscou en quelques heures. Dans ce cadre bucolique, il écoutait de la musique, profitait de ses maîtresses et faisait de longues promenades dans les bois... Tout cela était du passé. Il ne reviendrait probablement jamais en URSS. Sauf si...

Dans la déconfiture générale, quelques amis à lui avaient semé une petite graine. Elle s'appelait Vladimir Jirinovski. Capitaine du

KGB, spécialiste des missions de pénétration, on en avait fait un politicien très convenable... qui avait été élu à la Douma quatre mois plus tôt, devant les Réformistes, lors des élections législatives. Une épine dans le pied de Boris Eltsine.

Pour le moment, elle avait besoin de grandir et pour cela, il fallait l'arroser.

Arcady Iacolev revint à des soucis plus immédiats. Cuba n'était qu'une étape. Il y était encore trop près de ses anciens amis et l'environnement ne le grisait pas. Il pria pour que le dispositif qu'il avait mis en place n'ait pas de ratés. Sinon, il risquait de finir comme les victimes de sa funeste tournée.

CHAPITRE II

Le Boeing 757 des American Airlines en provenance de Miami, après s'être posé sur l'unique piste de l'aéroport de Grand Cayman Island, vomissait un lot de touristes américains débraillés fuyant la pluie et le froid des États-Unis en ce glacial mois de décembre 1993. Ici, en pleine mer des Caraïbes, à 105 miles au sud de Cuba, il faisait 30° en plein mois de décembre.

Le minuscule archipel des îles Tortuga, découvert en 1503 par Christophe Colomb, avait plus tard changé de nom, ses trois îles devenant Grand Cayman, Little Cayman et Cayman Brac. Jusque dans les années soixante, ces îles infestées de moustiques n'avaient jamais fait parler d'elles, leurs vingt mille habitants descendants d'esclaves amenés d'Afrique, colonisés plus tard par les Britanniques, survivant pauvrement. Tout avait basculé en 1962. Colonie britannique, les Caymans s'étaient vus offrir l'indépendance. Au lieu de se ruer dessus, les Noirs qui formaient la quasi-totalité de la population avaient supplié sa Très Gracieuse Majesté de bien vouloir les conserver comme sujets. Au milieu du foisonnement de micronations aussi misérables qu'indépendantes, les Cayman étaient devenues un dinosaure, une colonie britannique avec un gouverneur !

Deux autres événements avaient modifié le destin de l'île. Quelques hommes de loi intelligents avaient décidé de faire des Caymans un paradis fiscal, offrant aux investisseurs « offshore » des avantages comparables à ceux du Lichtenstein ou des îles anglo-normandes.

Au dernier recensement, fin 1992, on comptait environ 700 banques pour 27 000 Caymanais. Record mondial ! Pour créer une banque ou une société caymanaise, il suffisait d'un peu d'argent à la provenance souvent incertaine et d'un homme de paille, un *lawyer* local expédiant les affaires courantes et dissimulant soigneusement l'identité des vrais propriétaires. Une loi caymanaise, faite sur mesure, assurant un secret bancaire parfait, cette activité s'était développée à la vitesse d'un champignon atomique. Comme un bonheur ne vient jamais seul, on avait réussi à éradiquer les moustiques, au bénéfice d'une seconde poule aux œufs d'or : le tourisme. Plate comme la main, en grande partie marécageuse, Grand Cayman possédait à son extrémité ouest une immense plage de sable fin et de merveilleux fonds sous-marins.

Sur « Seven Miles Beach »⁽⁷⁾, les hôtels avaient poussé comme des champignons, presque aussi vite que les banques. Pas de chômage, pas de criminalité. Le paradis.

Plusieurs fois par jour, des vols en provenance des États-Unis déversaient leurs touristes et repartaient avec une cargaison similaire, mais bronzée.

Une terrasse ouverte, protégée des intempéries par un toit pentu qui lui donnait allure d'un chalet de montagne, dominait le tarmac. Quelques personnes y guettaient les nouveaux arrivants, dont un couple étrange. L'homme était petit, trapu, très large d'épaules, avec un visage plat et des yeux bridés de Japonais. Il était vêtu d'une chemise hawaïenne à manches courtes et d'un jean. Une paire de jumelles pendait à son cou. La femme avait une bonne tête de plus que lui. Une brune aux longs cheveux, avec de hautes pommettes saillantes de Slave et une très grande bouche. Une robe en stretch rouge qui s'arrêtait au premier tiers de ses cuisses la moulait. Sa croupe était si cambrée que le tissu de sa robe ne cessait de remonter d'une façon indécente et qu'elle tirait dessus en vain. Elle fumait aussi sans arrêt, allumant une cigarette à la précédente. Des Royales dont elle avait constitué un vrai stock.

Les passagers débarquant du 757 se hâtaient sur le tarmac écrasé de soleil, gagnant l'aérogare à pied. Le « Japonais » colla les jumelles à ses yeux.

— Le voilà ! dit-il simplement après quelques instants. Avec la cravate rouge...

La femme lui arracha presque les jumelles des mains et les braqua à son tour sur l'homme qu'il venait de désigner. Contrairement à ses compagnons de voyage, il portait un costume et une cravate – rouge –, ainsi qu'un attaché-case à la main. La cinquantaine, visage neutre, cheveux très blonds.

— Tu es sûr que c'est lui ? insista-t-elle.

Son compagnon soupira, agacé.

— Bien sûr. Boris Vladimirovitch Sterligov. Jusqu'en 1991, il était colonel au Département « affaires juives » du Cinquième Directorate. Il a été mis à la retraite d'office en 92. C'est à ce moment-là que je l'ai rencontré.

Celui dont ils parlaient venait de s'engouffrer dans l'aérogare, en dessous d'eux. Ils allaient quitter leur observatoire lorsque la femme, qui continuait à regarder dans les jumelles, poussa une exclamation.

— Regarde ! fit-elle, les deux qui sont en train de descendre la passerelle !

Son compagnon reprit les jumelles et les braqua sur l'endroit indiqué. Les deux derniers passagers descendaient. Eux aussi en costume et cravate, ils n'avaient pas du tout l'air de touristes. Des visages durs, inexpressifs derrière leurs lunettes noires. Des statures d'athlètes. Le « Japonais » baissa ses jumelles avec un sifflement étouffé.

— Des clients du MVD.

Boris Eltsine avait supprimé d'un trait de plume le KGB. Son Premier Directorate, chargé des opérations à l'étranger, était devenu le MVD. L'ancien Deuxième Directorate, chargé des affaires intérieures, avait éclaté en sept départements, le MSK assurant le contre-espionnage.

La femme suivait des yeux les deux hommes, fascinée.

— Ils filent Sterligov, fit-elle. Il ne faut pas nous montrer. On avisera plus tard.

Ils gagnèrent le hall d'arrivée, mais au lieu d'attendre les passagers, filèrent vers le parking, rejoignant une Mustang décapotable. De là, il était facile de surveiller la sortie. Boris Sterligov apparut le premier, traînant une valise à roulette, et s'arrêta au bord du trottoir, visiblement étonné de ne voir personne. Quelques instants plus tard, ses deux suiveurs apparurent. L'un rentra aussitôt dans l'aérogare tandis que l'autre s'éloignait à pied vers les locations de voiture. Il réapparut dix minutes plus tard, au volant d'une Toyota blanche et s'arrêta à trente mètres de l'endroit où Boris Sterligov attendait toujours. Celui-ci regarda sa montre avec impatience.

Il patienta encore cinq minutes puis s'engouffra dans un taxi.

Aussitôt, l'homme resté à l'intérieur de l'aérogare surgit et monta dans la Toyota blanche qui fila derrière le taxi. Le « Japonais » poussa un soupir en démarrant.

— Karla, on a un problème. Un gros problème.

— C'est cet enfoiré de Vronski qui a dû être imprudent, répliqua Karla. Ne les lâche pas. En sortant de l'aéroport, ils suivirent Crewe Road, bifurquant ensuite à gauche dans Eastern Road qui contournait Georgetown, capitale des Cayman Islands.

De vieilles maisonnettes de bois peint, pleines de charme, cédaient peu à peu la place aux buildings en verre des innombrables banques.

Karla et son compagnon eurent vite rattrapé les deux véhicules qu'ils suivaient. Les voitures se traînaient sagement à 40 à l'heure. Ils arrivèrent sur West Bay Road, longeant « Seven Miles Beach ». Les hôtels à présent succédaient aux hôtels, entre la route et la plage.

Deux kilomètres plus loin, le taxi de Boris Sterligov tourna à droite, franchissant un majestueux portail blanc pour emprunter une allée bordée de cocotiers.

L'hôtel *Hyatt*, le meilleur de l'île. La voiture des suiveurs entra aussi et se gara dans un des parkings latéraux.

Le « Japonais » s'engouffra à son tour dans l'allée et la remonta rapidement pour s'arrêter devant le bâtiment de la réception, une petite merveille d'architecture coloniale anglaise, avec ses colonnes blanches.

— Vas-y, Karla, fit le « Japonais ». Dis-lui de ne pas s'inquiéter et

de ne pas commettre d'imprudence. On lui donnera des instructions par téléphone tout à l'heure.

Karla se fraya un chemin au milieu d'une meute de golfeurs revenant du green situé derrière l'hôtel, qui se demandèrent soudain si le gold était la meilleure distraction en vacances. On ne voyait pas souvent des créatures de cet acabit au *Hyatt* où régnait plutôt le genre Reine Victoria. Sa peau mate très bronzée lui donnait l'air d'une Sud-Américaine. Lorsqu'elle pénétra dans le hall, une jeune employée au visage angélique était en train de faire remplir sa fiche à Boris Sterligov. Karla se glissa à la hauteur de celui-ci et tandis que la jeune fille tapait sur son computer, lui glissa à l'oreille, en russe :

— Tout va bien, Boris Vladimirovitch. Quel est le numéro de ta chambre ?

Boris Sterligov sursauta et se retourna.

— 2912, dit-il. Mais...

— N'en bouge pas, on va te téléphoner.

Karla s'éloignait déjà. Elle dégringola le perron et sauta dans la Mustang qui démarra aussitôt. Au passage, son conducteur jeta un coup d'œil aux deux hommes qui attendaient dans la Toyota blanche.

— Comment ces enfoirés ont-ils pu arriver jusqu'ici ? grommela-t-il.

Karla alluma sa trentième Royale de la journée, souffla la fumée et dit d'une voix métallique.

— Peu importe. Ce qu'il faut, c'est qu'ils ne repartent pas.

Elle avait l'air aussi tendre qu'un vélociraptor(8)...

Son compagnon comprit pourquoi, quelques années plus tôt, on avait surnommé Karla « le barracuda », dans la Mafia moscovite. Elle avait été élevée à dure école. Son dernier amour, un voyou kirghize connu pour sa férocité, jouait beaucoup au Cherry Casino, à Moscou. Un soir, ses partenaires de poker l'avaient forcé à sortir, après avoir découvert un as supplémentaire dans sa manche. Ils l'avaient arrosé d'essence et brûlé vif jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un petit tas noirâtre. Karla pensait qu'ils allaient lui couper la gorge, pour supprimer un témoin gênant, mais le meurtrier de son amour avait tellement envie d'elle qu'il s'était offert un petit répit. Fatal...

Après l'avoir emmenée dans sa chambre de l'hôtel *Rossia*, il l'avait forcée à se déshabiller totalement, afin d'être certain qu'elle ne dissimulait pas d'arme.

Ce n'est qu'ensuite qu'il s'était rué sur elle. Pendant qu'il la pilonnait, Karla lui avait déchiré les carotides.

Ses faux ongles de deux centimètres, d'un beau rouge vif, étaient en réalité des lames d'acier tranchantes comme des rasoirs, collées sur ses ongles véritables.

Le *Crow's Nest* était bourré, comme tous les soirs. En bordure de plage à l'extrême sud de Georgetown, c'était le moins mauvais des restaurants locaux, réputé pour ses crabes farcis, ses poissons grillés, ses coquillages aux épices. De plantureuses serveuses noires indolentes assuraient un service approximatif mais souriant.

Boris Sterligov entama son second Johnnie Walker avec beaucoup d'eau, essayant d'éteindre le feu qui embrasait son estomac. Autant que le piment, l'angoisse lui coupait l'appétit. Les choses ne se passaient pas comme prévu. La femme qui l'avait abordé à l'hôtel ne lui avait pas laissé le temps de poser des questions. Il avait reçu un coup de fil laconique une heure plus tard, lui donnant l'adresse de ce restaurant et lui intimant de s'y rendre vers neuf heures, en taxi. La nuit tombant à six heures, il faisait nuit noire depuis longtemps. Seul à une table, il s'était attendu à chaque seconde à voir surgir quelqu'un. En vain.

Étonné, il demanda l'addition, se disant qu'il trouverait ensuite facilement un taxi dehors. Il se mélangeait entre les dollars US et les caymans, 20 % moins chers. Il n'était guère sorti de Russie car, du temps du communisme, seule une poignée d'élus avaient le droit de se rendre à l'étranger, à cause des défections possibles. Aussi avait-il du mal à s'adapter au monde extérieur.

Il se retrouva dans le parking du *Crow's Nest*, en retrait de la route. Une vingtaine de voitures stationnaient. Soudain, les phares de l'une d'elles, garée près de la route, s'allumèrent et clignotèrent deux fois. Le cœur battant, Sterligov se dirigea dans sa direction. Il y avait une seule personne à bord, au volant. La femme aperçue à l'hôtel.

— Monte vite, lança-t-elle en russe.

Sterlivog obéit et demanda aussitôt.

— Qui es-tu ?

— Je m'appelle Karla.

— Pourquoi ce...

— Tu es suivi ! Il y avait deux types dans l'avion, dit-elle à mi-voix en faisant marche arrière. Sûrement des gens du MVD. Tu n'as rien remarqué ?

— Non, fit Sterligov, mais où sont-ils maintenant ?

Karla eut un sourire glacial.

— Tout près, mais cela n'a plus d'importance. On va s'occuper d'eux.

Vadim Doubinine et Nikita Chaponikov étaient si absorbés par la surveillance de la voiture où venait de monter Sterligov qu'ils ne virent pas les deux silhouettes s'approcher par derrière de leur véhicule.

Les deux portières arrière de la Toyota s'ouvrirent en même temps et deux hommes se laissèrent tomber sur les sièges. Aussitôt, les canons de deux armes s'enfoncèrent dans les nuques des deux officiers du MVD.

— *Ne pizdi !*⁽⁹⁾ lança une voix incontestablement russe. Faites ce qu'on vous dit. N'essayez pas de sauter dehors.

Vadim Doubinine, au volant, voulut se retourner, mais un coup violent sur l'arête du nez lui arracha un hurlement. Il se mit à saigner, grognant de douleur.

Nikita Chaponikov se tint coi. Ils n'étaient pas armés, et leurs agresseurs étaient des professionnels. Doubinine, dans le rétroviseur, aperçut celui qui se trouvait derrière lui. Un géant dont la tête touchait le pavillon. Il appuya un peu plus le canon de son arme contre sa nuque.

— Avance, tourne à droite.

Doubinine obéit, s'engageant sur South Sound Road, en direction de l'est. La voiture où Sterligov avait pris place avait disparu. La route, peu fréquentée, suivait le bord de mer, bordée de maisons coquettes qui s'espacèrent peu à peu. Doubinine se concentrait sur son volant, gêné par la conduite à gauche. Derrière, les deux hommes demeuraient silencieux. Ils parcoururent ainsi environ sept kilomètres. Il n'y avait presque plus d'habitations. Cette partie de l'île, dépourvue de plages, n'accueillait pas de touristes. Un embranchement apparut sur la gauche.

— Tu tournes là, ordonna Pavel Dombass.

C'était un chemin non goudronné qui s'enfonçait perpendiculairement à la route côtière dans une zone très peu construite. Pas une lumière en vue. Des espaces découverts alternaient avec des zones boisées.

Un canal apparut sur leur droite, courant parallèlement au chemin, un peu comme en Floride. Des bateaux étaient ancrés le long de ses berges. Puis, les phares de la Toyota éclairèrent l'entrée d'un petit chantier naval.

Des voiliers et des cabin-cruisers sur cale, en piteux état. Un hangar ouvert aux quatre vents où s'entassaient de vieux moteurs, des bouts de coque, un camion-grue aux pneus à plat. La voiture s'arrêta au bord du quai, face à la mer.

À cet endroit, Grand Cayman ne mesurait pas plus de trois

kilomètres, du nord au sud. L'ouest de l'île était séparé de l'est marécageux par une grande lagune, le North Sound, isolée du large par une barrière de corail.

— Descendez ! ordonna Pavel Dombass aux deux hommes.

Doubinine et Chaponikov obéirent. Une brise tiède leur fouetta le visage. L'endroit semblait absolument désert. À peine furent-ils dehors qu'on leur lia les mains derrière le dos. Ensuite, Pavel Dombass les fouilla et passa leurs papiers à son compagnon qui les déchiffra à la lueur d'une torche électrique. Il leva les yeux, ironique.

— Alors, vous appartenez à la Direction de la lutte contre la criminalité organisée du MVD ?

C'était difficile de nier, étant donné leur ordre de mission officiel, délivré par le président de la Russie, Boris Eltsine lui-même.

— Oui, reconnut d'une voix neutre Vadim Doubinine. Et vous, qui êtes-vous ?

Son interlocuteur éclaira son visage avec la torche électrique.

— Tu n'as jamais entendu parler de moi ? demanda-t-il ironiquement. Je fais partie de tes clients, pourtant : Yaponshchik ![\(10\)](#)

Vadim Doubinine sentit sa gorge se nouer. À des milliers de kilomètres de Moscou, il tombait sur un des mafiosi les plus féroces de la capitale russe : Viacheslav Ivankov, dit « Yaponshchik » à cause de son apparence asiatique. Un homme qui se vantait de tuer aussi facilement qu'il allumait une cigarette. Il avait régné sans partage sur le milieu moscovite pendant trois ans, avant de disparaître.

— On avait dit que tu étais mort, remarqua Vadim Doubinine d'une voix blanche. Que fais-tu ici ?

Froidement, Ivankov lui expédia un coup de pied dans le ventre qui le plia en deux.

— C'est moi qui pose les questions, lança le mafioso russe. *Toi*, que fais-tu ici ?

Vadim Doubinine ne répondit pas.

— Tu ne serais pas en train de suivre le camarade Sterligov ?

— Je ne connais personne de ce nom, prétendit Doubinine.

Viacheslav Ivankov secoua la tête.

— Imbécile ! Tu vas très vite retrouver la mémoire. Pavel, emmène-les au bassin.

Tirant sur les cordes de leurs poignets, le géant entraîna les deux officiers du MVD le long du quai. La mer clapotait doucement et le North Sound était noir comme une mine de charbon. Les Caymanais ne pêchaient pas, préférant importer leurs poissons de Floride. Cent mètres plus loin, ils atteignirent un bassin rectangulaire d'une vingtaine de mètres sur sept ou huit. Il communiquait avec la mer et un léger ressac agitait sa surface sombre. Sans un mot, Pavel Dombass, d'une poussée brutale, fit basculer Vadim Doubinine dans l'eau.

Celui-ci disparut sous la surface. D'abord, il crut qu'ils voulaient le noyer. Mais la corde se tendit, faisant émerger le haut de son corps. Il s'ébroua, essayant de reprendre sa respiration. Pavel Dombass le tira près du bord et il croisa le regard méchant de « Yaponshchik ».

— Tu sais à quoi sert ce bassin ? demanda ce dernier. Figure-toi que le propriétaire de ce chantier a une manie. Il adore les requins. Alors, il en pêche quand ils sont petits et il les élève ici, dans ce bassin.

Il se tut quelques secondes pour donner plus de poids à ses paroles.

— Tu crois que tu es seul dans l'eau ? Eh bien, pas du tout, il y a trois requins au fond. Ils vont bien finir par s'apercevoir de ta présence.

Brutalement, Vadim Doubinine eut l'impression que l'eau était glacée. Machinalement, il replia ses jambes sous lui, comme pour se protéger, guettant les mouvements de l'eau noire. Rien, pas une ride. Il cherchait désespérément à se rappeler ce qu'il savait des requins... Viatcheslav Ivankov s'éloigna et revint, portant un seau visiblement lourd. Il en sortit quelque chose de brun sombre qu'il brandit au bout d'un crochet.

— Tu sais ce que c'est ? De la raie. Les requins adorent ça.

À la volée, il jeta un morceau de raie au milieu du bassin ; puis un second. Pendant quelques secondes, il ne se passa rien. Soudain, il y eut comme un tourbillon et le morceau de raie disparut.

Vadim Doubinine hurla, gigota comme un damné, envahi par une terreur abjecte.

Paisible, Ivankov continuait à jeter des morceaux de raie, de plus en plus près de lui. Maintenant, la surface du bassin était agitée d'un clapotis continu. Un éclair grisâtre le traversa. Un requin, sur le dos, gueule ouverte, venait d'engloutir un morceau de raie.

— Sortez-moi de là ! hurla Vadim Doubinine. Je vous en prie.

Son cri se termina par un hurlement. Quelque chose de râpeux venait de le frôler, déchirant son pantalon.

Puis, il reçut comme un coup de poing dans le ventre. Il mit quelques fractions de seconde à comprendre que c'était la queue d'un des squales. Un autre frottement. Ils étaient au moins deux à tourner autour de lui. Il hurlait sans arrêt, submergé de panique, recroquevillé sur lui-même.

Son hurlement devint strident et s'acheva sur une note suraiguë. Son corps sembla pris de la danse de Saint-Guy. Un des requins avait refermé ses mâchoires sur sa cuisse et tentait d'en détacher un morceau. Il y parvint, s'écartant d'un coup. Vadim Doubinine éprouva une douleur atroce, puis les dents d'un autre requin se refermèrent sur son mollet gauche et le broyèrent.

C'était la curée, une mini-tempête. Les trois requins se disputaient la partie inférieure de l'officier russe, comme des chacals. Ses cris faiblirent très vite, puis sa tête retomba dans l'eau.

— Sors-le maintenant, après on ne pourra plus, ordonna Ivankov à Pavel Dombass.

Celui-ci banda ses muscles et tira sur la corde. Ce qui sortit du bassin était une vision de cauchemar. La jambe droite de Vadim Doubinine avait été sectionnée juste sous l'aîne et seuls pendaient des lambeaux de chair. La gauche était coupée à la hauteur du genou, comme à la hache. Une énorme plaie s'ouvrait sur son flanc, à la hauteur de son foie, d'où s'échappaient ses viscères... Les requins, privés de la fin de leur repas, tournaient furieusement dans le bassin séparé de la mer par un filet d'acier.

Nikita Chaponikov ne pouvait pas s'arrêter de trembler, le regard fixé sur les restes de son camarade.

Viacheslav Ivankov s'approcha de lui, goguenard.

— Ça a de l'appétit, ces petites bêtes, hein ? Je crois qu'avec toi, ça va aller encore plus vite. Pavel, mets-le à tremper...

Pavel Dombass tira sur la corde. Nikita Chaponikov essaya de s'accrocher au sol, de se faire le plus lourd possible, mais la corde l'entraînait irrésistiblement vers le bassin où l'eau sombre continuait à clapoter.

Il se retrouva en équilibre au-dessus de la surface, liquéfié de terreur, ne se souvenant plus si les requins savaient sauter. La voix de Viacheslav Ivankov lui parvint dans un brouillard.

— Tu as envie de répondre à mes questions ?

— *Da ! Da !* cria Nikita Chaponikov.

Tout, mais pas finir dévoré vivant.

Soudain, une voix éclata dans l'obscurité derrière eux.

— Qu'est-ce que vous foutez dans mon bassin ?

Viacheslav Ivankov se retourna, braquant sa torche sur le nouveau venu, un blond au visage décharné sous une barbe clairsemée, les cheveux réunis par une queue de cheval, le nez cassé. Une casquette rouge couvrait le sommet du crâne. Il tenait une bouteille de bière à la main et semblait furieux.

— Andy ! lança Ivankov, je croyais que tu dormais.

— Comment vous voulez que je dorme, avec le raffut que vous faites, protesta le nouveau venu.

— *Gospodine ! Gospodine*(11) ! appela d'une voix suppliante Nikita Chaponikov.

L'émotion lui faisait oublier l'anglais. Andy regarda la scène, indécis. Il voyait bien ce qui se passait, mais...

Ivankov s'approcha de lui et dit à voix basse.

— Mr Frank viendra te voir demain matin. OK ?

— OK, OK, maugréa Andy.

Il s'éloigna sans un regard pour l'homme suspendu au-dessus de l'eau.

Nikita Chaponikov n'en croyait pas ses yeux.

Pendant quelques instants, il avait été saisi d'un espoir fou, mais le nouveau venu avait l'air de trouver normal de donner des hommes à manger à ses requins... La voix d'Ivankov le fit sursauter.

— Qui t'a envoyé ici ?

— Boris Primakov, sur l'ordre du Président Eltsine.

— Pourquoi ?

— Une enquête de routine. Je dois prendre contact avec les autorités des Cayman Islands pour déterminer s'il n'y a pas de fonds détournés ici.

— Pourquoi ici ?

Nikita Chaponikov avait eu le temps de préparer un argument plausible.

— C'est un paradis fiscal...

— C'est tout ?

Là, il comprit qu'il fallait donner de la corde. Le clapotis des vagues lui semblait assourdissant.

— Nous suivions Sterligov, lâcha-t-il. Nous voulions savoir ce qu'il venait faire ici.

Malgré la chaleur, il grelottait. D'une voix douce, Ivankov insista :

— Tu n'étais pas plutôt à la recherche d'Arcady Iacolev ?

Nikita Chaponikov réussit à dire d'une voix naturelle :

— Arcady Iacolev ? Personne ne l'a revu depuis qu'il s'est enfui de Moscou, il y a plus de deux ans. Il paraît qu'il s'est tué dans un accident d'avion, à Cuba, l'année dernière, en 92.

— Tu en es bien sûr ?

— *Da, da !*

Viacheslav Ivankov laissa s'écouler quelques secondes avant de laisser tomber :

— Sale menteur ! Ton ivrogne de Boris Eltsine sait bien qu'Arcady Iacolev est vivant. Il n'y a pas si longtemps, il a chargé des détectives américains de le retrouver.

— Je ne suis pas au courant, cria l'officier russe. Iacolev est mort.

Ivankov s'approcha du bord.

— Je vais te confier un secret, Nikita Sergueievitch. Arcady Iacolev est toujours bien vivant. Et je vais même te dire où il se trouve...

— Non, non ! hurla l'officier. Je ne veux rien entendre.

S'il n'avait pas eu les mains attachées dans le dos, il se serait bouché les oreilles.

— Il est ici, à Cayman Islands, précisa Viacheslav Ivankov. Si près qu'il t'entend peut-être gueuler. Et vous n'avez pas fini d'en entendre parler... Pavel !

Pavel Dombass relâcha brusquement la corde et l'officier du MVD bascula dans l'eau. Cette fois, cela alla beaucoup plus vite. À peine était-il remonté à la surface qu'il poussa un hurlement dément, à s'arracher les cordes vocales. Deux des squales s'étaient rués sur lui, se disputant à grands coups de nageoires. Il y eut un bouillonnement infâme, encore quelques cris, puis tout se calma. Pavel Dombass tira la corde. Les requins avaient été rapides : les deux jambes étaient dévorées, le bas-ventre n'était plus qu'un trou béant où luisait le reflet nacré des os pubiens.

À la volée, Ivankov jeta ce qui restait des raies et ce fut de nouveau une bagarre féroce. Les deux cadavres achevaient de se vider de leur sang.

— Reste là, ordonna Ivankov à Pavel, je vais chercher le bateau.

Il reprit sa voiture, laissant sur place celle des officiers russes. Il serait toujours temps de la ramener à leur hôtel et de fouiller leur chambre, grâce à la clé trouvée sur eux.

* *

*

— Vous allez connaître les émotions inouïes d'une plongée dans l'univers sous-marin le plus beau du monde, annonça le skipper du sous-marin *Atlantis* aux passagers installés dos à dos sur des banquettes courant sur toute la longueur du submersible, face aux grands hublots ronds.

L'*Atlantis* était un sous-marin de tourisme pouvant emmener à trente mètres de fond quarante-six personnes. Quatre fois par jour, il quittait son embarcadère pour les promener dans les fonds sous-marins, au large de Grand Cayman. Bardés de caméras, les passagers se mirent à filmer comme des fous les poissons tropicaux qui s'ébattaient autour d'eux. L'*Atlantis* s'enfonçait doucement, au milieu des récifs de corail. Une énorme tortue marine le croisa, nageant majestueusement, indifférente aux éclairs des flashes.

Les poissons étaient de plus en plus nombreux, des jaunes rayés, des violets qui se pressaient autour des hublots, aussi curieux que les passagers.

— Nous allons nous poser sur le fond de sable, annonça le capitaine.

Ils avaient quitté le corail et naviguaient au-dessus d'une sorte de prairie marine, à environ cent pieds de fond. Soudain, un passager assis à l'avant pointa le doigt vers la gauche.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Un des guides regarda dans la direction indiquée, prêt à le renseigner. Il se figea. Un corps humain nu, affreusement mutilé, flottait à quelques centimètres du fond, retenu par une chaîne passée autour de sa taille et fixée à un gros cube de béton. Des poissons tournaient autour, picorant ses membres amputés. Gonflé par l'eau, le cadavre était assez répugnant à regarder.

— *Oh ! My God !* s'étrangla le guide.

Un hurlement, derrière lui, le fit sursauter. Une Américaine aux cheveux blancs pointait un doigt tremblant vers un second corps, attaché de la même façon, à une dizaine de mètres du premier ; en plus mauvais état encore. Des petits poissons multicolores jouaient dans ses orbites vides. Tous les passagers de l'*Atlantis* se pressaient maintenant derrière les hublots pour apercevoir le macabre spectacle. La voix étranglée du guide annonça :

— Mesdames et messieurs, nous allons abréger cette plongée afin de prévenir les autorités de ces accidents. Vous pourrez gratuitement profiter d'une autre croisière sur *Atlantis IX*. *Thank you for diving with us.*

Lentement, le sous-marin commença sa remontée.

Les deux cadavres disparurent. Les quarante-six passagers n'étaient pas près d'oublier leur découverte du paradis sous-marin des îles Caymans.

CHAPITRE III

Un vieillard à l'allure martiale, nœud papillon, moustache en croc, rares cheveux soigneusement ramenés sur le côté, veste de tweed et pantalon knickerbocker à carreaux – une véritable réclame pour l'Armée des Indes –, enveloppa Malko d'un regard suspicieux quand ce dernier pénétra dans le hall de *l'Army and Navy Club*. Les visages inconnus y étaient rares : on n'y entrait pas, on y naissait. Les quatre étages de brique rouge d'un des clubs les plus fermés de Washington, réservé à l'élite de la caste militaire américaine, s'élevaient au coin de I Street et de la 17^e Rue, tout près de Connecticut Avenue.

Malko s'informa auprès d'un maître d'hôtel noir sorti tout droit de la Case de l'oncle Tom.

— J'ai rendez-vous avec Mr Carlyle.

— Parfaitement, *sir*, par ici, *sir*, dit le Noir avec empressement.

Il le fit pénétrer dans une salle à manger assez sinistre et presque vide dont on apercevait à peine le plafond. Rassuré, le vieillard en knickerbocker se replongea dans le *Wall Street Journal*.

Deux hommes attendaient Malko, installés à une table ronde. L'un d'eux était le Deputy Director de la Division des Opérations de la CIA, Richard Baxter, qui avait vécu aux côtés de Malko le suspense de l'attentat terroriste contre le président des États-Unis, trois mois plus tôt⁽¹²⁾. Il accueillit chaleureusement Malko et lui présenta aussitôt son voisin de table.

— Robert Carlyle, annonça-t-il. Mr Carlyle a été secrétaire d'État à la Défense et suit de très près toutes les questions du renseignement. Il dirige actuellement une importante *law-firm*, juste de l'autre côté de la rue.

Robert Carlyle avait une élégance britannique, beaucoup plus raffinée que celle des hauts fonctionnaires. Costume bien coupé, chemise à poignets mousquetaires, énormes boutons de manchettes en or massif, cravate club. Un visage tout en longueur au regard pétillant d'intelligence, avec des cheveux sombres clairsemés rejetés en arrière et un menton volontaire.

— J'ai énormément entendu parler de vous, dit-il avec chaleur. Et toujours de la même façon. En *très* bien.

Malko sourit modestement. La CIA lui avait fait parvenir un billet aller-retour sur Air France, Vienne-Paris-Washington, avec un petit mot de Richard Baxter, et il avait atterri à *Dallas Airport* avec une ponctualité digne d'éloge ! Procédure inhabituelle : la station de Vienne n'était au courant de rien. Malko n'était pas revenu à Washington depuis le mois de septembre, après son entrevue, brève

mais chaleureuse, avec le Président Clinton à qui il venait de sauver la vie. Il faisait tout aussi beau aujourd'hui, mais le temps était nettement plus frais en ce début de décembre.

Richard Baxter adressa un sourire complice à Malko.

— Bob Carlyle a demandé à vous rencontrer. Je pense qu'il doit faire un froid de gueux en ce moment en Autriche...

— Nous avons un peu de neige, dit Malko.

Il avait passé le week-end précédent à Kitzbühel avec Alexandra, sa pulpeuse et éternelle fiancée.

Robert Carlyle se tourna vers le maître d'hôtel avec une familiarité de bon aloi.

— Alors, que nous proposez-vous, Edwards ?

— *Red snapper, sir. Chicken* à la Louisiane. *New York Steak*.

Ils firent leur choix. Malko se cantonna au steak, c'était plus sûr. Dès que le maître d'hôtel se fut éloigné, Robert Carlyle se pencha vers Malko et dit tout à trac.

— J'étais à Moscou, il y a une semaine à peine, et j'ai pu m'entretenir longuement avec le Président Boris Eltsine.

Richard Baxter enchaîna aussitôt, à l'intention de Malko :

— Robert Carlyle est en train de négocier une importante « joint-venture » entre Martin-Marietta et un groupement d'industriels russes spécialisés dans la technologie spatiale de pointe.

— Nous allons construire des satellites et des lanceurs, expliqua Robert Carlyle. Les Russes possèdent des lanceurs très puissants et robustes et nous sommes meilleurs en électronique. C'est une *très* grosse affaire.

— Je n'en doute pas, affirma Malko qui venait de voir arriver un morceau de semelle accompagné d'une salade anémique.

Ses pires craintes se réalisaient. Dire qu'il y avait de si bons restaurants à Washington... Il ne voyait pas où son interlocuteur voulait en venir. Celui-ci enchaîna, sur un ton encore plus discret.

— Mr Eltsine m'a fait part d'un souci important pour lui. L'État russe manque cruellement de devises. En ce moment, les réserves en dollars de la Russie se montent à environ quatre milliards de dollars... en gros, la fortune de Ross Perot, candidat à la présidentielle américaine de l'année dernière. Pour un pays de 150 millions d'habitants, c'est très peu.

Robert Carlyle attaqua de bon cœur son *Red snapper*, avant de poursuivre :

— Il y a une explication à cela. À partir de 1990, certains dirigeants du Parti communiste d'URSS, sentant arriver la fin du système, se sont livrés à un véritable pillage du pays. À cette époque, le KGB et le Parti étaient encore tout-puissants et confondaient leurs poches avec celles de l'État. En deux ans, grâce à des filières

clandestines, certains apparatchiks ont transféré à l'étranger, sous différentes formes, des milliards de dollars qui ont atterri sur des comptes numérotés dans des paradis fiscaux, ou ont servi à créer des sociétés à l'étranger, dirigées par des hommes de paille, mais possédées en réalité par une poignée de dirigeants soviétiques corrompus.

— En tout, renchérit Richard Baxter, Boris Eltsine estime que les sommes disparues représentent entre quarante et soixante milliards de dollars. Dix fois les réserves actuelles de la Russie.

Malko rêvait. Une infime partie de ce trésor aurait suffi à refaire son château de Liezen jusqu'à la dernière tuile. Le monde était mal fait.

— Il n'a pas pu les récupérer ? demanda-t-il poliment.

— Eltsine a tout essayé, expliqua Robert Carlyle. Il a même engagé pendant trois mois des détectives américains – l'agence Julius Kroll – pour tenter de remonter la piste de cet argent disparu. En vain, ils se sont heurtés partout à un mur opaque de comptes numérotés et de sociétés-écran. Le 15 mars 1991, Boris Eltsine a fait passer une loi autorisant le nouveau gouvernement russe à confisquer les biens financiers appartenant à des organisations soviétiques ou à des membres du Parti. Ce qui a permis de saisir de nombreux comptes à *l'intérieur* de l'ex-Union soviétique. Mais pour les fonds disparus à l'étranger, il est désarmé. Dans le meilleur des cas on n'a trouvé que des coquilles vides. Tout avait été transféré ailleurs, dans des « coquilles » hyper protégées. Tout s'est passé durant l'été 1991, au moment du putsch contre Gorbatchev. Ceux qui tenaient à maintenir le système communiste ont compris que c'était fichu. Le mouvement d'évasion des fonds s'est accéléré. Mr Linge, avez-vous entendu parler d'un certain Arcady Iacolev ?

Malko secoua négativement la tête.

— Jamais.

Comme un prestidigitateur, Richard Baxter sortit alors de sa poche une photo noir et blanc, visiblement prise au téléobjectif. L'homme portait une chapka et le détail le plus étonnant était ses yeux étirés et très écartés.

— Voici Arcady Iacolev, commenta Richard Baxter. Il existe peu de photos de lui. Celle-ci a été prise il y a trois ans environ. Aujourd'hui, s'il est vivant, il a cinquante-sept ans, un peu de diabète, et c'est un des hommes les plus riches du monde.

— Expliquez-moi.

— Arcady Iacolev était l'homme qui, au Politburo, coordonnait toutes les activités financières clandestines du PCUS(13). Inconnu du grand public, mais un des rouages les plus puissants de la machinerie communiste. Il avait sous ses ordres le KGB et le ministère de la

Défense. En ce temps-là, le Parti était le vrai patron de l'URSS. C'est Iacolev, qui, utilisant le KGB, « nourrissait » les partis communistes étrangers et procédait à l'évasion des fonds secrets, afin de constituer une colossale « tirelire » pour le PCUS.

— Comme Ferdinand Marcos ou Mobutu, commenta Malko.

— Exactement.

— Qu'est devenu cet intéressant personnage ?

Richard Baxter caressa son bouton de manchette, songeur.

— Personne ne l'a vu depuis le samedi 21 octobre 1991, répliqua-t-il. Ce jour-là, un hélicoptère du GRU l'a déposé à la passerelle d'un appareil de la Cubana de Aviacion en partance pour Cuba. Iacolev était accompagné par son garde du corps, un certain Pavel Dombass, un Tchétchène, ancien mafioso et tueur patenté. Les autorités russes ont depuis réclamé son extradition à Cuba qui a fait la sourde oreille. Boris Eltsine lui-même a écrit à Fidel Castro. En vain, ce dernier ne lui a même pas répondu. En 92, les journaux cubains ont annoncé la mort d'Arcady Iacolev, dans un accident d'avion privé, entre Varadero et La Havane.

Une tombe porte son nom au cimetière de La Havane.

— Qu'a-t-il fait avant de quitter Moscou ? interrogea Malko.

Robert Carlyle eut un sourire ironique.

— Nous ignorons ce qu'il a *fait* exactement. Mais le jour de son départ, il y a eu une épidémie de suicides... D'abord le responsable financier du PCUS, Nicolai Kroutchina. C'est lui qui exécutait les transferts de fonds sur l'ordre de Iacolev. Il a sauté par la fenêtre de son appartement sans laisser aucune explication. Tous ses dossiers sensibles avaient été retirés de son coffre la veille au soir. Une heure plus tard, son prédécesseur, un retraité de soixante-douze ans, Gueorgi Pavlov s'est suicidé de la même façon, sans explication non plus... Toujours la même journée, l'adjoint opérationnel de Kroutchina, Dimitri Lissovik, responsable des relations internationales au Comité central, a tenté lui aussi de se prendre pour un oiseau... Enfin, le général Valentin Orlov, appartenant au Premier Directorate du KGB, a abattu sa maîtresse d'une balle dans la nuque et s'est tiré ensuite une balle dans la bouche.

— Arcady Iacolev a-t-il un lien direct avec ces événements ?

— Ce samedi-là, expliqua Robert Carlyle, Iacolev a utilisé pour ses déplacements dans Moscou une Zil du GRU conduite par un sergent. On a découvert le cadavre de ce dernier dans la Zil qui venait de déposer Iacolev à l'aéroport de Khodinsk ; abattu d'une balle dans la nuque... C'est le seul meurtre que l'on puisse imputer à Iacolev ou à son garde du corps. Mais il était présent lorsque le général Orlov s'est tiré une balle dans la bouche. Il était également dans l'appartement de Dimitri Lissovik lorsque ce dernier a sauté par la fenêtre, sous les yeux

de deux miliciens de garde. On ignore encore s'il a eu un contact avec les deux autres, faute de témoins. Auparavant, il avait téléphoné à la direction du KGB que le général Orlov, soupçonné de malversations, avait décidé de mettre fin à ses jours et qu'il n'avait pu l'en empêcher... Comme par hasard, Orlov était chargé des transferts *physiques* de devises ou d'or pour le compte du PCUS.

Un ange passa, les ailes incrustées de diamants, et s'enfuit vers un avenir meilleur. Malko trempa les lèvres dans un café américain déguisé en expresso, à peu près aussi convaincant que les « suicides » qu'on venait d'énumérer, tandis que Richard Baxter se faisait apporter un Johnnie Walker *on the rocks*.

— Apparemment, Iacolev a fait le ménage avant de s'enfuir, commenta-t-il. Il n'y a pas eu d'enquêtes ?

— Pratiquement pas, avoua Richard Baxter. Quand la Milice a voulu en savoir plus, elle s'est heurtée au KGB qui avait tout nettoyé. Dans un seul cas, celui de Dimitri Lissovik, on est certain qu'il s'agit d'un véritable suicide : les deux miliciens en faction en bas de son immeuble l'ont vu enjambrer sa fenêtre et se jeter dans le vide. Mais il pouvait être menacé.

— Ces gens avaient des adjoints, remarqua Malko. Ils n'ont pas parlé ?

— Les grosses opérations étaient menées par ces quatre personnes, celles qui sont mortes. Un certain nombre de comptes avaient été ouverts à l'étranger, selon des formalités précises. Le compte ou la location d'un coffre par un homme sûr, par exemple le général Orlov. La banque délivrait alors une attestation *au porteur* signée d'un de ses dirigeants. Il suffisait ensuite de se présenter avec cette attestation pour avoir accès au coffre ou faire fonctionner le compte. Comme *aucune* de ces attestations n'a été retrouvée, on peut conclure qu'Arcady Iacolev les a toutes emportées. D'ailleurs, dans un cas précis, un compte dont on a retrouvé la trace, le gouvernement russe possède la preuve qu'il a été vidé quelques semaines après la fuite de Iacolev et les fonds transférés dans un paradis fiscal où ils se sont évaporés. Toutes les recherches menées par Boris Eltsine n'ont permis de retrouver que vingt-six millions de dollars environ, dans des comptes en Russie.

— Sur cinquante milliards, ce n'est pas beaucoup, commenta Malko.

— En plus, souligna Richard Baxter, il est à peu près certain qu'Arcady Iacolev a emmené une quantité importante de diamants de plus de dix carats stockés au ministère de l'Économie. Depuis son départ, on n'arrive plus à mettre la main dessus.

Goldfinger était battu à plates coutures. Richard Baxter eut un mince sourire empreint de tristesse.

— Vous comprenez les soucis du Président Eltsine.

— Tout à fait, reconnut Malko. Hélas, mes moyens ne me permettent pas de lui venir en aide.

Robert Carlyle se fendit d'un sourire poli.

— D'une certaine façon, si, dit-il. Je crois que notre ami Richard va pouvoir vous l'expliquer pendant que je vous abandonne cinq minutes.

À peine eut-il quitté la table que Malko demanda au directeur adjoint de la Division des Opérations.

— Pourquoi Mr Carlyle se penche-t-il sur ce cas ? Quel est son intérêt ? Eltsine lui a promis quelques millions de dollars, ou une datcha à vie dans l'ancien goulag ?

Richard Baxter prit l'air choqué.

— Pas de mauvaise interprétation ! supplia-t-il. Robert Carlyle possède une fortune considérable, il a un passé irréprochable, et nous lui faisons toute confiance. Dans cette affaire, il sert de *missi dominici*. Il faut que vous sachiez quelque chose. Ce n'est pas lui qui désire aider Eltsine dans cette affaire. C'est le président des États-Unis lui-même. C'est ce dernier qui a suggéré de faire appel à vous...

Un ange aux ailes chargées de missiles Hellfire traversa la triste salle à manger. Bill Clinton n'était pas un ingrat.

— Quel est l'intérêt de la Maison-Blanche ? demanda Malko.

L'Américain se pencha au-dessus de la table, après avoir allumé une Lucky Strike, histoire de se détendre.

— Il est double. Je ne sais pas encore tout, dit-il. D'abord, le Président Clinton pense qu'il faut aider Boris Eltsine à mener à bien sa réforme démocratique. Pour cela, Eltsine a besoin d'argent, de beaucoup d'argent. Or, il n'en a pas. Récupérer cinquante milliards de dollars serait providentiel pour lui. Même si cela ne représente que 5 % de notre budget. La Russie a dramatiquement besoin de devises.

— Sûrement, reconnut Malko, mais n'est-il pas le mieux placé dans cette histoire ? Après tout, c'est une affaire russo-russe...

Richard Baxter secoua la tête.

— Ne croyez pas cela ! Certes, il a démantelé le KGB, l'a scindé en plusieurs entités nouvelles, théoriquement à ses ordres. Mais les « nouveaux » ne sont pas au courant des secrets. Voilà pourquoi il a suffi d'éliminer quatre personnes il y a deux ans pour que le système financier occulte du PCUS à l'étranger devienne totalement opaque. En plus, ajouta-t-il, si Eltsine ne retrouve pas cet argent, il est à craindre qu'il essaie de nous taper. Ce serait dur à faire avaler au Congrès.

— Vous vous réveillez très tard, objecta Malko. Quand Eltsine est allé trouver Julius Kroll, pourquoi n'avez-vous pas réagi ?

— Très bonne question, reconnut Richard Baxter. Il y a deux

réponses. La première, c'est qu'à l'époque, c'était George Bush qui se trouvait à la Maison Blanche. Il ne voulait pas s'immiscer dans une affaire intérieure russe. Le Président Clinton aurait peut-être adopté la même attitude, en dépit de son désir d'aider Boris Eltsine, s'il n'y avait pas un élément nouveau, particulièrement inquiétant. Avez-vous déjà entendu parler d'un certain Vladimir Jirinovski ?

— Comme tout le monde, fit Malko. C'est un peu le fils spirituel d'Hitler.

Vladimir Jirinovski était un politicien russe surgi de nulle part, qui, en 1990, avait créé le Parti libéral-démocrate d'Union soviétique. En mai 1991, il s'était présenté aux élections législatives, promettant de diviser par trois le prix de la vodka, d'étendre l'Empire russe jusqu'à l'Océan Indien, d'expulser tous les Juifs et de réduire l'Allemagne à un tas de cendres nucléaires, si elle se montrait menaçante. À première vue, cela pouvait sembler délirant, mais Jirinovski avait été élu, ainsi que des dizaines de candidats du Parti libéral-démocrate.

— Nous avons pensé qu'il allait s'effondrer. Mais deux ans et demi plus tard, le mois dernier, en novembre 1993, il s'est présenté aux premières élections présidentielles de Russie. Stupéfaction ! Il est arrivé en *troisième* position, avec 7,81 % des voix, derrière Eltsine et Ryjkov, le Premier ministre ! Plus de six millions de Russes ont voté pour lui ! soupira Richard Baxter.

Avec ses cheveux gris coupés très court, sa stature de boxeur, ses petits yeux perçants et son culot, Jirinovski rappelait les grands leaders fascistes de l'entre-deux-guerres.

— Pourquoi me parlez-vous de Jirinovski ? interrogea Malko.

— Ce que je vais vous dire est « top secret », annonça le Deputy Director de la Division des Opérations. Nous avons appris beaucoup de choses sur Jirinovski. Il est né le 25 avril 1946, à Alma-Ata, au Kazakhstan, d'un père juriste et d'une mère femme de ménage. Dix-huit ans plus tard, on le retrouve secrétaire du bureau des Jeunesses communistes. En 1970, il est recruté par le KGB et part en Turquie comme traducteur. Il est arrêté pour avoir distribué des tracts communistes et expulsé. À son retour, il revient aux Jeunesses communistes, effectue son service militaire en Transcaucasie d'où il sort avec le grade de lieutenant. Officiellement, il travaille au Comité de défense de la paix et il est conseiller juridique aux éditions Mir. En réalité, c'est un « sous-marin » du Cinquième Directorate du KGB, chargé des manipulations à l'intérieur de l'Union soviétique. Il infiltre un mouvement de « refuzniks » juifs et, ensuite, en pleine Perestroïka, en 1990, fonde le Parti libéral-démocrate. Pure création du KGB qui prépare la « démocratisation » de la Russie à sa manière. Vous connaissez la suite... Maintenant, la « bombe ». Le supérieur de

Jirinovski, au Cinquième Directorate, était le colonel Boris Sterligov, Jirinovski ayant lui-même le grade de capitaine. Sterligov, mis à la retraite, demeure toujours à Moscou. Boris Eltsine a fait mettre son téléphone sur écoute par le MSK(14). Or, il y a quelques semaines, celui-ci a intercepté une communication téléphonique avec un certain Ivan Vronski qui, à mots couverts, lui annonçait qu'un groupe de « patriotes » en exil était prêt à financer Jirinovski à hauteur de dizaines de milliards de roubles. Devant les questions de Sterligov, son interlocuteur lui demanda s'il se souvenait de « Raspoutine »... ce qui dégela immédiatement l'atmosphère. Les deux hommes prirent rendez-vous et...

— Attendez ! coupa Malko. Vous allez trop vite pour moi. D'abord, qui est ce Vronski ?

— Un Russe, émigré à New York ; un businessman. Chez nous, on dirait un mafioso. Il a été mêlé à des tas d'arnaques impliquant des kagébistes et des gangs de la Mafia. Lui aussi connaissait le général Orlov. Il a disparu de Russie et refait surface à Londres avec plusieurs millions de dollars. Il tente officiellement de monter des « joint-ventures » entre les Russes et des sociétés occidentales. Il a été mêlé en 91 à une affaire bizarre. Un groupe financier complètement inconnu a acheté trente milliards de roubles, avec des dollars sonnants et trébuchants. Il nous a fallu du temps pour découvrir qu'il s'agissait du cartel de Cali essayant de s'implanter en Russie.

— OK, approuva Malko. Et « Raspoutine » ?

— C'est le surnom d'Arcady Iacolev.

CHAPITRE IV

L'Américain guettait la réaction de Malko. Ce dernier commençait à y voir plus clair. Il résuma.

— Donc, vous pensez que cet Arcady Iacolev est toujours vivant et qu'il veut consacrer une partie de l'argent qu'il a volé à la promotion politique de Vladimir Jirinovski ?

— Exact, approuva Richard Baxter.

— Pourquoi le ferait-il ?

— D'abord, Iacolev a volé des sommes tellement colossales qu'il peut se permettre de réaliser n'importe quel rêve. Mais, même avec ses milliards de dollars, c'est un homme traqué qui a dû fuir son pays. Vladimir Jirinovski est le seul à pouvoir éventuellement lui permettre de retourner un jour en Russie.

— Comment cela ?

Richard Baxter jeta un coup d'œil vers la porte avant de répondre et alluma une nouvelle Lucky.

Robert Carlyle avait disparu depuis un bon quart d'heure...

— Fondamentalement, Iacolev et Jirinovski sont d'accord. Ils étaient de solides piliers du Parti, ils haïssent Boris Eltsine. Vladimir Jirinovski vient de remporter un nouveau succès électoral : il entre dans la nouvelle Douma(15) avec un groupe important. Il a proclamé son intention de se présenter aux prochaines élections présidentielles, contre Boris Eltsine...

— Vous croyez vraiment à l'avenir de Jirinovski ? demanda Malko, sceptique.

Richard Baxter secoua la tête :

— Vous devriez relire les commentaires sur Adolf Hitler, entre 1923 et 1933. On le prenait pour un fou, un illuminé, un bouffon. Il n'avait qu'une poignée de partisans. Quand il a écrit *Mein Kampf*, on a salué le livre comme un tissu d'inepties et d'utopies sanglantes. Vous connaissez la suite. L'Allemagne était alors plongée dans une crise économique profonde, comme la Russie aujourd'hui. Les industriels ont pris peur et, pour éviter le chaos, ont joué la carte Hitler. Ils l'ont financé et lui ont permis de développer le parti nazi. Jirinovski seul n'est peut-être pas très dangereux. Mais avec des appuis financiers puissants, il est capable de se faire élire président de la Russie. Alors là, bonjour les dégâts... Vous imaginez le monde avec cet excité brandissant des armes nucléaires ? On regrettera Staline... Il est primordial d'empêcher le financement de Vladimir Jirinovski par Arcady Iacolev.

— Maintenant, je comprends mieux votre intérêt pour celui-ci, reconnu Malko. Mais où se cache-t-il ? En Corée du Nord ? Ou quelque part en Amérique Latine ?

— Il y a très peu de temps, je n'aurais pas pu répondre à cette question, reconnu Richard Baxter. Mais si je vous ai demandé de venir d'urgence à Washington, c'est qu'il y a un fait nouveau. Le lendemain du coup de téléphone de Vronski, le colonel Sterligov quitta Moscou sur le vol Air France 1811 à destination de Paris, où il est arrivé à 10 h 25 pour embarquer sur le Concorde de 11 h pour New York. Ce qui prouve la ponctualité d'Air France et sa hâte de rejoindre les U.S.A. Nous avons demandé au FBI de le surveiller. Il a rencontré Vronski et a repris un vol pour Miami, avec, ensuite, une correspondance pour l'île de Grand Cayman.

— Vous ne l'avez pas suivi ?

— Non. Il l'était déjà, depuis Moscou, par deux officiers du MVD, de la Direction de la lutte contre la criminalité organisée. Les colonels Chaponikov et Doubinine. Nous nous sommes contentés de leur communiquer les réservations de Sterligov, afin qu'ils puissent le pister. Ils sont donc arrivés tous les trois à Georgetown, capitale des Cayman Islands.

— Qu'ont-ils découvert ?

— Nous l'ignorons, avoua Richard Baxter. Parce que ce sont eux qu'on a découverts. Regardez...

Il sortit de sa serviette une enveloppe pleine de photos qu'il tendit à Malko. Celui-ci, qui se croyait blindé contre les horreurs de toutes sortes, faillit en avoir un haut-le-cœur. Les deux cadavres nus, boursouflés, verdâtres, amputés des jambes, avec des plaies béantes, étaient une vision horrible.

— Voici ce qu'il reste des envoyés de Boris Eltsine, commenta sobrement Richard Baxter, tirant avidement sur sa Lucky Strike comme pour combattre l'odeur des cadavres en papier glacé. C'est un sous-marin touristique qui a repéré accidentellement leurs corps, non loin de la côte de Grand Cayman. Ils reposaient sur le fond, lestés de blocs de béton.

— Ils ont été salement abîmés par les poissons.

— Il n'y avait pas d'eau dans leurs poumons, répliqua sobrement Baxter. Ils ont été déchiquetés par un ou plusieurs requins, *avant* leur immersion.

— Comment cela a-t-il pu se faire ?

— Nous n'en savons rien. On les a peut-être laissé traîner dans l'eau à l'arrière d'un bateau. Leurs chambres ont été fouillées, leur voiture retrouvée dans le parking de leur hôtel. Le jour même de leur arrivée.

— Que dit la police locale ?

— Rien. Ils sont dépassés, ne possèdent aucun indice. Le meurtre est pratiquement inconnu aux Caymans. Ces deux Russes sont sortis du *Hyatt* vers huit heures et on ne les a jamais revus.

— Et Sterligov ?

— Il séjournait au même hôtel qu'eux, le *Hyatt*. Il est reparti dès le lendemain, avant la découverte des corps. Pour Londres, via la Jamaïque. Aujourd'hui, il est de retour à Moscou.

— Il n'a pas été interrogé ?

— Bien sûr que si. Mais il a refusé de répondre aux questions du MVD concernant son voyage à Cayman Islands, prétendant qu'il s'agissait d'un voyage privé offert par son ami Vronski, à la recherche d'étrangers désireux d'investir en Russie.

— La conclusion, c'est qu'Arcady Iacolev se trouve aux îles Caymans ?

— C'est fort possible.

Malko était sceptique.

— Les autorités caymanaises n'exercent aucun contrôle sur les étrangers ? Cela doit être facile à savoir.

— Nous avons interrogé les autorités d'immigration de Grand Cayman. Elles n'ont jamais entendu parler d'Arcady Iacolev. Seulement, Cuba est à quatre heures de mer de Grand Cayman, avec un bateau rapide. Iacolev a pu entrer clandestinement.

— Pour y faire quoi ? Pour un milliardaire, il y a mieux, objecta Malko.

— Pour un milliardaire *normal*, certainement, admit Baxter. Mais Arcady Iacolev, en dépit de ses milliards de dollars, est un homme traqué. Les Russes donneraient n'importe quoi pour mettre la main sur lui.

— Il y a d'autres endroits où il pourrait se cacher, objecta encore Malko. Y compris Cuba.

— Certainement. D'ailleurs, je ne suis pas certain qu'il se trouve toujours à Grand Cayman. Il a pu s'y rendre sous une fausse identité, uniquement pour rencontrer Sterligov. Tous les jours, des *cruise-boats* font escale à Georgetown, y déversant des milliers de touristes. Mais, étant donné la façon dont les deux officiers du MVD ont été liquidés, je pense plutôt qu'il dispose d'une structure permanente sur l'île...

— Grand Cayman, c'est minuscule, remarqua Malko. Comment la police locale n'aurait-elle rien remarqué ?

Richard Baxter eut un sourire sardonique.

— Là-bas, c'est une colonie de l'Empire britannique. Vous savez comme les Britanniques préservent la *privacy*. En Grande-Bretagne, les cartes d'identité ne sont même pas obligatoires. Arcady Iacolev est riche, très riche, et ne se livre certainement à aucune activité délictueuse. Il est, en plus, sous une fausse identité. Avec de l'argent,

on peut s'isoler facilement... Surtout dans un endroit comme Cayman Islands, dédié au Veau d'Or...

Silencieusement, Robert Carlyle revint s'asseoir auprès d'eux. Richard Baxter se tourna vers lui.

— J'ai tout expliqué à Mr Linge.

Robert Carlyle se pencha vers Malko et dit de sa belle voix grave :

— Mr Linge, j'aimerais beaucoup que vous acceptiez une mission exploratoire pour *notre* compte. Le Président Eltsine vous en serait très reconnaissant.

Si cela continuait, Malko allait, en plus de ses titres, collectionner les décorations. Seulement, le flatteur vit aux dépens du flatté.

— Je comprends, fit Malko, mais pourquoi ne pas faire appel au FBI, en collaboration avec la police locale ?

Robert Carlyle intervint aussitôt.

— C'est un problème de discrétion, Mr Linge. Et aussi de compétence... Il faut du tact, un grand professionnalisme et du flair.

Il consulta sa montre.

— Je vais être obligé de vous quitter. Je dois prendre le *shuttle* pour New York, afin d'attraper le Concorde d'Air France pour Paris, et de là, la correspondance Air France sur Moscou. Grâce au Concorde, j'arriverai frais et dispos, sans « jet lag ». Puis-je dire au Président Eltsine que cette affaire est en bonnes mains ?

En fait de main, il était en train de forcer celle de Malko... Ce dernier lui sourit néanmoins.

— Rassurez Boris Eltsine. Je vais essayer de retrouver la trace de son magot.

* *

*

— Vous risquez de vous heurter à des gens féroces, extrêmement puissants et qui n'ont rien à perdre, avertit Richard Baxter. Vous avez vu ce qui est arrivé aux deux envoyés d'Eltsine...

— Vous m'envoyez rarement à la recherche d'enfants de chœur, remarqua Malko. Concrètement, cette mission se présente comment ? J'arrive avec ma blanche armure et je fouille l'île ?

Richard Baxter eut un sourire poli.

— Je me suis penché sur les problèmes logistiques. Vous jouez au golf ?

— Non.

— Dommage. Je vous ai fait acheter un set de clubs chez Hammercher-Schlecher. Superbes ! Vous avez une réservation à partir de demain à l'hôtel *Hyatt* de Georgetown, qui possède son propre parcours de golf. C'est une couverture parfaite.

— À part mes clubs de golf, j'aurai quoi pour me défendre ?

— Chris Jones et Milton Brabeck, vos deux « babysitters » préférés. Ils arriveront sur un *cruise-boat*, à partir de Miami, dans quarante-huit heures. Ce qui leur permettra d'amener leur artillerie.

— C'est bien, mais insuffisant, releva Malko. Vous m'envoyez dénicher dans cette île paradisiaque un fugitif soviétique, sans être même certain qu'il y soit, et sans la moindre piste... Je sais qu'il n'y a qu'une trentaine de milliers d'habitants aux Cayman Islands, mais quand même.

Richard Baxter eut un geste apaisant.

— *Wait a minute !* Je ne vous ai pas tout dit. Je vous réserve une surprise. Vous avez terminé votre café ?

— Je ne l'ai même pas commencé...

— Alors, allons-y.

* *

*

La Pontiac grise s'arrêta devant une petite *brown house* en briques rouges impeccablement cirées, au fond de Georgetown, le quartier résidentiel de Washington. Richard Baxter et Malko montèrent le perron. L'Américain appuya sur la sonnette. Aussitôt, une caméra fixée au-dessus de la porte ronronna et s'orienta vers eux. Trente secondes plus tard, la porte s'ouvrit, commandée électriquement. Malko poussa le battant. Le couloir était vide !

— Allez jusqu'au fond, dit Richard Baxter.

Ils débouchèrent dans une grande pièce rectangulaire dont toute une paroi était occupée par des consoles d'ordinateurs. L'un d'eux était allumé, en face d'un fauteuil au haut dossier. Celui-ci pivota, révélant son occupant. Ou plutôt son occupante.

Une jeune femme blonde aux cheveux bouclés, à la beauté classique, le nez fin et droit, surmontant une bouche bien ourlée, peu maquillée. Elle portait un chemisier de soie très épaisse et tout le bas de son corps était dissimulé par un plaid. Elle offrit à ses visiteurs un sourire radieux et leur désigna deux fauteuils semblables au sien.

— Quelle bonne surprise, Dick ! lança-t-elle.

Faisant de nouveau pivoter son fauteuil, elle attrapa un paquet de Lucky Strike posé sur sa console et en alluma une avec un Zippo.

— Janice, je vous présente Malko Linge, annonça Richard Baxter.

Le sourire de la jeune femme s'accrut.

— Je l'avais reconnu... Je suis très flattée.

— Janice Sanford travaille à notre nouveau département d'enquêtes sur le blanchiment de l'argent « sale », expliqua le directeur adjoint de la Division des Opérations. C'est un crack des ordinateurs.

Nous lui fournissons des éléments, des numéros de compte, des virements un peu partout dans le monde et elle essaie de remonter les pistes électroniques... Elle y arrive parfois.

Malko fixait le plaid, d'où sortaient deux escarpins.

Janice Sanford le transperça de son regard clair.

— Je suis infirme, Mr Linge. Une voiture piégée à Bogota. On a dû m'amputer des deux jambes. Mon mari, qui appartenait à la DEA(16), a été tué. Moi, je ne m'en sors pas trop mal... J'ai trouvé un job qui me passionne. Tenez, il y a une bouteille de Johnnie Walker dans le bar. Servez-vous. Pouvez-vous préparer un Cointreau *on ice* pour moi ? Avec trois glaçons et un zeste de citron ?

— Notre seule piste vers Arcady Iacolev, c'est Vronski, expliqua Richard Baxter, tout en s'affairant au bar. J'ai demandé à Janice de cribler toutes ses transactions financières.

— Vronski a acheté une banque à Grand Cayman, expliqua la jeune femme. La Tropical Invest Bank.

— Malko Linge part à Grand Cayman demain, Janice.

— Dans ce cas, dit aussitôt la jeune femme, qu'il aille voir un garçon que j'aime beaucoup, Thomas Hayden. Il pourra sûrement l'aider.

— Que fait-il ? interrogea Malko.

— Il travaille avec le gouverneur britannique dans une structure des « Cousins ». Je l'ai connu à Bogota. Je vais l'appeler pour le prévenir.

Les deux hommes ne s'étaient pas assis. En dépit de la gaieté un peu factice de Janice Sanford, l'atmosphère était pesante. Richard Baxter regarda sa montre.

— Je dois repasser à Langley.

— Sauvez-vous, fit aussitôt Janice, moi aussi, j'ai du travail. Bye-bye.

Son regard s'arrêta une fraction de seconde sur Malko avec quelque chose qui ressemblait à de la nostalgie et elle leva son verre de Cointreau dans sa direction.

— Bonne chance.

Une fois dehors, Richard Baxter soupira.

— C'est une fille formidable. Son mari était pourchassé par les Narcos. On avait dit à Janice de revenir à Washington. Elle n'a pas voulu se séparer de lui. Il est enterré à Arlington, et elle, dans cette maison. Elle ne se plaint jamais, elle est toujours gaie. Nous lui avons fourni deux personnes pour s'occuper d'elle.

Ça faisait froid dans le dos... Malko s'ébroua, remué par cette histoire. Tandis qu'ils roulaient vers National Airport, Malko demanda à l'Américain :

— Supposons qu'avec l'aide de Dieu, je retrouve cet Arcady

Iacolev. Que vais-je faire ?

Un ange passa, les ailes pailletées de diamants, croulant sous le poids de lingots d'or.

— Votre job se termine au moment où vous l'avez localisé avec précision et où il est accessible. Nous prévenons le MVD et ils se débrouillent... Cela, c'est la théorie établie entre la Maison Blanche et Boris Eltsine. Moi, je préférerais que vous restiez *on top of it*(17) jusqu'à ce qu'on soit certain que les Popovs ont fait leur boulot. L'idéal serait évidemment de s'assurer des fonds de Iacolev. Apparemment, bon nombre sont au porteur.

— C'est un hold-up que vous me demandez de faire ?

— Non, non ! Mais nous voulons être *certain*s qu'il ne sera plus en mesure de financer Vladimir Jirinovski. N'oubliez pas que Sterligov a eu très probablement un contact avec lui. Ils ont dû prendre des accords. Il ne faut pas qu'il en commence l'exécution. Enfin, nous n'en sommes pas encore là. Pour l'instant, votre mission c'est de découvrir si Arcady Iacolev se trouve aux îles Caymans. Ensuite, on verra. Mais, *my God*, faites attention. Ces types ont tellement d'argent qu'ils peuvent acheter *n'importe qui*.

— Ce n'est quand même pas Sarajevo.

Richard Baxter ne sourit pas.

— C'est comme rechercher Escobar. Ça peut être encore plus dangereux. Je n'ai pas envie de vous enterrer à Arlington en plusieurs morceaux.

CHAPITRE V

Le petit monoplace jaune passa au ras du toit de la grande maison dans un vrombissement rageur, continuant au-dessus de North Sound, vers les mangroves qui constituaient le plus clair de la végétation dans cette partie de Grand Cayman.

Arcady Iacolev sursauta et se redressa sur sa chaise longue. Chaque événement imprévu, d'ailleurs, envoyait un flot d'adrénaline dans ses artères, depuis quelque temps.

La formidable assurance qu'il avait en quittant Moscou, deux ans plus tôt, s'était peu à peu effritée, comme du calcaire sous la pluie. Pourtant, durant cette période, il n'avait eu aucune alerte sérieuse, sauf récemment. Mais une pression invisible pesait sur lui, la certitude d'être traqué par des adversaires puissants qui pouvaient surgir n'importe où, n'importe comment.

Il s'était mis à utiliser des somnifères, puis des tranquillisants. Pourtant, extérieurement, il n'avait plus rien de commun avec l'apparatchik grisâtre et mal habillé qui ne se distinguait que par ses étranges yeux en amande. Arcady Iacolev s'était laissé pousser la barbe, une belle barbe fournie et encore noire, il était bronzé, habillé sport, avec des chemises Versace à mille dollars et des pantalons faits sur mesure.

Il se laissa de nouveau aller sur sa chaise-longue installée au bord de la piscine, le regard caché derrière ses lunettes Porsche. Ça aussi, c'était nouveau : tout ce qu'il portait avait une marque...

L'athlétique jardinier noir en train de soigner les orchidées se tourna vers lui avec un sourire.

— C'est encore l'avion des moustiques.

Bien que les moustiques aient presque disparu, le gouvernement caymanais poursuivait une énergique campagne d'aspersion de la zone marécageuse et inhabitée de la partie est de l'île. Arcady Iacolev referma les yeux, caressé par l'agréable brise du nord-est, qui empêchait la température de devenir trop étouffante.

Presque un an déjà qu'il était là !

Les premières semaines, après son arrivée à Cuba, avaient été éprouvantes. Bien que jouissant de l'amitié intéressée des services cubains, il craignait une réaction violente de Boris Eltsine. Elle n'était pas venue tout de suite, le pays était trop désorganisé. Les Cubains lui ayant fourni des faux papiers parfaits – un passeport diplomatique cubain ! – il avait pu se livrer à quelques escapades en Europe, profitant de son bien mal acquis, et montant un réseau financier capable de l'approvisionner où qu'il soit. Et puis, il s'était payé

quelques « folies » qui n'avaient même pas réussi à écorner sérieusement son colossal magot. La plus coûteuse était un jet privé Grunman « jet stream » de vingt-quatre millions de dollars dont il avait confié la décoration à la maison Hermès.

Le reste, c'étaient des brouilles : quelques montres totalisant tout juste un million de dollars, les plus belles putes de Genève et de Londres, des dizaines de costumes sur mesure, qui, maintenant, dormaient dans des placards. À Cayman, on ne mettait jamais de veste...

Ensuite, après un bref retour à Cuba, utilisant un vol Air France au départ de Paris, en Eco, où il était mieux traité qu'en première sur la *Cubana de Aviacion*, il avait organisé la suite de son séjour.

Au départ, cela lui avait paru le paradis : l'éternel soleil, la mer tiède, le farniente, un cadre de rêve. Une maison de 1 000 m² isolée dans une cocoteraie, face au North Sound, des bateaux, de la télé à volonté. Grâce à la grande antenne satellite plantée dans le jardin, on recevait plus de soixante-dix stations. Il avait même des journaux russes, grâce à une boîte postale louée sous un faux nom. Les horaires de cette thébaïde étaient immuables. On se levait tard, on prenait le breakfast autour de la piscine, ensuite on alternait baignades, promenades en mer, quelques escapades à Georgetown. La nuit tombait vite, vers six heures et demie. Ensuite, Arcady regardait la télé, un film, ou laissait galoper son imagination.

Au début, les journées avaient passé rapidement.

Puis, les heures s'étaient écoulées de plus en plus lentement. Arcady Iacolev tournait comme un lion en cage dans sa prison dorée, prenant peu à peu conscience que son seul véritable moteur dans la vie, c'était le pouvoir. Et que l'argent, sans le pouvoir, lassait vite.

C'est ce qui l'avait poussé à nouer un contact avec Vladimir Jirinovski, dont il avait suivi l'ascension. Son succès relatif aux présidentielles, un mois plus tôt, avait été une divine surprise. Fiévreusement, Arcady Iacolev s'était relancé dans la course au pouvoir, par Jirinovski interposé. D'où la visite de Sterligov à Grand Cayman. Mais il y avait là un processus qu'il ne contrôlait pas : les prochaines élections présidentielles en Russie auraient lieu dans deux ans, sauf accident.

Sept cents jours à ronger son frein, la peur au ventre, avec comme seul dérivatif, le sexe.

Durant les premiers temps de sa cavale, il n'y avait guère pensé, alors qu'à Moscou, il faisait une consommation effrénée de jeunes femmes fascinées par sa puissance. Les services cubains avaient, bien entendu, mis sur son chemin quelques créatures aussi aguichantes que téléguidées, dont il s'était méfié comme de la peste. Ensuite, il y avait eu la période « putes ». Arcady Iacolev, peu accoutumé au cynisme du

monde occidental, s'en était vite lassé. C'est par hasard, à Georgetown, un jour où il faisait du shopping, qu'il était tombé amoureux.

La somptueuse vendeuse métisse d'un magasin de souvenirs et de bijoux avait des courbes pulpeuses, et un visage de salope tropicale comme il n'en avait jamais vu. De grands yeux de biche qui semblaient nager dans le sperme, une immense bouche rouge et molle.

Dès qu'il avait vu sa croupe épanouie se balancer devant lui, Arcady en avait eu les mains moites. Le reste avait été relativement facile. Il était revenu souvent dans la boutique, avait appris le nom de la jeune femme, Ann, et, à force de marivauder, l'avait invitée à dîner. Au dessert, Arcady lui avait offert une Patek Philippe de deux cent mille dollars et elle avait fondu. Hélas, ce soir-là, ils avaient dû se contenter de flirter à l'arrière de la Mercedes conduite par Joe Butch, un des hommes de main de son hôte. Pas question d'amener Ann dans la maison. Trop risqué.

Dès le lendemain, Arcady Iacolev avait fait louer un appartement meublé dans le lotissement de Waterways, en face d'un golf inachevé.

Ann l'y avait suivi sans hésiter. C'est Arcady qui lui avait ôté sa tenue de travail, un tailleur de toile blanc à pois mauves, découvrant un corps épanoui, à la langueur toute tropicale, libre à l'exception d'un minuscule bikini de dentelle noire, qui laissait sa croupe entièrement découverte.

Ann, qui semblait toujours un peu boudeuse à la boutique, s'était animée sous les caresses d'Arcady.

Visiblement ravie de trouver chez un homme de son âge, une virilité aussi développée. Quand elle lui avait fait l'offrande de sa bouche, il avait cru mourir de plaisir. Mais lorsqu'il s'était enfin enfoncé dans sa croupe d'un seul élan, les mains crispées sur ses hanches pleines, la sensation avait été si forte qu'il avait presque aussitôt explosé au fond de son ventre, hurlant comme un damné.

Encore haletant, il avait bredouillé de son mauvais anglais.

— Je n'ai jamais joui aussi fort.

Flattée, Ann avait éclaté d'un grand rire sensuel avant d'allumer une Lucky Strike, son geste habituel après l'amour, tandis que Iacolev débouchait une bouteille de Dom Pérignon. Depuis leurs relations étaient au beau fixe. Au moins trois fois par semaine, Arcady allait chercher Ann à sa boutique et ils fonçaient vers l'appartement de Waterways. Il n'y avait jamais de dialogue inutile. À peine arrivés, ils se jetaient l'un sur l'autre. Ann avait découvert les points faibles d'Arcady et lui savait qu'elle grimpait au plafond lorsqu'il la faisait jouir dans sa bouche... Cette relation sexuelle à l'état pur ravissait Iacolev, fasciné par ce corps café au lait. C'étaient ses seuls véritables moments de détente. Ann était à des années-lumière de son univers et ne posait jamais aucune question.

Heureuse de faire l'amour, de recevoir des cadeaux, flattée d'avoir attiré l'attention d'un homme si riche.

Elle qui habitait Rock Nola, le quartier défavorisé de Georgetown et conduisait une Austin vieille de deux ans. Elle lui avait seulement demandé son nom et d'où il venait.

— Je suis Allemand, avait dit Arcady et mon prénom est très compliqué. Mais appelle-le « Jack », avait-il ajouté en désignant son sexe.

Ann avait ri et désormais l'appelait « Jack ». C'était une grande sensuelle qui n'avait pas inventé l'eau tiède, mais savait profiter de la vie. Et puis, quelque part, elle se disait que cet amoureux barbu l'arracherait peut-être un jour à sa condition modeste. Il lui avait déjà offert des bijoux, trois montres et des dizaines de robes.

Brutalement, Arcady Iacolev réalisa que sa rêverie érotique combinée au soleil brûlant était en train de lui procurer une fort belle érection, heureusement contenue par son maillot.

Il glissa un regard derrière ses lunettes noires vers Pavel Dombass installé respectueusement de l'autre côté de la piscine, sous un parasol, et qui lisait une *Pravda* vieille d'un mois. Lui n'avait pas la chance de son maître et devait se contenter de la cuisinière noire qui acceptait ses assauts les plus bestiaux avec une indifférence polie.

Les yeux d'Arcady Iacolev se posèrent sur une grosse mallette métallique posée aux pieds du Tchétchène. Extérieurement, elle ressemblait à celles dans lesquelles les photographes transportent leur matériel. Mais celle-là était une petite merveille qui avait coûté vingt-cinq mille dollars chez un fabricant suisse de Bâle. Ses parois étaient en tungstène et carbone, à l'épreuve des balles, du feu, et d'une pression de cent bars... Son système de fermeture en défendait le contenu avec une sophistication mortelle. Les deux serrures avaient, bien entendu, une combinaison. Si on tentait de les forcer, une charge de cent cinquante grammes de C4 en volatilisait le contenu et la personne tentant de la violer.

Mais il ne suffisait pas de composer les deux bonnes combinaisons. Une fois la mallette ouverte, on avait dix secondes pour désactiver le système de sécurité, en pressant un poussoir dissimulé dans la tranche. Sinon, boum... Ainsi, ce mini-coffre-fort était pratiquement inviolable. Arcady Iacolev y avait regroupé les listings des comptes et des coffres qui faisaient de lui un des dix hommes les plus riches du monde.

Même avec ce merveilleux gadget, il ne s'était pas senti en sécurité à Cuba. Il avait trop été au pouvoir pour ignorer la toute-puissance de la raison d'État.

Fidel Castro, qui haïssait Boris Eltsine, pouvait très bien lui vendre Iacolev contre un avantage stratégique.

Aussi, Arcady Iacolev ne s'était-il pas éternisé dans le paradis

cubain. Juste le temps d'organiser la suite de sa cavale. Son argent facilitait certaines choses, mais ne résolvait pas tous ses problèmes. Personne ne devait connaître avec exactitude son lieu de résidence. Sinon, la foudre se déchaînerait...

Il se tortilla sur sa chaise-longue. Maintenant, son sexe avait pris toute son ampleur et tendait le tissu de son maillot d'une façon indécente. Il ne voulait pas se donner en spectacle à Pavel Dombass. L'idée de plonger dans la piscine pour calmer ses ardeurs l'effleura, mais il pensa à une solution plus agréable.

Ann n'aimait pas qu'il l'appelle durant ses heures de travail, mais il l'avait déjà fait. Mais là, le désir le tenaillait et il *devait* lui parler. Il se leva et rentra dans la maison, jetant à Pavel Dombass.

— Reste là.

Arcady Iacolev gagna sa chambre, décorée comme le reste de la maison par l'architecte d'intérieur Claude Dalle, qui l'avait truffée de ses dernières créations, en faisant un vrai palais. Arcady referma la porte à clef, s'étendit sur le lit et décrocha le téléphone.

Miracle, c'est Ann qui répondit, de sa voix boudeuse.

— C'est Jack, annonça aussitôt Iacolev. Tu peux me parler ?

— Oui, ça va, fit Ann, il n'y a personne dans le magasin. Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai envie de toi, souffla Iacolev. Je voudrais te baiser.

Ann rit, flattée.

— Attends ce soir. Tu m'as dit que tu me retrouvais au *Papagallo*.

— Non, je ne peux pas.

Tout en parlant, Arcady Iacolev avait dégagé son membre tendu du maillot et le manuélisait lentement.

On ne l'avait pas surnommé « Raspoutine » pour rien.

Ce genre de situation trouble l'excitait au plus haut point.

— Je ne peux rien pour toi, dit Ann.

— Si. Parle-moi. Tu sais ce que je fais en ce moment ?

Elle eut un rire de gorge.

— Je m'en doute.

— Alors, parle-moi, dis-moi des choses.

— Je ne peux pas, ma copine est à côté...

— Dans ce cas, c'est moi qui vais te parler, conclut Iacolev. Je suis long et dur, en ce moment, je me caresse en pensant à toi. Je voudrais que tu me sentes bien...

Il continua d'une voix haletante, basse, contenue, à égrener un chapelet d'obscénités, se masturbant de plus en plus vite.

— Arrête ! supplia Ann d'une voix mourante. Arrête, tu m'excites, moi aussi, je vais...

Elle s'arrêta brusquement et Arcady Iacolev entendit la voix d'un homme, un client, sûrement. Il ne pouvait plus se retenir. Sentant la

semence qui montait de ses reins, il hurla dans l'appareil.

— Je jouis ! Tu me fais jouir.

* *

*

Lorsque Arcady Iacolev regagna la piscine, Pavel Dombass n'avait pas changé de position. Lui aussi était rongé par l'inaction. Il y avait si longtemps qu'il n'avait pas tué. Or, c'était sa raison d'être.

Un silence absolu régnait. Cette maison était totalement isolée dans une zone encore non construite, tout au bout de la presqu'île d'Omega Bay ; le parc défendu des regards indiscrets par une épaisse haie de bambous géants, truffée de protections électroniques et de caméras de surveillance. Il ne manquait que des mines... Mais personne ne venait dans ce coin, la maison la plus proche se trouvant à un bon kilomètre.

Arcady Iacolev s'était réinstallé, les sens apaisés pour quelques heures. Une demi-heure plus tard, un bruit de moteur de bateau lui fit lever la tête. Un petit *cabin-cruiser* approchait dans le North Sound. Il s'engagea dans un canal faisant partie de la propriété qui se terminait en ponton.

Quelques instants plus tard, un couple en maillot fit son apparition. Un homme de haute taille aux traits épais, plutôt enveloppé, les cheveux noirs et le sourire éclatant, escorté d'une grande fille brune en maillot une-pièce blanc tranchant sur sa peau bronzée. Le nouveau venu brandit trois *stingrays* accrochées à une ficelle.

— Tu as vu ce que Karla a attrapé ! Elle est formidable.

Il entoura la taille de la brune et lui glissa un baiser dans le cou. Il semblait ravi. D'ailleurs, Frank « Teflon » Cortese souriait toujours, même lorsqu'il s'offrait le luxe d'abattre lui-même un de ses ennemis.

Après avoir grandi, orphelin, dans les rues de Little Italy, à New York, tout lui paraissait facile. Il avait franchi tous les échelons de la Mafia à la force de son Colt, couronnant sa carrière le jour où il avait fait abattre son *Capo* juste en face du restaurant *Starck's* où il l'attendait pour déjeuner. Trois balles dans la tête et deux dans le corps. Autant pour son garde du corps. Frank « Teflon » Cortese s'était retrouvé à la tête d'une « famille » et d'un business hautement profitable. Bien sûr, rien de comparable avec Arcady Iacolev. Cinq millions de dollars par an, sans impôts.

On lui avait donné son surnom de « Teflon » en raison de sa capacité à glisser entre les mailles de la justice américaine. Inculpé plusieurs fois de meurtre, il avait toujours obtenu des non-lieux. Les témoins de l'accusation avaient, soit perdu la mémoire, soit péri de

mort violente, avant le procès. Ce n'était pas un métier d'avenir, d'être témoin à charge contre Frank « Teflon ».

Il avait découvert Grand Cayman alors qu'il cherchait un relais dans les Caraïbes pour des amis colombiens trafiquants de drogue. L'endroit lui avait plu, il avait acheté le plus beau terrain, par l'intermédiaire d'une société caymanaise où il n'apparaissait pas, construit sa maison et fait appel à Claude Dalle pour la décorer, recommandé par un voisin français. Le célèbre architecte d'intérieur est venu dans un jet privé et, pour même pas un million de dollars, en avait fait un palais tropical. Il y passait une grande partie de l'hiver, incognito. Jamais il n'avait utilisé son véritable passeport pour y venir et le FBI n'avait jamais repéré sa planque.

Après avoir donné ses poissons à la cuisinière, il s'assit à côté d'Arcady Iacolev. Il rayonnait d'une telle joie de vivre qu'on en oubliait le bec de lièvre de sa lèvre supérieure, souvenir d'une balle qui avait failli lui faire sauter la tête.

— Vous auriez dû venir avec nous, lança-t-il jovialement. On était à « Stingrays City » et la mer était superbe.

— Il faisait trop chaud, répondit Iacolev.

Frank Cortese mentait, il suffisait de l'observer dix secondes pour voir qu'il était l'amant de Karla, qu'il ne cessait de dévorer des yeux. Leurs escapades en mer leur servaient surtout à faire l'amour tranquillement.

Parce que Karla était officiellement la maîtresse de Viatcheslav Ivankov...

La jeune femme s'étira. Elle possédait un corps superbe, les seins hauts, le ventre plat, de longues cuisses musclées. En haut de sa cuisse gauche, un serpent tatoué, bleu et vert, rappelait un de ses amants à cette bête fauve qui avait grandi en Kirghizie et n'ignorait rien des vicissitudes de la vie. La force brute qui émanait de Frank Cortese l'avait séduite, et puis, elle adorait les Italiens et leur façon de traiter les femmes comme des princesses. Bien que Iacolev ait cent mille fois plus d'argent que Cortese, il ne l'avait jamais attirée.

Tranquillement, elle fit glisser le haut de son maillot, découvrant sa poitrine. Les yeux d'Arcady Iacolev remontèrent jusqu'au cou de la jeune femme : il était marbré de taches rouges et ce n'était pas le sel...

Lorsqu'elle faisait l'amour, Karla adorait qu'on la brutalise, et plus particulièrement qu'on lui serre le cou, presque jusqu'à l'étrangler, cela déclenchait immédiatement son orgasme.

— Tu n'as rien vu de suspect ? demanda Iacolev en russe à Karla. Elle secoua ses longs cheveux noirs.

— Non, les mêmes connards avec les *glass-bottom boats*.

L'approche terrestre protégée, restait la mer.

Iacolev connaissait le pouvoir du KGB et du GRU. Depuis le

voyage de Sterligov, Boris Eltsine savait qu'il était vivant et probablement où il résidait. S'ils apprenaient où il se trouvait, avec exactitude, rien ne les empêchait d'utiliser un commando à partir d'un sous-marin. Heureusement, la barrière de corail fermant le North Sound était quasi infranchissable si on ne connaissait pas le chenal.

Frank et Karla s'allongèrent sur des transats et le silence retomba, bercé par le bruit du vent et du ressac.

Il n'y avait plus un seul bateau dans le North Sound. Les *bottom-glass-boats* à touristes rentraient vers quatre heures et les Caymanais, trop gâtés par la vie, ne pêchaient pratiquement pas. Une demi-heure plus tard, ils entendirent une voiture s'arrêter dans le drive-way. Karla remonta le haut de son maillot et ôta la main de Frank Cortese coincée entre ses cuisses.

— Voilà Yaponshchik, lança-t-il joyeusement.

Quelques instants plus tard, le voyou russe surgit au bord de la piscine. Son regard avait la froideur d'un canon de fusil. Après avoir régné plusieurs années sans partage sur la pègre de Moscou, il avait dû passer la main, pourchassé par le KGB et la Milice, jalosé par d'autres voyous plus jeunes. Heureusement, depuis 91, il avait établi des liens avec plusieurs familles de la Mafia américaine désirant s'implanter en Russie. Il s'était ainsi constitué un beau trésor de guerre, en leur vendant des roubles contre des dollars à un taux record.

Ses nouveaux amis l'avaient aidé lorsqu'il avait fui Moscou, l'installant à Miami avec de faux papiers.

Ivankov avait servi de lien entre Arcady Iacolev et Frank Cortese. Lorsque Arcady Iacolev avait préparé son départ de Russie, il avait songé à l'avenir, Cuba ne pouvant être qu'une étape transitoire. Il connaissait bien Vronski qui avait fait partie des structures clandestines du PCUS à l'étranger et avait lui aussi « choisi la liberté ». Il l'avait contacté discrètement, les deux hommes s'étaient retrouvés en Hongrie. Or, Vronski était en contact avec Viacheslav Ivankov dont il gérait les fonds. Mis au courant du problème, Ivankov s'était tourné tout naturellement vers ses amis de la Mafia américaine. Frank « Teflon » Cortese avait vu immédiatement l'intérêt de ce fugitif cousu d'or. En lui offrant l'hospitalité dans sa maison de Grand Cayman, il faisait d'une pierre deux coups : il lui rendait service et le gardait en laisse avec son trésor.

Bien entendu, il avait négocié certaines compensations. Bref, lorsque Arcady Iacolev avait atterri à Cuba, tout le dispositif pour l'accueillir était en place.

Viacheslav Ivankov balaya la piscine d'un regard circulaire, sans dire un mot, sans paraître remarquer Karla. Il alla au bar, se servit de la glace et une sérieuse rasade de Johnnie Walker Carte Noire, puis vint s'asseoir au pied du transat d'Arcady Iacolev.

— J'ai appelé Vronski, annonça-t-il. Il a reçu de mauvaises nouvelles de Moscou.

Arcady Iacolev sentit son estomac se contracter. Depuis l'irruption à Grand Cayman des deux envoyés du MVD, il vivait dans un stress permanent.

— Qu'est-ce qui se passe ? croassa-t-il.

— « Ivan » l'a appelé. Il venait d'avoir un tuyau recueilli dans l'entourage du Président. Il paraît qu'ils ont demandé aux « Amerikanski » de te rechercher.

« Ivan » était une taupe que Iacolev avait réussi à conserver, à prix d'or, dans l'entourage proche d'Elt sine. Un haut gradé du MVD, absolument insoupçonnable. C'est lui qui les avait avertis de la possible filature de Sterligov. Iacolev n'avait cependant pas voulu décommander le contact, indispensable pour sceller cette alliance avec Jirinovski qui fondait son espoir de reprendre un jour une vie normale.

Le peu de réactions locales à l'assassinat des deux officiers du MVD l'avaient rassuré. Et voilà que le spectre du MVD resurgissait, sous une autre forme.

Les deux hommes s'étaient exprimés en russe. Abandonnant Ivankov, Arcady Iacolev alla mettre Frank Cortese au courant. L'excellente humeur de celui-ci n'en fut pas affectée. Des années de cache-cache avec le FBI l'avaient accoutumé à ce genre de situation. Affectueusement, il posa une main épaisse sur le genou nu d'Arcady. Paisible et rassurant, il dit :

— Si ces *mother-fuckers* fouinent un peu trop, on les amènera visiter les bestioles d'Andy. Sinon, ils repartiront comme ils sont venus.

Il éclata de rire. Il était capable de rire tout en vidant le chargeur de son Ruger sur quelqu'un. Arcady Iacolev n'était pas convaincu, mais il n'avait guère d'autre chose à faire que d'attendre.

L'option Jirinovski représentait sa seule sortie « par le haut ». S'il permettait à l'ex-capitaine du KGB de s'emparer du pouvoir en Russie grâce aux sommes colossales dont il disposait, il reviendrait en Russie la tête haute. Sterligov, l'envoyé de Jirinovski, était reparti avec un chèque de cinquante millions de dollars. Une goutte d'eau à côté de ce que pouvait faire Iacolev, juste de quoi montrer sa bonne volonté.

Seulement, l'ascension de Jirinovski prendrait des mois. Il fallait tenir pendant ce temps. Il se tourna vers Frank Cortese.

— Qu'est-ce qu'on fait si la police locale débarque ici ?

Le gangster éclata d'un rire sonore.

— Ils ne débarqueront pas. Ils ne sont pas comme ça. Si cela sent le roussi, nous aurons le temps de réagir. Ils ne sont pas fous, ces nègres ! Ils savent d'où vient leur pognon... D'ailleurs, on peut filer en

dix minutes. Et personne ne nous rattrapera...

Amarré à côté du Bertram 28 pieds, il y avait un Magnum 57 pieds, une bête capable, avec ses moteurs de 2 000 chevaux, de filer à cinquante nœuds... Un mois plus tôt, le bateau de la police caymanaise s'était planté dans le corail. Il ne leur restait plus qu'un dinghy... Avec le Magnum, Frank Cortese pouvait rallier la Jamaïque d'une seule traite.

C'est avec cet engin qu'il avait récupéré Arcady Iacolev dans les eaux internationales, entre Cuba et Grand Cayman. Le transfert avait été arrangé via Mexico, grâce à Ivankov. Une vedette appartenant aux services cubains l'avait emmené à la limite des eaux territoriales, à un point convenu. Grâce à son « satnav », le *Eight Ball* pouvait déterminer sa position à vingt mètres près. Le transfert n'avait pas duré une demi-heure et les deux navires étaient repartis chacun de leur côté. Deux heures plus tard, le *Eight Ball* avait été intercepté par un garde-côtes recherchant, même dans les eaux internationales, des chargements de drogue. Le contrôle ne s'était pas éternisé, et Arcady Iacolev avait pu gagner son havre de paix, en compagnie de son fidèle Pavel Dombass.

Bien entendu, les autorités de Grand Cayman ignoraient sa présence sur l'île. Le Magnum était amarré directement au ponton de la villa. Dans l'île, il n'y avait pratiquement jamais de contrôle. Les élégants policiers au pantalon à bandes rouges se contentaient de surveiller la vitesse des automobilistes. Lorsqu'il sortait de la villa, ce n'était jamais Iacolev qui conduisait la Mercedes 600 noire, mais un des gardes du corps de Frank.

Celui-ci se leva, rentra son ventre en coulant un regard énamouré à Karla.

— Je vais prendre une douche ! annonça-t-il. J'ai retenu la table au *Papagallo* pour neuf heures.

Le *Papagallo* était un des restaurants les plus cotés de Grand Cayman, à Bouka's West Bay, au nord de « Seven Miles Beach », à presque une heure de route. Bien qu'Arcady Iacolev n'ait pas la tête à s'amuser, il n'osa pas protester. Durant ces déplacements, il mettait sa précieuse mallette dans le coffre de la Mercedes 600, sous la garde de Pavel. Il partit mettre une chemise et un pantalon.

Lorsqu'il revint dans l'immense living-room décoré en style colonial, enrichi de superbes meubles anciens, Karla était déjà prête, hyper sexy à son habitude dans une longue robe de soie verte fendue sur une cuisse presque jusqu'à l'aîne, qui cachait tout juste son tatouage. Frank Cortese surgit, en chemise mexicaine pleine de broderies. Il prit le volant de la Mercedes 600, Arcady à côté de lui. À l'arrière, se trouvaient Karla et Ivankov. Pavel et Joe Butch suivaient dans une Range Rover. En démarrant, Frank glissa à l'oreille du Russe :

— Allez, il ne faut plus penser à tout ça ! Ce soir, on s’amuse.

Ils suivirent la côte, traversant Georgetown avant de remonter vers le nord, le long de « Seven Miles Beach ». Arcady Iacolev regardait avidement les gens sur les trottoirs, l’animation de la petite ville. Il commençait à souffrir de claustrophobie dans sa maison au luxe inouï.

Quarante minutes plus tard, ils stoppaient devant le *Papagallo*, en bordure d’un petit lac. Un superbe perroquet les accueillit par un concert d’injures dans plusieurs langues et la serveuse les entraîna tout de suite dans la salle climatisée, très sombre et presque vide. Une table leur était réservée. Arcady Iacolev sentit son cafard s’envoler.

Ann était déjà là, plus pulpeuse que jamais dans un fourreau rouge moulant, don d’Arcady. Celui-ci se glissa à côté d’elle, posa une main possessive sur sa cuisse et lui souffla à l’oreille.

— J’ai joui comme un fou, tout à l’heure.

La jeune métisse pouffa.

— Moi aussi, fit-elle, ça m’a tellement excitée de te savoir comme ça. Le client en face de moi m’a demandé si j’avais un malaise...

L’explosion du bouchon d’une bouteille de champagne interrompit leur conversation. Frank Cortese remplit les verres à la ronde, avant d’élever le sien en direction d’Arcady Iacolev.

— À l’avenir ! lança-t-il avec un clin d’œil. Que nous soyons toujours entourés d’aussi jolies femmes.

Arcady Iacolev trempa ses lèvres dans son verre de Dom Pérignon, de nouveau tendu.

Le toast de Frank Cortese lui avait remis en mémoire sa course contre la montre engagée avec Boris Eltsine. Il répondit à peine au regard plein de sensualité d’Ann. Réfléchissant au moyen de pousser Vladimir Jirinovski au pouvoir encore plus vite, il attendait pour les prochains jours un contact téléphonique avec Sterligov et espérait de bonnes nouvelles. Heureusement. Car si deux grands services de renseignements collaboraient – la CIA et le MVD –, il allait devoir se défendre féroce.

CHAPITRE VI

Après le froid glacial de New York, la chaleur tombait sur les épaules comme une délicieuse chape tiède. Malko émergea du petit aéroport propre Owen Roberts et fila louer une voiture. Grand Cayman ressemblait à toutes les îles des Caraïbes, avec ses maisons de bois, son ciel bleu, ses cocotiers et ses Noirs. Ceux-ci semblaient cependant plus affables, moins susceptibles. Les formalités de douane et d'immigration étaient réduites à leur plus simple expression. Dans le Boeing 737 qui l'amenait à Grand Cayman, Malko avait amèrement regretté le confort et la ponctualité d'Air France. Son vol avait eu une heure de retard et il n'avait eu comme déjeuner qu'un sandwich. Sur Grand Cayman, c'était nettement plus agréable.

Tout était aussi propre qu'en Hollande et on roulait à gauche comme en Angleterre. À sa gauche, il aperçut une plage de sable blanc s'allongeant sur des kilomètres comme un dépliant touristique. Le *Hyatt*, lui, semblait sortir de la fin du XIXe siècle, avec ses bâtiments de style colonial, entourés d'impeccables pelouses et de cocotiers taillés comme des ifs...

L'hôtel se répartissait entre plusieurs corps de bâtiment séparés par des piscines, un golf, une cocoteraie. Atmosphère très british. Grand Cayman, d'ailleurs, semblait aussi paisible qu'une attraction de Disneyworld... avec ses innombrables boutiques de souvenirs envahies par des hordes de touristes débarqués des gigantesques *cruise-boats* ancrés en permanence en face de Georgetown. Pourtant, deux hommes y avaient été déchiquetés vivants par des requins, quelques jours plus tôt. Ces prédateurs marins n'allant pas chercher leur nourriture sur la terre ferme, on avait dû les aider...

Arrivé dans une chambre noyée dans la verdure, Malko défit sa valise. Chris Jones et Milton Brabeck arriveraient dans deux jours, avec assez d'artillerie pour s'emparer de l'île, à bord du *Caribe Empress*.

Pour l'instant, il n'avait que ses clubs de golf comme armes défensives.

Sans perdre de temps, il composa le numéro de Thomas Hayden, le « correspondant » de Janice Sanford. Une secrétaire le lui passa immédiatement.

— Janice m'a envoyé un fax à votre sujet, dit le Britannique. Nous pouvons nous retrouver pour dîner à l'*Hemingway*. C'est le restaurant de la plage du *Hyatt*. Nous y serons tranquilles. À huit heures.

Thomas Hayden, authentique rouquin au visage anguleux, les cheveux plaqués avec une raie sur le côté, des yeux bleus légèrement globuleux, ressemblait à une gravure de mode, anglaise bien entendu, avec sa cravate club, son bermuda au ras des genoux et ses hautes chaussettes blanches en lainage. À peine arrivé, il avait commandé un *gin and tonic*, comme il se doit.

Le *Hemingway* était le prolongement balnéaire du *Hyatt*, concession aux Américains avides de plongée sous-marine et de bronzage. Séparé de l'hôtel par West Bay Road, il se composait d'un charmant bungalow rafraîchi par des ventilateurs et prolongé par une galerie extérieure pratiquement jusqu'au sable de la plage privée du *Hyatt*. La mer se brisait doucement à une centaine de mètres, les grands ventilateurs ronronnaient et d'accortes serveuses blanches s'affairaient autour des tables avec une efficacité toute britannique. Dans ce temple du colonialisme bon teint, les gens de couleur étaient relégués aux cuisines. Les deux tables voisines étaient inoccupées et Malko put dérouler le fil de son récit sans craindre d'indiscrétion.

Thomas Hayden l'écoutait en sirotant son gin-tonic.

— Votre tâche ne va pas être facile, conclut-il. Les autorités locales caymanaises protègent farouchement le secret bancaire. Même le gouverneur ne pourrait pas vous aider sur ce point. C'est la poule aux œufs d'or de l'archipel... En 1974, il y avait à Georgetown une centaine de banques. Aujourd'hui, elles sont six cent soixante-dix-huit pour une population de vingt-sept mille habitants. Et cela augmente tous les jours ! S'il n'y a pas de chômage et si la population s'accorde à rester colonie de la Couronne, c'est en grande partie grâce à cette activité.

— Mais il s'agit en l'occurrence d'argent volé à l'État russe, remarqua Malko.

Thomas Hayden eut un sourire amusé.

— Prouvez-le ! Il faudrait que ce soit l'argent de la drogue, avec des preuves matérielles. J'ai aidé le FBI dans une affaire de blanchiment d'argent en provenance de Colombie. Discrètement, bien sûr... Le temps qu'ils obtiennent le jugement autorisant l'examen des comptes de la société incriminée, l'argent était parti très loin. Or, dans votre cas, vous ne possédez aucune preuve, et vous recherchez quelqu'un qui ne se trouve pas officiellement ici ! On va vous envoyer promener.

— Vous-même, demanda Malko, vous n'avez jamais entendu parler de cet argent russe ?

Le Britannique eut un sourire narquois.

— Savez-vous combien de milliards de dollars transitent par les Caymans chaque année ? Il existe ici des milliers de sociétés « offshore » que l'on peut créer avec deux mille dollars, dans l'anonymat le plus total... Lorsqu'il arrive ici, l'argent a déjà parcouru un circuit compliqué. Ce sont des dollars anonymes.

Malko n'avait même plus envie d'attaquer son *New York steak*.

— Il y a quand même eu deux morts, objecta-t-il. Ces deux envoyés du MVD, les requins n'ont pas été les chercher dans leur chambre d'hôtel. C'est récent. La police n'a rien fait ?

Hayden haussa les épaules.

— Le *Cayman Compass* a mentionné l'affaire, en quelques lignes. C'étaient des étrangers et personne ne s'est soucié de leur sort. La police a pensé qu'il s'agissait d'un règlement de comptes entre trafiquants de drogue. Il ne se passe pas de semaine sans qu'on ne trouve sur une plage des ballots de cocaïne. Ces deux hommes ne possédaient aucun papier.

— Mais au *Hyatt*, ils s'étaient inscrits sous des noms russes.

— Bien sûr, mais la police locale n'avait pas envie de trop fouiller.

La brise marine les caressait délicieusement. Malko regarda les gens en train de dîner autour de lui.

Touristes bronzés et sans souci. Qui pouvait se douter de ce qui se passait à Grand Cayman ?

— Vous qui vivez ici, demanda-t-il, vous n'avez aucune idée de la façon dont ces deux hommes ont été assassinés ? Ni du lieu ?

— Aucune, avoua Thomas Hayden. À Grand Cayman, il n'y a pas de requins en captivité, que je sache.

— Jamais entendu parler d'Arcady Iacolev ?

— Jamais. Mais, tous les jours, l'île est envahie par des milliers de touristes qui descendent à terre pratiquement sans contrôle, pour quelques heures. Il aurait pu entrer de cette façon.

— Où pourrait-il se cacher, s'il est là ?

Thomas Hayden leva les yeux au ciel.

— Je l'ignore. Il y a des dizaines de maisons privées plus ou moins importantes, dans différents lotissements tout autour de North Sound. Certaines sont énormes, isolées, et personne ne s'en occupe. Il y a des appartements aussi, partout.

— Si Iacolev est ici, il n'est pas dans un appartement.

— Presque toutes les maisons sont au nom d'une société caymanaise, continua Hayden. Même si vous aviez accès au cadastre, cela ne vous apporterait rien.

— Vous n'êtes pas encourageant ! soupira Malko.

— Je ne peux pas faire de miracles, s'excusa le Britannique, mais j'ai pu obtenir des informations sur les prolongements locaux d'Ivan Vronski. Cela peut peut-être vous aider.

— Sûrement ! fit Malko. Comment avez-vous obtenu cela ?

Thomas Hayden arbora un sourire modeste.

— Je suis en quelque sorte le conseiller commercial du gouverneur. À ce titre, j'ai de fréquents contacts avec le *bank establishment* de l'île. Ils me confient parfois leurs petits secrets. Moi, je leur envoie des clients.

— Ils connaissent vos liens avec Londres ?

— Je pense que non, fit diplomatiquement Thomas Hayden. En ce qui concerne Ivan Vronski, il a acheté une banque locale pour cinq millions de dollars, voilà deux ans. La Tropical Invest Bank. Un établissement très classique selon les normes locales. Bien entendu, le véritable propriétaire de la banque est officiellement inconnu, les administrateurs sont des *lawyers* caymanais. Elle possède une licence de Trust et une *Unrestricted Class B banking licence*.

— Ce qui veut dire ?

Hayden eut un sourire suave.

— Qu'elle n'est pas autorisée à ouvrir des guichets et à prendre le bon argent des Caymanais. Ses activités se passent nécessairement « offshore ». Prêts, placements, transferts de fonds.

— Mais il y a bien un responsable sur place ?

— Certainement, fit Hayden en finissant son *ice-cream*. Un *bank manager*, un certain Gilbert Moore. Je le connais. Il n'a pas une très bonne réputation, mais c'est un Britannique résident caymanais, une espèce protégée. D'ailleurs, il s'occupe d'autres banques et de différents trusts ; comme tout le monde ici. La Tropical Invest Bank tient dans deux pièces ! Dans le Swiss Building, au troisième étage. Moore expédie les affaires courantes et n'a aucun pouvoir de décision. Il veille seulement à ce que la banque soit en règle avec les rares règlements de Grand Cayman.

— Vous me dites qu'il a mauvaise réputation ?

Le sourire réapparut sur le visage anguleux de Thomas Hayden.

— À Cayman Islands, il est en principe interdit de déposer plus de dix mille dollars en liquide dans une banque sans le signaler aux autorités. À cause des Narcos. On murmure que Gilbert Moore ferme les yeux, moyennant une honnête commission, et que les banques qu'il gère regorgent d'argent à la provenance douteuse. Il peut aussi recevoir un virement d'une banque étrangère, accompagné d'un certificat garantissant l'origine des fonds. Même si c'est faux. Tout s'achète.

— Vous avez idée des montants qui transitent par la Tropical Invest Bank ?

— Aucune ! Les livres sont tenus à New York. Mais j'ai une idée. Vous pourriez aller voir Gilbert Moore, de ma part.

— Il ne va pas se méfier ?

— Non, je ne pense pas. Comme je vous l'ai dit, j'ai déjà envoyé des clients à des établissements d'ici. Je vais l'appeler demain matin. Faites-vous passer pour un « blanchisseur », c'est une espèce courante ici, et peut-être un moyen de pénétration.

— Pourquoi pas ? conclut Malko, songeur.

Il fallait bien prendre l'affaire par un bout... Si Vronski était vraiment en contact avec Arcady Iacolev, sa démarche risquait de revenir aux oreilles de celui-ci et de lui faire commettre une erreur...

Il paya et raccompagna Thomas Hayden jusqu'à sa voiture. Au moment d'y monter, le Britannique s'exclama tout à coup :

— Je sais qui peut vous aider ! J'ai une copine californienne un peu allumée qui fait de l'immobilier ici. Elle connaît tout ce qui est à vendre. Elle pourrait vous orienter sur les maisons susceptibles d'abriter votre émigré de luxe ! Elle s'appelle Sherry Lancer. En plus, elle est...

Thomas Hayden se tut brusquement. Intrigué, Malko demanda :

— Elle est quoi ?

— *Well*, vous verrez ! conclut Hayden avec un gloussement typiquement britannique. Vous pouvez la joindre à Cayman Realities Development. C'est dans l'annuaire. Dites-lui que vous cherchez une maison, ça la fera saliver.

* *

*

Juste avant le Swiss Bank Building, en plein Georgetown, se dressait une statue de George V, avec, gravée en caractères de bronze sur son socle, une touchante inscription : « À notre bien-aimé George V ».

Malko se gara dans le parking de l'immeuble, à peine plus petit que la Maison-Blanche, impressionnant avec ses massives colonnes blanches.

Le hall ressemblait à la nef d'une cathédrale. Malko s'adressa à un gardien retransché derrière un bureau et demanda Gilbert Moore. Il avait pris rendez-vous de son hôtel.

Quelques minutes plus tard, une secrétaire noir anthracite boudinée dans une robe rose trop petite sortit d'un ascenseur et invita Malko à la suivre.

Il reprit l'ascenseur avec elle. Lorsqu'ils s'arrêtèrent au troisième, il découvrit un univers beaucoup plus modeste que le somptueux hall. Un couloir étroit desservait des dizaines de bureaux. Sur la porte de chacun d'eux étaient vissées plusieurs plaques de cuivre, signalant toutes une banque. Le seul pays au monde où une demi-douzaine de banques tenaient dans un placard à balai ! La secrétaire s'arrêta

devant la porte numéro 4 où Malko lut : Tropical Invest Bank. Tropical Trust Inc.

La secrétaire s'effaça pour le laisser entrer. Malko fut accueilli par un homme ne payant guère de mine. Le crâne déplumé, des petits yeux enfoncés bordés de rouge, un air négligé et une cravate rouge tachée.

Quand il se leva, il dégagea une bedaine qui ressemblait à un réservoir de whisky. Il tendit la main à Malko avec un sourire édenté.

— Gilbert Moore. Mon ami Thomas Hayden m'a parlé de vous. Bienvenue à Grand Cayman.

Il avait une étrange voix chuintante, car toutes ses dents du bas manquaient, probablement rongées par l'alcool... Malko s'assit dans un fauteuil verdâtre et Gilbert Moore demanda d'une voix joviale :

— Que puis-je faire pour vous ?

— Je désirerais ouvrir un compte à Cayman, annonça-t-il.

— Vous n'êtes pas résident ?

— Non, je suis autrichien.

— Dans ce cas, aucun problème. Cela peut se faire dans une des banques que je dirige ou bien vous formez une société – il vous en coûtera deux mille dollars – et vous faites ce que vous voulez.

— Ce serait peut-être plus facile dans une banque qui existe déjà, dit Malko. Je sais que vous représentez la Tropical Invest Bank...

Une ombre passa dans les petits yeux enfoncés du banquier et il arbora un sourire navré.

— Désolé. C'est impossible. Cette banque n'accepte pas d'apports extérieurs, mais j'en ai deux autres qui feraient l'affaire.

Silence. Malko faisait semblant de réfléchir. Il avait devant lui le seul lien possible avec Arcady Iacolev. Son interlocuteur se gratta la gorge et demanda d'un ton détaché.

— Savez-vous de quel montant il s'agirait, pour commencer ?

Malko prit son air le plus innocent.

— Oh, environ cinq millions de dollars US.

Le sourire réapparut sur le visage de Gilbert Moore.

— C'est une somme importante dont je peux assurer la gestion. Il suffit que vous remplissiez quelques papiers et que vous donniez un ordre de transfert à votre banque.

— C'est-à-dire, répliqua Malko, qu'une partie de cet argent n'est pas dans une banque.

— Ce sont des CD ?⁽¹⁸⁾

— Non, c'est du cash.

— Du cash...

Une lueur intriguée apparut dans les petits yeux du Britannique. Il sonda Malko.

— Une partie importante...

— Environ deux millions de dollars.

À nouveau, les traits mous du banquier reflétèrent une réprobation totale.

— *Sir*, fit-il, je crains de ne pas pouvoir vous aider. Les lois du Grand Cayman interdisent les dépôts en liquide de plus de dix mille dollars. En tant que *trustee*, je suis responsable de l'application de cette disposition, sous peine d'une lourde amende et de ma radiation du *board of trustees*.

— Je comprends, dit Malko. Je ne peux pas vous expliquer la provenance de cet argent, mais il ne s'agit pas de drogue. Disons que j'agis pour le compte d'un chef d'État qui ne veut pas que l'on puisse remonter à la source. Ce versement ne serait que le premier d'une série. Cet homme possède environ cent millions de dollars. Il avait entendu parler des îles Caymans comme d'un havre de sécurité.

Il se leva, avec un sourire désolé. Gilbert Moore le retint d'un geste apaisant.

— Attendez ! Où se trouve cet argent actuellement ?

— Dans différents endroits. La somme dont je vous ai parlé doit être apportée par un messenger voyageant sur un *cruise-boat*, dans quarante-huit heures.

— Je vois, dit Gilbert Moore. Comme vous venez de la part de Thomas Hayden, il y aurait peut-être une solution.

— Laquelle ? Je ne veux pas vous causer de problème.

— Pourriez-vous vous rendre à Panama ?

— Éventuellement, oui. Pourquoi ?

— Un de mes amis est manager d'une banque à Panama City. Ils sont beaucoup moins stricts que chez nous. Vous pourriez lui remettre cet argent en liquide, ils le créditeraient et il arriverait ici sous forme de virement... au nom d'une société créée entre-temps. Avec un avion privé, vous êtes à Panama en trois heures.

— Il n'y aura pas de problème ?

— Aucun, cela coûtera à votre client 15 %.

— C'est cher...

Gilbert Moore arbora un sourire désolé et onctueux.

— La sécurité se paie toujours. Réfléchissez, et faites-moi savoir ce que vous voulez faire. Où êtes-vous descendu ?

— Au *Hyatt*. Chambre 2012.

— Parfait. J'attends de vos nouvelles.

Malko se retrouva, guère plus avancé, sous le soleil brûlant. Il doutait que la CIA engage deux millions de dollars pour une opération aussi tortueuse. C'était une piste à suivre, mais de loin... Pour retrouver Arcady Iacolev, il lui restait l'agent immobilier.

Gilbert Moore n'avait pas repris son travail, après le départ de son visiteur. Cette proposition lui laissait une impression bizarre. Cela ressemblait furieusement à une provocation. Peut-être du FBI... Il fallait qu'il prévienne Vronski.

Il prit sa veste et ferma son bureau pour aller téléphoner de la poste.

CHAPITRE VII

— Sherry Lancer ? Vous pouvez la trouver dans un des *condominiums* de Safe Haven. Elle fait un surplace, dans le *furnished mode apartment*.

Malko se fit expliquer où se trouvait le lotissement de Safe Haven avant de se mettre en route. Ce n'était pas loin de l'hôtel, entre West Bay Road et North Sound. Le *Cayman Compass* du jour ne se faisait l'écho d'aucun événement marquant. Deux kilomètres plus au nord, un panneau annonçait : « Safe Haven Condos. Follow the arrow. »⁽¹⁹⁾

Il aboutit à plusieurs petits immeubles neufs, en bordure d'un canal artificiel, en face d'une zone nue comme la main, où, selon les pancartes, l'aménagement d'un golf était prévu dans un avenir indéterminé. Un sentier serpentait au milieu de la végétation tropicale, menant à une bâtisse de deux étages sur lequel s'étalait la mention « appartement témoin ». Il frappa et la porte s'ouvrit :

— Hi ! *How are you* ?

Plus qu'un minois ravissant, avec un nez minuscule et une grande bouche pulpeuse, ce qui attirait le regard chez Sherry Lancer c'était ses seins, presque disproportionnés par rapport à son buste mince. Un polo blanc les contenait avec peine, prêt à s'ouvrir comme un sac trop plein. Elle ne portait pas de soutien-gorge, ce qui était encore plus impressionnant.

Ou elle était très jeune ou le silicone avait déjà frappé...

— Bonjour ! dit Malko, remis de son émotion, je viens de la part de Thomas Hayden. Vous êtes Sherry Lancer ?

Le sourire s'agrandit encore.

— Oui. Thomas, qu'est-ce qu'il devient ? Ça fait une éternité que je ne l'ai pas vu.

Elle referma la porte d'entrée et l'entraîna vers une pièce toute neuve, meublée sans imagination. Ses longues jambes bronzées étaient découvertes jusqu'au pli des fesses par un short blanc qui se balançait harmonieusement dès qu'elle bougeait. Sherry respirait la santé, la joie de vivre et le sexe.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Je cherche une maison ! annonça Malko.

Sherry plongeait ses yeux dans les siens, comme si c'était la meilleure nouvelle de l'année.

— *My God*, nous en avons des dizaines un peu partout dans l'île. C'est pour vous ?

— Moi et des amis.

— Combien voulez-vous mettre ?

— Je ne sais pas. Entre un et deux millions de dollars...

Le regard de Sherry s'humidifia et elle croisa nerveusement les jambes. Il sembla à Malko que ses seins prenaient encore plus d'ampleur.

— Il y a des terrains très beaux, dit-elle, autour de Governor's Creek.

— Je préférerais une maison bâtie, expliqua Malko.

Sherry n'eut pas le temps de répondre. On frappa deux coups secs à la porte et elle se leva d'un bond.

— Je reviens, lança-t-elle.

Elle se glissa dans l'embrasure et Malko eut le temps d'apercevoir un jeune Noir en polo bleu à la moustache conquérante. Sherry laissa la porte entrebâillée. Quelques minutes s'écoulèrent. Malko commençait à s'impatisser. Il percevait des bribes de conversation à voix basse, coupées de sons étranges. Il se leva et son regard tomba sur la glace de la kitchenette, reflétant ce qui se déroulait de l'autre côté du battant entrouvert.

Sherry n'était pas en train de vendre un appartement. Le Noir l'avait appuyée au mur. Sa main gauche glissée sous le polo blanc pétrissait avec ardeur ses seins et Sherry haletait comme un soufflet de forge.

Sa main droite était refermée autour d'une colonne noire d'une longueur impressionnante qui pointait hors du jean de son visiteur. Malko ne put déterminer si elle la repoussait ou, au contraire, contribuait à son épanouissement. Les jambes ouvertes, le bassin collé à celui du jeune Noir, Sherry semblait prête à défaillir, la bouche grande ouverte. Comme il s'attaquait à son short, elle le repoussa et dit assez fort.

— *You are crazy !*

Prestement, elle revint dans la pièce et referma la porte sur elle. Elle s'y adossa, encore essoufflée, la bouche gonflée, les pupilles dilatées nageant dans le sperme. Son énorme poitrine se soulevait et s'abaissait d'une façon si provocante que Malko sentit ses sens s'enflammer. Il marcha sur elle, la fixant d'un regard appuyé. Sherry lut dans ses yeux qu'il avait surpris son manège et se troubla encore plus.

— Je suis désolée, bredouilla-t-elle. Je...

Elle se troubla sous le regard ironique de Malko.

Leurs regards demeurèrent accrochés l'un à l'autre quelques secondes. Sherry fit un pas en avant et Malko vit dans ses prunelles qu'elle ne demandait qu'à conclure avec lui ce qu'elle avait commencé avec le jeune Noir. Son regard descendit jusqu'aux seins qui tendaient le polo et qui se soulevaient encore très vite.

Il n'avait qu'à allonger la main pour que Sherry tombe dans ses

bras comme un fruit trop mûr...

Visiblement, la jeune Californienne s'attendait à ce qu'il se jette sur elle. Il se contenta de dire, complice.

— Je ne suis pas à une minute près. Quand pouvez-vous me faire visiter des maisons, sans interférer avec votre vie personnelle, bien sûr ?

De nouveau, Sherry Lancer se troubla et lui jeta un regard insistant. Voyant qu'il ne réagissait pas, elle dit :

— Je suis clouée ici jusqu'à trois heures. Ensuite, je pourrai vous montrer des maisons. Vous êtes au *Hyatt* ?

— Oui.

— Alors, je passe vous prendre.

Elle le poussa presque dehors. En regagnant sa voiture, Malko aperçut le jeune Noir dissimulé derrière un fourré. À peine fut-il installé dans sa Nissan que le Noir ne fit qu'un bond jusqu'à la porte et entra.

Le temps que Malko manœuvre dans l'étroit parking, il entendit un cri aigu. Intrigué, il descendit de voiture et revint vers l'appartement-témoin.

Entrebâillant doucement la porte, il jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Sherry était à plat ventre sur la belle moquette blanche, son short autour de ses chevilles. Le jeune athlète noir semblait faire des tractions au-dessus d'elle, retirant chaque fois un membre d'une longueur incroyable d'entre les fesses rondes de Sherry, puis s'y replongeant jusqu'au pubis. Chaque fois qu'il s'enfonçait dans ses reins, Sherry poussait le cri déchirant entendu par Malko.

Édifié, celui-ci s'éloigna pour de bon. Sherry Lancer était une *authentique* et vorace salope.

Cependant, elle pouvait lui être d'un grand secours... Il repartit tuer le temps à la plage du *Hyatt*.

* *

*

Sherry s'était changée, elle arborait une robe à fleurs tombant aux chevilles, nettement plus pudique.

Ils roulaient depuis une heure. Ils avaient contourné Georgetown, longé l'aéroport, puis rejoint l'A2 qui courait tout le long de la côte sud, et bifurqué ensuite sur l'A4, qui remontait vers le nord à travers une région marécageuse et inhabitée. Ils revinrent ensuite vers l'ouest, jusqu'à Cayman Kay, la pointe nord-est du North Sound. Cette route était bordée de maisons dont la plupart étaient à vendre.

— À Cayman Kay, expliqua Sherry, il y a un poste d'essence où

viennent tous les gens habitant autour de North Sound.

La chaleur était effroyable et il n'y avait pratiquement pas de plage, la mer se terminait directement dans les mangroves. Au loin on apercevait la barrière de corail fermant le North Sound. Plusieurs bateaux se balançaient à l'ancre, des gens à bord. Ils virent encore des dizaines de maisons à vendre.

— Rien ne vous plaît ? demanda anxieusement Sherry.

— Pas vraiment, avoua Malko, je cherche quelque chose de beaucoup plus grand.

Elle se mordit les lèvres.

— Par ici, il n'y a rien d'autre ; je sais, on va voir Andy, au chantier naval de Harbor House. Il connaît tous les gens riches à cause de leurs bateaux.

Ils firent demi-tour. Le paysage était d'une monotonie affligeante. Une verdure au ras du sol, marécageuse, des maisons sans grâce. Il leur fallut presque une heure pour retrouver l'A3. Sherry somnolait, cuvant ses orgasmes multiples. Elle se réveilla pour dire à Malko de tourner à droite dans un chemin s'enfonçant perpendiculairement à la route, vers la partie sud du North Sound.

Un canal apparut sur leur droite, où des bateaux étaient amarrés, puis le portail d'un chantier peu reluisant. Des bateaux – des voiliers surtout – étaient entassés dans tous les coins, il y avait un hangar et au fond deux grosses unités en cours de réfection ; un Noir tapait comme un sourd pour redresser une tôle. Deux beaux *cabin-cruisers* étaient amarrés le long du quai, flambant neufs. Sherry descendit de la voiture et appela.

— Il y a quelqu'un ?

La porte d'une cabane en bois s'ouvrit sur un homme dégingandé aux cheveux blond filasse réunis en catogan, et d'une maigreur squelettique. Une bouteille de bière à la main, il s'approcha d'un pas traînant. De près, il ressemblait à un mort : des yeux très bleus, un nez cassé et la peau sur les os.

— Bonjour Andy, fit Sherry. Je travaille à Cayman Realities. Mon client, ici présent, cherche une maison à acheter, il paraît qu'il y en a de belles par ici... Vous ne connaissez rien ?

Andy rejeta sa casquette sur son crâne, enveloppa ses visiteurs d'un regard méfiant et but une lampée de bière avant de répondre.

— Sûr ! Il y a de fameuses baraques sur Omega Bay. Mais j'ai pas l'impression qu'ils veuillent les vendre.

Malko vola à son secours.

— Vous ne connaissez pas un propriétaire avec qui je pourrais m'entretenir ?

Andy lui jeta un regard fuyant.

— Les types qui sont ici n'aiment pas être dérangés, laissa-t-il

tomber d'un ton définitif. Mais je vais me renseigner pour un terrain. Repassez demain.

— Il y a beaucoup d'étrangers par ici ? demanda innocemment Malko.

— J'en sais rien, grommela Andy visiblement sur ses gardes.

Dans la voiture, Malko annonça :

— Nous allons à Omega Bay.

Ils mirent près d'une demi-heure pour y parvenir, bien que ce ne soit qu'à deux kilomètres plus à l'est.

Les chemins se terminaient en impasse ou aboutissaient à des canaux. Enfin, ils se retrouvèrent dans un chemin sans nom, bordé de quelques propriétés luxueuses, protégées des regards par d'épais rideaux de végétation tropicale. Sherry soupira.

— Je n'ai jamais vu d'aussi belles maisons ! Je ne savais même pas que cela existait ici. Elles doivent faire 40 000 ou 50 000 *square feet*.

Ils arrivèrent à une impasse et durent faire demi-tour.

— Il n'y a aucun autre endroit semblable dans l'île ? insista Malko.

— Aucun ! Ailleurs, même au Yacht Club, il n'y a que de petites maisons, à deux ou trois exceptions près.

Si Arcady Iacolev était à Grand Cayman, il pouvait être dans le coin.

— Vous pouvez vous renseigner sur les propriétaires ?

— Je vais essayer.

La nuit commençait à tomber et il faisait complètement noir lorsqu'ils se retrouvèrent à Georgetown.

— Vous êtes libre à dîner ? proposa Malko.

Sherry n'hésita que pour la forme.

— Passez me prendre vers neuf heures au *Hyatt*, conclut Malko.

* *

*

Le *Wharf* étalait ses tables juste au bord de l'océan, la température était délicieuse, et Sherry encore plus sexy que dans l'après-midi. Elle avait choisi une robe au décolleté plongeant qui exhibait la moitié de ses seins et se terminait en haut des cuisses. Après deux Cointreau *on ice* pris en apéritif, le rosé de Californie la poussait aux confidences. Devant le regard carrément lubrique d'un serveur, elle soupira.

— Il faut que je me fasse opérer la poitrine ! Tout le monde me regarde.

— Vous feriez beaucoup de déçus, affirma Malko. Y compris le garçon de cet après-midi. J'ai entendu des cris et je suis revenu, inquiet pour vous ; vous n'aviez pas perdu de temps...

Sherry rougit violemment, vida son verre et regarda Malko par en

dessus.

— J'ai honte ! murmura-t-elle. C'est vrai, il y a des moments où je ne peux pas m'empêcher. Ce garçon, il est si... fort, si amoureux... je n'arrive pas à lui dire non.

Il avait surtout un organe exceptionnel, détail que les jeunes filles bien élevées ne mentionnent pas.

Sherry posa une main sur la cuisse de Malko avec un regard implorant.

— Je vous dégoûte, n'est-ce pas ? En plus, c'est un nègre.

— Je ne suis pas raciste, corrigea dignement Malko, et vous ne m'appartenez pas.

Le visage de Sherry s'illumina.

— *You are so sweet !*(20)

Tout à coup, le son d'une cloche les fit sursauter. Un homme debout sur un échafaudage s'avancait au dessus de l'eau, l'agitant après avoir déposé à ses pieds un seau plein de poissons. Sherry battit des mains comme une petite fille.

— Oh, ils vont nourrir les tarpons ? Regardez.

Malko se pencha et aperçut d'énormes poissons nageant tout près du bord. Une bonne centaine de tarpons. On appela les clients pour qu'ils leur jettent des poissons. Les tarpons se battaient, se poursuivaient avec férocité dans de grandes gerbes d'écume. Sherry n'en perdait pas une miette.

— Cela vous amuse ? demanda-t-elle.

— Oui, fit Malko sans enthousiasme, pour lui faire plaisir.

— Alors je vous emmènerai chez Andy, au chantier naval. Il élève des requins dans un bassin. Il les a capturés et les garde pour les revendre à des zoos. Il les nourrit avec des *stingrays* quand on lui en apporte. Les requins adorent les raies, ajouta-t-elle. C'est comme du caviar pour eux.

Malko était tétanisé, il ne voyait plus les poissons, n'entendait plus les exclamations joyeuses des clients.

— Il y a beaucoup de gens qui élèvent des requins ici ?

Sherry secoua la tête.

— Non, je ne crois pas. Il faut un grand bassin : Andy a bricolé un bassin de radoub.

— Et où trouve-t-on des raies ?

Elle éclata de rire.

— Dans la mer, bien sûr.

— C'est facile à pêcher ?

— Bien sûr, mais il faut un bateau. Demain je ne travaille pas, vous voulez que je vous emmène ? Je peux emprunter le bateau de mon patron.

— Bonne idée, approuva Malko, ensuite on ira apporter les raies à

votre ami Andy.

— Il sera ravi, affirma Sherry, et il aura peut-être du nouveau pour vous.

— Vous le connaissez bien ?

— Pas vraiment. Ça fait plusieurs années qu'il est ici. Il est américain, je crois. Plutôt sauvage. Il ne sort jamais de son chantier, sauf pour aller en mer. On dit qu'il fait de la contrebande, mais personne n'a jamais rien prouvé. Moi, je crois seulement que c'est un original.

— Probablement dit Malko, glacé.

Enfin une piste... C'était peut-être dans le bassin d'Andy qu'avaient fini les deux agents du MVD de Boris Eltsine.

Ils finirent de dîner et Sherry bâilla.

— Je crois que je vais rentrer... Demain, on se lève tôt.

Malko l'accompagna jusqu'à sa voiture. Il rentrait à l'hôtel lorsqu'il vit un véhicule sortir du parking d'en face, tous feux éteints, et suivre la voiture de Sherry !

Le temps qu'il retourne à la sienne, les deux voitures avaient disparu en direction de Georgetown. Il roula jusqu'à la grande station Esso sans les retrouver.

De retour au *Hyatt*, il monta dans sa chambre, attendit cinq minutes et composa le numéro de Sherry. Angoissé, il compta sept sonneries. La jeune femme répondit enfin, essoufflée.

— J'arrivais, expliqua-t-elle. C'est gentil de m'appeler.

— J'étais inquiet, expliqua Malko. Vous étiez seule.

Sherry éclata de rire.

— Oh, nous ne sommes ni à Detroit, ni à Los Angeles. C'est l'île la plus paisible du monde. À demain.

* *

*

Sur un kilomètre carré, la mer ressemblait à une immense piscine vert émeraude. À l'ouest du North Sound, tout près de la barrière de corail, se trouvait un haut-fond sableux, à deux mètres de profondeur tout au plus. Sherry venait d'y ancrer le bateau. L'eau était incroyablement claire. Elle montra à Malko des formes brunes qui se déplaçaient rapidement sous l'eau.

— Voilà « Stingrays City ». Elles pullulent.

Il y en avait des centaines, pas du tout effrayées par le bateau. Sherry était encore plus appétissante en bikini, avec un soutien-gorge d'où s'échappaient ses seins plantureux. Finalement elle y renonça avec un rire embarrassé et se contenta d'un slip et de palmes.

— Venez, fit-elle en tendant un fusil à Malko. On va chercher le

déjeuner des requins d'Andy.

Ils plongèrent, équipés de masques, de palmes et de fusils. Les *stingrays*, complètement apprivoisées, ne s'enfuirent même pas, même lorsqu'ils en eurent embroché chacun trois ou quatre. Au bout d'une heure de pêche, ils avaient de quoi nourrir les charmantes petites bêtes d'Andy... Ils remontèrent prendre le soleil sur le pont. D'autres bateaux arrivaient peu à peu, beaucoup de *bottom-glass-boats* bourrés de touristes. Malko remonta l'ancre et ils mirent le cap sur le fond de North Sound.

— Vous voyez le rocher où la mer se brise ? demanda Sherry. C'est le côté est de la passe. Elle ne mesure que quelques mètres. Il y en a une autre tout à fait à l'est, vers North Kay, pour les plus gros bateaux.

Vingt minutes plus tard, ils approchaient du chantier et Sherry aligna le *cabin-cruiser* contre le quai. Un Noir lui lança un bout et ils s'amarrèrent. La chaleur était suffocante.

— Andy est là ?

Le Noir hocha la tête.

— Non, missié Andy pas là. En ville.

— OK, fit Sherry, on va nourrir les bêtes, on lui a apporté des raies.

— Ah, ils vont être bien contents, ces sales bêtes-là, remarqua le Noir. Moi, je ne comprends pas pourquoi il garde des saloperies pareilles.

Chargés de poissons, Sherry et Malko se dirigèrent vers l'extrémité du chantier. Rien ne signalait le bassin aux requins. Malko découvrit un grand bac carré de vingt mètres de longueur qui communiquait avec la mer, mais qu'un filet d'acier descendant jusqu'au fond fermait. Il s'approcha du bord et aperçut deux formes grises sans cesse en mouvement.

Deux requins blancs, mesurant environ deux mètres de long. Ils tournaient sans cesse, se cognant aux murs et au filet. Les requins ne restent jamais immobiles.

Malko était horrifié. À coup sûr, il avait trouvé le pot aux roses. C'était bien là qu'étaient morts les deux Russes.

Tandis que Sherry jetait des morceaux de *stingray* aux requins, son regard fut attiré par un objet qui brillait au soleil, dans l'herbe. Il se baissa et ramassa une pièce de monnaie. Une pièce de vingt kopecks.

Un bouillonnement lui fit tourner la tête. Les deux requins se ruaient en même temps sur une *stingray* !

L'un d'eux, sur le dos, la mâchoire grande ouverte, la happa d'un coup et plongea aussitôt. La mâchoire du second claqua dans le vide. Terrifiant... Il était certain qu'un homme tombant dans le bassin était déchiqueté en quelques instants. Sherry continuait avec de grands éclats de rire. Avec son tee-shirt collé à ses seins, elle était encore plus

provocante que nue. Malko n'avait, lui, plus envie de jouer. La pièce de vingt kopecks lui brûlait la poche.

Les Russes étaient bien morts ici, mais qui les avait tués ? Qu'ils n'aient été que partiellement dévorés prouvait une volonté de terreur. Malko reconstituait mentalement la scène. On les avait sûrement interrogés, Andy présent ou pas. Même si Andy était complice, il n'était pas le responsable.

— Tiens, on nous regarde, lança Sherry. Encore un malade qui veut voir mes seins !

Malko suivit son regard et aperçut un homme avec des jumelles sur un bateau ancré un peu plus loin dans le North Sound. On ne voyait que l'étrave de l'énorme *cabin-cruiser* blanc, avec une bande verte sur le flanc...

Se voyant observé, l'homme disparut dans la cabine. Il n'y avait plus de *stingrays*, mais les requins continuaient à tourner comme des furieux, happant la moindre parcelle de viande flottant à la surface. Leurs petits yeux ronds et noirs étaient totalement inexpressifs, ils se propulsaient par de puissants coups de queue. Des machines à tuer.

— Il n'y a jamais d'accident ? demanda Malko.

La jeune femme secoua la tête.

— Oh non, les touristes ne viennent pas ici. Les habitués connaissent la manie d'Andy. Cela éloigne les voleurs. Andy a toujours dit que s'il en prenait un, il le donnait aux requins... Venez, on va rentrer.

Ils regagnèrent le Bertram. Malko n'était pas fâché de s'éloigner. Maintenant, il fallait en savoir plus sur Andy.

* *

*

— C'est lui qui est venu au bureau ! J'en suis sûr.

Gilbert Moore ne tenait pas en place dans la cabine climatisée du Magnum 57 pieds à l'abri des vitres teintées. À côté de lui, Arcady Iacolev était livide.

Frank Cortese, lui, ne se troubla pas.

— On va s'occuper de ce *mother-fucker*.

Gilbert Moore avait averti Vronski de la visite du « client » autrichien. De son côté, Andy, qui recevait de Frank Cortese mille dollars mensuels pour recueillir les ragots, avait fidèlement rapporté à l'Américain le passage du couple venu s'enquérir des maisons à vendre et cherchant des propriétaires étrangers.

Sachant qu'ils devaient revenir, ils avaient ancré le Magnum en face du chantier et réquisitionné Moore.

Arcady Iacolev s'assit ou plutôt s'effondra sur une banquette de

skai.

— Ils en enverront d'autres ! fit-il. Il faut partir. Cela tourne mal.

Le gangster lui jeta un regard vaguement méprisant. Comme tous les gens habitués à exercer le pouvoir sans l'avoir gagné à la sueur de leur Colt, Arcady Iacolev était un lâche. Lui, ses ennemis, Frank les avait tués un par un, souvent lui-même, en les regardant dans les yeux, pour voir la vie s'échapper de leur corps. La violence à l'état pur.

— Tu le connais ? demanda-t-il.

— Non, mais cela ne veut rien dire.

— Il dit qu'il est autrichien.

— Peu importe, dit Arcady avec découragement. C'est Moscou qui l'envoie. Donc, ils savent que je suis ici...

— *Don't panic*, fit paternellement Frank Cortese. Ils se posent des questions, c'est tout. Maintenant, on va faire un tour pour se changer les idées. Moi je vais sur le pont.

Comme un somnambule, Arcady Iacolev descendit dans la grande cabine de l'avant et s'étendit sur le lit tenant toute la largeur du bateau.

Le Magnum 57 s'était ébranlé et fonçait vers les mangroves. Iacolev se dit que Frank allait encore faire l'amour à Karla, sur la plage avant. Elle ne cherchait même plus à cacher sa liaison. Cela allait mal se terminer, mais c'était le cadet de ses soucis.

Redoutable à Moscou, Viacheslav Ivankov était ici un émigré avec des moyens limités ; comme Pavel Dombass. Afin de récompenser sa fidélité, Iacolev lui avait offert une montre enrichie de diamants de trois cent mille dollars qui ne le quittait plus. À Moscou, un garde du corps gagnait tout juste cinq cents dollars par mois...

* *

*

— *You go ahead and you whack the son of a bitch, OK ?(21)*

Frank Cortese parlait d'une voix basse et tendue, le regard glacial. Plus trace de jovialité dans son visage un peu empâté. C'était de nouveau le *Capo*, le tueur qui éliminait ceux qui lui avaient « manqué ».

« Iceman » Joe Butch leva ses yeux délavés vers lui. Avec son crâne déplumé, ses yeux très enfoncés, ses lèvres minces comme des lames de rasoir, il incarnait la méchanceté.

— *No fucking problem.*

— Tu vas au breakfast, dans son putain d'hôtel, continua Frank Cortese, et tu le *whack* pendant qu'il bouffe. *Right ?*

— *Right !*

Depuis ses débuts, Frank « Teflon » Cortese avait des règles de vie très simples ; quelqu'un représente un danger et une menace : on le tue, avant qu'il n'aille trop loin. Et au diable les conséquences. Cette méthode primaire lui avait toujours réussi.

— Tu veux Big Lou avec toi ?

Joe Butch prit l'air vexé.

— *No way*. On n'a pas besoin d'être deux pour un « civil ».

Tout ce qui n'appartenait pas au Milieu était « civil », dans leur jargon.

« Iceman » avait gagné son surnom en vingt ans de meurtres sans le moindre état d'âme et sans un jour de prison. Il ne se souvenait même plus du nombre de gens qu'il avait tués, seul ou avec d'autres, et dormait d'un sommeil de bébé.

— Et la fille ?

— *Ice her...*

Big Lou avait suivi Sherry et communiqué l'adresse où elle travaillait. « Iceman » avait un problème. Il demanda timidement :

— *Boss, the russian guy*, il a vraiment des *billions* de dollars ?

— Il a, confirma laconiquement Cortese.

— Et...

Frank Cortese exhiba ses belles dents toutes neuves.

— *No fucking way !* N'oublie pas que ce mec, il va peut-être prendre le pouvoir en Russie. Et alors, ce sera royal...

« Iceman » n'était pas convaincu.

— C'est un putain de bordel, la Russie. Qu'est-ce qu'on va faire là-bas ?

Le sourire de Frank Cortese s'élargit.

— Du dollar, Joe, du dollar ! Tu as vu la montre du loquedu ? Tu pourrais t'acheter une maison avec. Ces mecs-là, ils ont fauché comme tu peux même pas imaginer. Et c'est nos copains.

Rassuré, « Iceman » Joe Butch se concentra sur sa mission. Dès que son chef fut sorti, il prit dans un tiroir un Ruger automatique à 15 coups et une boîte de cartouches « hollow point », dévastatrices. Il fallait les acheter au marché noir, on les avait retirées de la vente. Avec soin, il commença à remplir le chargeur, graissant chaque cartouche pour éviter un incident de tir. Ensuite, il en introduisit une dans le canon. Ne jamais perdre une chance.

Ce n'était pas la première fois qu'il allait tuer quelqu'un en plein jour dans un endroit public. C'est lui qui avait abattu dans la 46^e Rue le chef mafioso Joe Gotti, à deux heures de l'après-midi, en plein New York. Alors, un civil dans une île pleine de nègres sans une seule voiture de police... C'était un truc à faire les yeux bandés, une main attachée derrière le dos.

CHAPITRE VIII

— Je vais prévenir Moscou, annonça Richard Baxter avec enthousiasme. Le temps qu'ils se bougent, vous aurez avancé. Donc, je peux leur dire qu'Arcady Iacolev se trouve à Grand Cayman ?

— Ne vous emballez pas, corrigea Malko. Je *sais* où les deux agents du MVD ont été tués. Mais j'ignore encore par qui et surtout, si Iacolev est toujours là. Il y était probablement quand l'envoyé de Jirinovski est venu, mais il a pu repartir. Nous ne sommes qu'à trois heures de mer de Cuba.

— Vous n'arrivez *vraiment* pas à trouver sa planque ?

— Aucune maison n'est au nom de son propriétaire. Je pense avoir le choix entre une douzaine. J'y arriverai, mais cela va prendre quelques jours.

— Et du côté de la banque ?

Malko soupira.

— C'est à vous de jouer. On m'a tendu une perche. Si je veux être crédible, il faut monter la manip à partir de Panama. Avec au moins cinq millions de dollars... Mais c'est sans garantie.

— On fera ça si on échoue autrement, dit Baxter. Il me faut quarante signatures pour sortir une somme pareille ! Je n'ai pas de budget. Seule la Maison Blanche peut les dégager sur ses fonds secrets. Ils aiment bien Eltsine, mais je ne sais pas si cela ira jusque-là. Il est urgent que vous réussissiez. Apparemment, le voyage de Sterligov à Cayman n'a pas été inutile. Jirinovski a reçu de l'argent. Il a commencé à distribuer des dollars à ses permanents, en leur promettant plus. Il faut *vraiment* arrêter cette hémorragie.

— Je vais m'y efforcer, promit Malko.

— Si nous localisons Arcady Iacolev, insista l'Américain, les Russes nous mangeront dans la main.

— J'ai compris. Je repars en campagne. Dès que Chris et Milton seront là, nous allons quadriller la zone où peut se trouver Iacolev. Je veux aussi interroger Andy, le patron du chantier. Dans la journée, il y a des ouvriers. Cela s'est donc passé la nuit. Il dormait peut-être. Sinon, il faudra lui faire peur. Mais, pour l'instant, tous ces gens n'ont rien fait de mal.

— Bien sûr, releva Richard Baxter, à part donner à bouffer aux requins deux agents du MVD...

— En d'autres temps, on aurait décoré les requins !

Après avoir raccroché, Malko se pencha sur une carte de Grand Cayman et entoura d'un cercle toute la zone entre Georgetown et Savannah. Si Arcady Iacolev se trouvait sur l'île, c'était probablement

dans ce coin.

Le reste n'était qu'un immense marécage. Il descendit ensuite prendre son breakfast dans le patio au pied de son bâtiment, face à la piscine. Une douzaine de tables étaient occupées et une nuée de pies s'attaquaient aux breakfasts avant même les clients.

* *

*

Joe Butch gara sa voiture dans le parking du *Hyatt* le plus proche de West Road, le capot vers la sortie. C'étaient ces petites précautions qui vous sauvaient la vie. Son poulx battait comme toujours à cinquante-cinq, et il avait pris un copieux petit déjeuner. Il portait un costume blanc très léger avec une chemise ouverte, ce qui lui permettait de dissimuler son Ruger dans sa ceinture, à hauteur de la colonne vertébrale. Le cran de sûreté était ôté. Il n'avait qu'à le sortir, appuyer sur la détente pour tirer ses seize cartouches. Trois suffiraient. Deux dans la tête et une pour le coup de grâce.

Des lunettes noires dissimulaient ses yeux. Il ressemblait à tous les businessmen tropicaux. D'un pas paisible, il remonta vers le bâtiment abritant la réception du *Hyatt*, le contourna et continua, passant devant le bar désert, puis le patio du breakfast. Il continua comme s'il se rendait vers le bâtiment du fond, longeant la mini-rivière pleine de poissons tropicaux qui alimentait une cascade artificielle. Au passage, son regard balaya le patio et il repéra l'homme qu'il était venu tuer.

Seul à une table, il lisait le *Cayman Compass*.

Installé comme il l'était, Joe Butch, en revenant sur ses pas, arriverait dans son dos. D'un autre coup d'œil, il vérifia les clients. Rien que des « civils » ; aucun danger en vue.

Il parcourut une cinquantaine de mètres. Hors de vue, il s'arrêta, vérifia que son Ruger coulissait bien dans sa ceinture et revint sur ses pas. À peine un picotement dans le bout des doigts. C'était beaucoup moins dangereux qu'à New York.

Arrivé à dix mètres de sa victime, il se concentra sur la nuque. Deux balles. Les gens allaient hurler, se sauver en courant, personne ne pourrait le décrire. Il parcourut encore quelques mètres, passa d'un geste naturel sa main dans son dos, saisit la crosse du Ruger.

Il lui restait quelques gestes très simples à accomplir.

Sortir l'arme, la garder à bout de bras, faire trois pas en avant, tendre le bras et tirer, l'extrémité du canon à deux centimètres de la nuque.

Il avança et, tout en marchant, sortit le Ruger, laissant retomber son bras le long de son corps. D'un ultime coup d'œil, il examina les parages et son poulx grimpa soudain vertigineusement. Deux hommes

venaient d'apparaître, s'éloignant du bar pour se diriger vers le patio. Deux armoires à glace, les cheveux gris en brosse, des épaules de déménageurs, des costumes légers froissés et des fronts où semblait écrit le mot « flic » en lettres de feu. Rien que leur regard l'alerta. Des yeux bleus et froids, sans cesse en mouvement.

Eux, n'étaient pas des « civils ». Joe Butch s'immobilisa, les observa. Ils examinaient les gens en train de déjeuner et, un instant, il se demanda si ce n'était pas lui qu'ils cherchaient.

Puis, ils se dirigèrent tout à coup vers celui qu'il se préparait à abattre. Joe Butch hésita. Il avait encore le temps de tirer. Mais ce n'était plus la même chose. Son instinct lui disait que ces deux-là étaient dangereux.

D'un geste aussi naturel que possible, il remit son Ruger dans sa ceinture et continua, frôlant presque un des deux arrivants. Un type de un mètre quatre-vingt-dix aux yeux gris, au regard aigu, qui le dévisagea brièvement avant de lancer :

— Hé, Malko ! On est là !

La victime supposée de Joe Butch redressa la tête et se leva aussitôt pour accueillir chaleureusement les nouveaux venus. Joe Butch hâta le pas et regagna sa voiture. Mieux valait renoncer provisoirement à son projet. Il allait d'abord exécuter la seconde partie de son contrat et revenir au *Hyatt* ensuite.

* *

*

— Ce putain de bateau est arrivé avec deux heures d'avance, expliqua Chris Jones. Heureusement, j'ai le mal de mer. C'est joli ici et il n'y a presque pas de nègres...

— On dit des Noirs, corrigea Malko. Et ici, ils sont intelligents et pacifiques. Britanniques et colonisés, ils refusent d'être indépendants.

— Ça existe, cette espèce-là ? demanda Milton Brabeck, incrédule. On devrait en importer quelques-uns, ils feraient un malheur chez nous. Maintenant, quand je sors dans Washington après cinq heures du soir, j'ai peur...

Les deux gorilles de la CIA n'avaient pas changé. Croyant à Dieu, à l'Amérique et à la supériorité fondamentale de la race blanche, puritains comme des chaisières, redoutables machines à tuer pour la bonne cause... deux quintaux de muscles sans état d'âme, mais avec un armement digne d'un petit porte-avion.

Difficilement exportables, en raison de leur aversion génétique pour tout ce qui n'était pas pasteurisé, filtré, désinfecté – même l'air des pays étrangers leur semblait suspect –, ils examinaient les parages de la table de Malko avec méfiance. Milton remarqua :

— Ils ont des *waffles*(22) et du *maple syrup*(23), ils sont pas complètement sauvages...

— J'ai même vu un *Holiday Inn* et un *Mac Donald*, renchérit Chris Jones. Et j'ai vu autre chose, ajouta-t-il d'un ton lourd de sous-entendus.

— Quoi donc ? demanda Malko.

— Un type pas « cascher ». Une tronche de voyou.

Il était juste derrière vous quand on est arrivés. Quand il m'a vu, il s'est tiré.

Malko repensa à l'homme aux jumelles, sur le cabin-cruiser ancré en face du chantier d'Andy. Il leva les yeux sur Chris.

— Vous êtes armé ?

— Et comment !

— Venez.

Il était déjà debout. Milton Brabeck protesta.

— On n'a rien bouffé depuis hier soir...

Discipliné, il suivit quand même, raflant au passage une corbeille de croissants et de toasts. Trente secondes plus tard, ils roulaient vers Safe Haven. Chris Jones vérifia son Beretta 92 et l'arma, tandis que Milton Brabeck en faisant autant avec un quatre pouces « 357 Magnum » en acier bleui. Tandis qu'ils roulaient, Malko les mit au courant de la situation.

— Les requins qui ont bouffé deux mecs du KGB, remarqua Chris, j'aimerais bien leur offrir une petite gâterie.

Milton lui donna un coup de coude.

— Tu n'es pas « politiquement correct ». Ce sont nos potes, maintenant.

Chris Jones se renfroigna. Sans ennemi héréditaire, il était perdu.

* *

*

Il n'y avait qu'une voiture dans le parking. Joe Butch se gara, toujours prêt à repartir, et descendit, examinant les jardins alentour. Pas un chat. Arrivé à la porte de l'appartement-témoin, il appuya sur la sonnette. La porte s'ouvrit quelques instants plus tard sur Sherry. La jeune femme exhiba son plus beau sourire commercial.

— *Good morning*, lança-t-elle. Voulez-vous entrer et patienter quelques secondes en lisant les brochures ? Je finis avec des clients.

Un couple était en train de visiter l'appartement. Joe Butch battit en retraite. Pas question de se montrer à des témoins potentiels.

— Je vais attendre dans ma voiture, j'ai un coup de fil à passer.

Sherry lui adressa un sourire désolé et repartit sans s'étonner vers ses clients. Aux Caymans, téléphoner était une des distractions

favorites des gens. Tout le monde possédait son téléphone cellulaire. Joe Butch s'installa au volant de sa Honda. Trois minutes plus tard, le couple ressortit, raccompagné jusqu'à sa voiture par Sherry. Joe Butch attendit que le véhicule ait disparu pour sortir de la Honda. Sherry l'attendait sur le pas de la porte. Joe Butch se fit la réflexion que c'était dommage de *whacker* une aussi jolie fille, mais les ordres étaient les ordres. Il valait mieux ne pas désobéir à Frank Cortese. Celui-ci avait fait abattre un jour un de ses amis, simplement parce que ce dernier n'avait pas répondu assez vite à une convocation...

— Je vous attends, lança joyeusement Sherry.

Il sortit lentement de la voiture. Il allait la descendre sur le pas de la porte et filer. Sherry, légèrement déhanchée, sa fantastique poitrine en avant, lui adressait un sourire éblouissant. Tout en marchant, Joe Butch passa la main derrière son dos et tira le Ruger de sa ceinture. Son geste n'était pas achevé qu'il entendit un bruit de moteur derrière lui.

* *

*

— *Holy shit !* C'est le même gars ! lança Chris Jones.

Malko pila au milieu du parking au moment où l'inconnu en blanc se retournait. Il vit des lunettes noires, un visage émacié et, surtout, un geste bizarre. L'homme semblait se gratter le dos.

Chris Jones et Milton Brabeck sautèrent en même temps à terre. Le Beretta 92 jaillit à l'horizontale et l'injonction lancée par Chris Jones d'une voix de stentor fit sursauter Sherry.

— *Freeze !*(24)

Joe Butch fut tellement surpris qu'il demeura effectivement figé quelques secondes. Il ne s'était pas attendu à voir surgir ces deux-là. En une fraction de seconde, il se dit que son intuition ne l'avait pas trompé : c'étaient des flics. Il jugea la situation. Légalement, il ne risquait pas grand-chose, à part une inculpation pour port d'arme prohibée. Mais son arrestation risquait de mener à Frank Cortese, s'il y avait une enquête sérieuse. Et cela, le *Capo* ne le lui pardonnerait pas. Son plan fut prêt en quelques secondes.

Un sourire apparut sur ses lèvres et il fit quelques pas en direction de sa voiture, comme s'il ne comprenait pas. Le canon du Beretta 92 se déplaça, le suivit. Attendant d'être de profil pour offrir une moins bonne cible, Joe Butch comprit qu'il courait un risque sérieux quand il arracha son Ruger de sa ceinture et plongea en même temps vers sa voiture pour s'abriter.

Il ne l'atteignit jamais. Avant même qu'il ait achevé de sortir le Ruger, Chris Jones avait tiré. Le projectile du Beretta 92 frappa Joe

Butch en pleine tête, entrant par la tempe gauche et ressortant de l'autre côté, entraînant quelques organes particulièrement utiles.

Joe Butch, brutalement, fut aveugle. D'un mouvement réflexe, il appuya sur la détente du Ruger, éparpillant cinq ou six projectiles dans toutes les directions. Chris Jones eut le temps de tirer une seconde fois, et le toucha en pleine poitrine.

Joe Butch roula près de la voiture et resta immobile.

Sherry hurlait comme une sirène. Malko bondit jusqu'à elle et la fit rentrer dans l'appartement-témoin, puis referma la porte. Il attendit qu'elle soit un peu calmée pour lui dire :

— N'ayez pas peur, je vais vous expliquer !

Chris Jones entra, tenant le Ruger par le pontet. Il montra les papiers trouvés sur le mort.

— Joe Butch, annonça-t-il laconiquement ; domicilié dans le New Jersey. Aucune adresse locale. Deux chargeurs dans les poches. Plus l'adresse d'ici et le numéro de votre chambre. Qu'est-ce qu'on fait ?

Malko prit rapidement sa décision. À ce stade, il n'avait pas envie que la police locale se mêle à l'affaire. Dans cet endroit isolé, il y avait peu de chances qu'on ait entendu les coups de feu.

— Chris, ordonna-t-il, que Milton vous aide à le mettre dans sa voiture. Allez du côté du Yacht Club, c'est plein de sentiers déserts. Abandonnez-le là-bas et revenez ensuite ici...

Les deux gorilles sortirent sans un mot. Sherry contemplait Malko avec horreur.

— Qui êtes-vous ? dit-elle d'une voix tremblante, des trafiquants de drogue ? Pourquoi avez-vous tué cet homme ?

— Il s'apprêtait à vous tuer, expliqua simplement Malko, vous n'avez pas vu ? Il avait une arme.

Elle le fixa, incrédule.

— Pourquoi m'aurait-il tuée ? Je ne l'ai même jamais vu...

Malko se sentait coupable. Une fois de plus, il avait entraîné une innocente dans une histoire terriblement dangereuse. Sherry le contemplait avec un mélange de fascination et de peur. Il lui devait des explications.

— Sherry, dit-il, je ne suis pas un trafiquant de drogue et l'homme qui a abattu ce Joe Butch travaille pour le gouvernement américain. Comme son ami.

La jeune Californienne ouvrit de grands yeux.

— Vous êtes des policiers, alors ? Pourquoi n'avez-vous pas appelé la police locale au lieu d'emmener ce cadavre ?

— Pour l'instant, nous préférons laisser la police locale en dehors de cette affaire. Je vous expliquerai pourquoi.

— Pourquoi a-t-il voulu me tuer ?

Là, il était obligé de plonger.

— Vous vous souvenez de notre visite aux requins d'Andy ? J'ai ramassé une pièce de monnaie, dans l'herbe, près du bassin.

— Oui. Et alors ?

Il fallait y aller par étape, mais avant, il y avait une chose urgente à faire.

— Je peux me servir d'un téléphone ? demanda-t-il. Très brièvement.

Elle était trop choquée pour refuser, et lui tendit un portable. Malko composa la ligne directe de Richard Baxter et, dès qu'il l'eut, après l'avoir averti qu'il n'était pas sur une ligne protégée, lui demanda de « cribler » Joe Butch, en lui donnant le numéro de son permis de conduire du New Jersey.

— Où pouvez-vous me faxer la réponse ?

— À notre consulat, répondit l'Américain. Ils ont un fax protégé. À votre intention. Vous l'aurez dans quelques heures.

Après avoir raccroché, il se tourna vers Sherry, toujours pétrifiée.

— Avez-vous entendu parler de deux hommes retrouvés déchiquetés par des requins, dans la mer, en face de Georgetown ?

— Non, dit-elle, je ne lis pas les journaux et je ne regarde pas la télé, sauf CNN.

— Bon, dit Malko. Il s'agissait de deux officiers des services de renseignements russes. Or, la pièce que j'ai trouvée près du bassin d'Andy est une pièce de 20 kopecks russes, dit Malko. Ces deux hommes ont été volontairement jetés dans le bassin et sont morts déchiquetés par les requins.

L'horreur se peignit sur les traits de Sherry.

— Mais qui a pu faire une chose pareille ?

— C'est ce que je cherche à découvrir.

— Vous êtes de la police ?

— Non, j'appartiens aux Services de Renseignements des États-Unis. Comme les deux hommes qui vous ont sauvé la vie.

Sherry, au bord des larmes, secoua la tête.

— Je n'y comprends rien. Je vous trouvais si sympathique, si...

Malko s'assit à côté d'elle.

— Sherry, je suis obligé de vous révéler un certain nombre de choses. Involontairement, j'ai mis votre vie en danger. Vous vous souvenez de l'homme qui nous observait à la jumelle, sur le *cabin-cruiser* ?

— Oui.

— Ce n'était pas votre poitrine qu'il admirait. Il nous repérait. Les gens qui se trouvaient sur ce bateau sont ceux que nous traquons.

— Mais qui sont-ils ?

— Je ne les connais pas tous, avoua Malko. Mais parmi eux, il y a un ancien responsable du Parti communiste soviétique qui s'est enfui

avec des milliards de dollars volés à son pays, comme le Président Marcos des Philippines. Les hommes qui ont été jetés aux requins étaient sur ses traces. C'est plus clair pour vous ?

Sherry renifla.

— Oui, un peu, mais je n'arrive pas à y croire. Pourquoi tous ces gens sont-ils ici ?

Malko dut avouer son impuissance.

— Je ne le sais pas encore moi-même. Alors, vous me croyez ?

— Oui ! Mais je ne veux plus jamais entendre parler de tout cela. Je suis venue ici parce que je ne supportais plus la violence de Los Angeles... Partez, je vous jure que je ne dirai rien à personne.

Elle s'était levée et poussait Malko dehors. Il la ramena sur le canapé.

— Sherry, dit-il, vous n'avez pas compris. Vous êtes toujours en danger de mort. Vous le serez tant que ces gens ne seront pas mis hors d'état de nuire. Jusque là, vous avez besoin d'une protection permanente. À cette heure, vous devriez être morte.

Cette fois, elle éclata en sanglots.

— Mais qu'est-ce que je peux faire ?

— Aidez-moi. Savez-vous à qui appartient ce gros *cabin-cruiser* ?

— Le Magnum avec une bande verte ? Non. Il y en a des dizaines de ce type.

— Il faut le retrouver et identifier son propriétaire. Un bateau, surtout de cette taille, ce n'est pas comme une voiture, on ne le cache pas dans un garage. Vous connaissez bien le pays, je voudrais que vous m'aidiez à explorer toutes les criques, tous les canaux de l'île.

Sherry le sonda de son regard plein d'innocence.

— Après, vous me laisserez ?

— Je vous le promets et vous n'aurez plus rien à craindre.

— Alors, j'accepte. Mais je n'ai pas de bateau. Mon patron me prête le sien, de temps en temps.

— Où peut-on en louer un ?

Elle réfléchit quelques instants.

— J'ai un copain, Ken Houston, qui a un Viking 40 pieds. Il emmène des touristes faire du « deep-sea fishing ». Comme la saison ne va pas fort, il accepterait probablement de le louer, mais ce sera cher, surtout s'il ne conduit pas lui-même le bateau.

— Pas de problème, assura Malko. Pouvez-vous arranger cela ? Il faudrait aussi que vous preniez quelques jours de vacances. Vous recevrez une compensation, bien sûr. C'est possible ?

— Oui, je pense, je vais me faire remplacer par une copine. D'ailleurs, après ce qui s'est passé, j'aurais trop peur de rester seule ici.

— Ne craignez rien, affirma Malko, il ne vous arrivera plus rien.

Le chuintement des grands ventilateurs tournant lentement pour rafraîchir l'énorme living-room était le seul bruit troublant le silence. C'était le moment de la journée où il faisait trop chaud dehors pour se mettre au soleil. Les stores tirés donnaient une atmosphère crépusculaire au living. Arcady Iacolev et Frank Cortese s'y faisaient face, assis dans des canapés séparés par une table basse faite d'une femme nue en bronze, agenouillée, qui supportait une dalle de verre.

En d'autres circonstances, la seule vue de cette œuvre de l'architecte d'intérieur Claude Dalle réveillait la libido de Iacolev.

Celui-ci consulta sa Patek en diamants et laissa tomber d'une voix sèche.

— Il est onze heures.

Frank Cortese écarta ses grosses lèvres dans un sourire cruel et rassurant.

— Joe n'a jamais loupé son coup.

Viacheslav Ivankov, vautre dans un fauteuil, un peu plus loin, jeta à Iacolev, en russe :

— J'aurais dû m'en occuper avec Pavel. Ces Amerikanski sont des imbéciles...

Iacolev le calma d'un geste sec. Depuis qu'Ivankov savait que Karla se faisait sauter dans tous les coins par Frank, il avait pris l'Américain en grippe. Seulement, ils ne se trouvaient plus à Moscou. Il avait besoin de Frank Cortese.

Un bruit les fit sursauter. Ils tournèrent la tête vers la porte. Ce n'était que Pavel Dombass, qui, jouant tout seul aux dominos, venait d'en faire tomber un sur le sol de marbre...

— J'avais dit qu'il ne fallait rien faire, répéta pour la centième fois Arcady Iacolev.

Frank Cortese se pencha au-dessus de la table, brutalement en fureur.

— Je ne suis pas con ! Je sais bien qu'on prend un risque en liquidant ce type. Mais plus longtemps on peut rester ici, mieux ça vaut. Ni vos copains, ni les Américains ne sont chez eux. On a juste affaire à des envoyés spéciaux et à des putains de nègres abrutis. Ça, on peut s'en arranger. Mais si on est obligé de se tirer d'ici, c'est pour aller aux States. Là-bas, il y a tous ces *mother-fuckers* du FBI, de la CIA et même les flics locaux sont moins abrutis que ceux d'ici. Alors bonjour la galère. Vaut mieux retarder ça le plus possible. Quand vous aurez votre putain d'Armée rouge à votre botte, ça sera différent...

Il se tut brutalement. Pavel Dombass avait cessé de jouer aux dominos et le fixait. Comme un fauve qui se prépare à bondir sur sa

proie. Brutalement, il eut peur.

Le Tchétchène était capable de le tuer en quelques secondes. Il suffisait d'un regard de Iacolev.

— OK ! OK ! fit-il. On est tous énervés. Joe va revenir.

— Il n'y a plus d'Armée rouge, remarqua Iacolev d'une voix coupante comme un rasoir, mais bientôt il y aura une armée russe. Tout aussi puissante.

Karla fit tomber la tension, en apparaissant dans un maillot blanc une-pièce lacé sur le côté, plus sexy qu'une guêpière. Frank Cortese retrouva instantanément son sourire.

— Qu'est-ce que vous faites tous dans le noir ? demanda-t-elle. J'ai envie de bouger un peu.

Frank Cortese jaillit de son canapé, comme propulsé par un ressort.

— Je vais dire à Big Lou de prendre une voiture et d'essayer de savoir ce qui a pu arriver à Joe. Il a pu avoir un putain d'accident. On va aller faire le plein du Magnum à Cayman Kay et après, on ira se baigner.

Arcady Iacolev se leva aussi. En dépit de ses milliards de dollars, il se sentait de plus en plus vulnérable. Il étouffait dans cette prison dorée. À part Pavel Dombass, trop primitif pour comploter, il n'avait vraiment confiance en personne. Aussi s'était-il appliqué à souligner que sa valise était piégée et que lui mort, elle ne valait plus rien. Autant décourager de possibles malfaiteurs.

Il n'éprouvait ni sympathie ni admiration pour Frank Cortese. Leurs relations étaient basées sur un intérêt réciproque, et bien compris. Il avait payé d'avance, si on peut dire, sa « pension » en accordant à Cortese un prêt de deux cent soixante-six millions de dollars pour une énorme affaire immobilière aux États-Unis, par le biais de la Tropical Bank, qui, en réalité, lui appartenait. C'était peut-être une erreur, car ce prêt colossal avait aiguisé l'appétit du *Capo*. Mais, pour l'instant, il n'aurait pas un dollar de plus. Même si Arcady Iacolev devait se séparer de lui. Il ne lui était pas impossible d'aller se réfugier dans un pays d'Amérique latine, mais, dans sa situation, c'était délicat.

En dépit de son immense richesse toute neuve, il n'avait pas d'amis, seulement des complices éventuels. Prêts à le dépouiller à la première occasion. Il avait senti la brève panique de Frank Cortese.

Cela rétablissait l'équilibre, évitant à l'Américain la tentation de le traiter comme un otage...

Mais le temps passait lentement. Il avait fait demander à Vronski qu'on lui envoie tous les articles consacrés à Vladimir Jirinovski, pour suivre la progression de son « investissement ». Mais c'était un processus de longue haleine et il fallait tenir.

Le fait que les Américains collaborent avec Boris Eltsine lui avait flanqué un coup. Toutes les valeurs sûres s'écroulaient.

À son tour, il se dirigea vers le canal où le Magnum 57 était ancré, invisible du North Sound. Il était tenaillé par une autre angoisse : Frank lui avait conseillé de ne pas quitter la villa, tant que le danger ne se serait pas éloigné, et il lui était impossible de voir Ann. Sa sculpturale métisse lui manquait terriblement. Cortese interdisait qu'elle vienne dans la villa. Il rejoignit ce dernier au moment où il montait sur le Magnum, et lui annonça froidement :

— Il faut qu'on soit rentrés avant cinq heures. Je dois aller en ville.

Frank Cortese ne releva pas : il ne voulait pas d'affrontement direct.

* *

*

Le consulat des États-Unis occupait deux bureaux au second étage de Thomson Building, en face du grand parking, en plein centre de Georgetown. Malko fut reçu par un employé à qui il demanda à voir le consul. Ce dernier le reçut aussitôt et lui tendit une enveloppe fermée.

— Ceci est arrivé de Washington à votre intention, *sir*.

Malko ouvrit l'enveloppe et parcourut le fax. Il tenait sur une page, particulièrement édifiant. « Joe Butch, surnommé « Iceman », en raison de son activité de tueur à gages, résident de Jersey City, est un gangster connu du FBI depuis des années. Il est considéré comme un des exécuteurs les plus fidèles du *Capo mafioso* Frank « Teflon » Cortese. On lui attribue plus de cinquante exécutions, en particulier celle du *Capo* Joe Gotti, en plein New York. Arrêté à plusieurs reprises, inculpé, il n'a jamais été condamné en raison de l'absence de témoins d'accusation. Personne ne sait où il se trouve actuellement. Il n'est pas recherché par le FBI. »

Il y avait un post-scriptum, de la main de Richard Baxter : « Je vous fais parvenir des photos de Cortese. »

Au moins, maintenant, on savait où il se trouvait... Malko replia le fax.

— Est-ce qu'un Américain du nom de Frank Cortese est enregistré à votre consulat ? demanda-t-il.

Quelques instants plus tard, il avait la réponse négative. Il remercia le consul et s'en alla.

Milton Brabeck l'attendait dans la voiture de location. Chris Jones était resté avec Sherry. Georgetown, écrasé de soleil, envahi de touristes, ressemblait toujours à Disneyland. Malko mit le cap sur les appartements-témoin. Enfin, il avait identifié un de ses adversaires.

Certes, un tueur à gages comme Joe Butch ne pouvait jouer qu'un rôle secondaire, mais sa présence à Cayman Islands impliquait vraisemblablement celle de son boss, Frank Cortese. Il y avait encore des trous, mais la situation devenait plus claire. Arcady Iacolev était vraisemblablement sous la protection du *Capo* de la Mafia. En débusquant Frank Cortese, Malko risquait fort de tomber sur Iacolev. Mais il devait redoubler de prudence : Cortese était dangereux comme un panier de serpents à sonnettes.

Et sur ses gardes.

CHAPITRE IX

Sherry Lancer reposa le fax résumant la vie de Joe Butch. Son regard effaré alla de Malko aux deux gorilles.

— Alors, vous m'avez dit la vérité, fit-elle, vous n'êtes pas des gangsters !

Vexé, Chris Jones lui mit sa carte du *Secret Service* sous le nez.

— *Miss*, je n'ai même jamais eu une contravention ! Cela fait vingt-huit ans que je travaille pour le gouvernement des États-Unis.

La jeune Californienne repoussa la carte.

— Excusez-moi, dit-elle, mais ce qui m'arrive est tellement extraordinaire ! Je n'ai jamais vu des gens comme vous, sauf à la télé. Qu'allez-vous faire maintenant ?

— D'abord, dit Malko, avez-vous jamais entendu parler d'un certain Frank Cortese ? Un Américain. J'aurai bientôt une photo de lui.

— Jamais. Pourquoi ?

— C'est le boss, le *Capo* de Joe Butch. Ce dernier a agi sur ordre. Cortese est inconnu au consulat US. Pouvez-vous vérifier s'il possède un bien en son nom ici ? Ou s'il est connu des agents immobiliers ?

— Bien sûr. Et ensuite ?

— Quand pouvez-vous vous libérer d'ici ?

— J'ai appelé pendant votre absence. On va venir me relever dans un quart d'heure, à midi. Après, je suis libre. Je pensais m'occuper du bateau. Ken est toujours ancré en face de la plage à l'hôtel *Radisson*, sur « Seven Miles Beach ».

— Parfait, approuva Malko. Milton va rester avec vous, discrètement. On ne sait jamais. Chris et moi, nous vous retrouvons à trois heures, au bateau. Pouvez-vous me dire si ce visage vous dit quelque chose ?

Il sortit de son attaché-case une photo d'Arcady Iacolev et la montra à Sherry, qui secoua la tête.

— Il a du charme... quels yeux étranges ! Mais je ne l'ai jamais vu.

— C'est Arcady Iacolev, celui que nous recherchons. Ancien membre du Politburo du Parti communiste d'URSS, et maintenant un des hommes les plus riches du monde.

— Il serait ici, dans ce trou de Grand Cayman ?

— Nous le pensons.

Une voiture s'arrêta dans le parking. Sherry jeta un coup d'œil par la fenêtre.

— C'est ma copine. Filez...

* *

*

Thomas Hayden avait beau pianoter les touches de son ordinateur recensant toutes ses « cibles », le nom de Frank Cortese ne sortait pas.

— Il n'y a rien ici sous son nom, affirma-t-il. Je vais entreprendre une recherche plus approfondie par mes contacts. Mais cela peut prendre pas mal de temps...

Malko prit congé. Chris Jones l'attendait dans la voiture, climatisation à fond. Il lui tendit un paquet enveloppé de papier Kraft.

— J'ai un cadeau pour vous. De la part de la TD(25).

Malko ouvrit le paquet et sourit. C'était la copie exacte de son pistolet extra-plat, calibre 22, haute vitesse initiale... Léger, discret, facile à dissimuler sous un smoking ! Et parfaitement efficace. Comme l'avait dit un jour un instructeur du Mossad : « Si vous voulez tuer un éléphant, prenez un gros calibre. Pour un être humain, le calibre 22 suffit. »

— Merci, dit Malko.

— Je sais que vous êtes obligé de laisser le vôtre à la maison à cause de ces putains de contrôle, commenta Chris Jones. Et que vous n'aimez pas la grosse artillerie. Maintenant, pour me récompenser, vous ne voulez pas m'offrir un Mac Do ? J'ai rien bouffé depuis hier soir.

— Avec joie, dit Malko. Ensuite, nous irons au *Radisson*.

Son enquête risquait de prendre une tournure décisive dans les prochaines heures.

* *

*

Le Viking 40 pieds de Ken Houston ressemblait plus à une épave qu'à un yacht de milliardaire. Ancré à vingt mètres de la plage, il exhibait sans honte sa peinture écaillée et ses superstructures rafistolées de partout. Il répondait au doux nom de *Seabreeze*, mais *La Savate des Sargasses* lui eût mieux convenu.

Ken, son skipper, un Caymanais noir et jovial au sourire de cannibale, tendit une main calleuse à Malko.

— C'est OK pour 500 dollars par jour plus le fuel, et c'est miss Sherry qui le pilote. Je vous laisse l'équipement de pêche. Le réservoir est plein. Vous avez huit heures d'autonomie.

— OK, accepta Malko en lui remettant dix billets de cent dollars.

— Merci, Ken, dit Sherry.

En short et tee-shirt moulant, elle captait tous les regards, et

surtout ceux de Ken. Chris Jones attira Malko à l'écart.

— Vous avez besoin de nous sur ce truc ? On n'a pas le pied marin. Vous ne préférez pas aller seul avec BT ?

— Qui est BT ?

— *Big Tits*(26), votre copine ! C'est marrant, vous ne tombez jamais sur des tas... Moi, des comme ça, je n'en rencontre qu'avec vous. Je dois être maudit.

— Non, Dieu vous met seulement à l'abri de la tentation... Mais je n'ai que des relations platoniques avec miss Lancer. Et vous venez, parce qu'en plus de l'exploration, on va rendre une visite à Andy, au chantier.

— OK, OK. Mais comment vous pouvez avoir des relations plates, comme vous dites, avec une fille qui n'a que des courbes ?

Malko ne releva pas cette remarque pleine de bon sens. Cinq minutes plus tard, les deux diesels du *Seabreeze* hoquetaient et le *cabin-cruiser*, qui empestait le mazout et le poisson, s'éloignait de la plage. Sur le pont, il y avait en vrac des masques, des palmes, des harpons, des combinaisons de plongée et quelques bouteilles. Malko se rapprocha de Sherry, à la barre.

— Vous avez découvert quelque chose sur Cortese ?

— Rien, dit-elle. J'ai appelé le cadastre. Il n'y a rien à son nom. Aucune des quatre grandes agences immobilières ne le connaît.

— Bien, dit-il, par où commençons-nous ?

Le temps était superbe, avec un léger vent de nord-est, et la mer d'huile. À l'arrière, Chris et Milton étaient en train de s'enduire de crème comme des starlettes. Sherry montra la carte étalée devant elle sous un étui plastique.

— Pour l'instant, nous remontons plein nord, le long de « Seven Miles Beach » pour contourner la pointe nord-ouest de l'île. De ce côté-ci, il n'y a aucun endroit où un bateau peut se dissimuler. Toutes les zones d'ancrage se trouvent dans le North Sound. Donc, nous allons longer à l'extérieur la barrière de corail qui le sépare de la pleine mer, pour y pénétrer par le chenal. Il y a deux parties à explorer. La côte ouest, depuis The Shores, la marina la plus au nord, jusqu'à celle du *Hyatt*. Ensuite la côte sud où se trouvent le chantier naval et plusieurs zones construites, comme Omega Bay, puis la côte est, marécageuse, sans canaux, mais très découpée, avec des tas d'endroits où un bateau peut s'amarrer discrètement, invisible du Sound. Cela nous mènera jusqu'à la pompe à essence de Cayman Kay, là où se ravitaillent beaucoup des bateaux du Sound.

— Il y en a pour longtemps ? demanda Malko.

— Deux ou trois jours. Des dizaines de canaux desservent des maisons ou des propriétés et des centaines d'endroits dans les mangroves. Moi-même, je ne les connais pas tous.

— Dans ce cas, proposa Malko, allons d'abord à la pompe de Cayman Kay et ensuite au chantier naval, voir Andy.

* *

*

— Je n'ai rien vu, avoua Big Lou, penaud. Ni au *Hyatt*, ni là où bosse la fille.

Frank Cortese étouffa un juron. Cette fois, il n'avait pas envie de plaisanter. Jamais Joe Butch ne lui avait fait faux bond. Trois heures de l'après-midi... il était arrêté, ou il était mort. Ils auraient peut-être des nouvelles aux informations télé de six heures.

— Alors ? demanda Arcady Iacolev.

La balade sur le Magnum avait été sinistre, car finalement, Pavel et Ivankov étaient venus. Du coup, Frank n'avait pas pu assouvir son envie de Karla et n'avait pas ouvert la bouche.

Sur le canapé voisin, Karla se teignait les ongles de pied en vermeil, indifférente. Pavel et Viatcheslav jouaient aux dominos sur une magnifique table octogonale en laque bleue et blanche amenée de Paris par Claude Dalle.

— Alors, on va attendre ce soir, fit le *Capo*, de mauvaise humeur.

— Par Joe Butch, on peut remonter jusqu'à vous ? interrogea Iacolev.

— Non, affirma péremptoirement Cortese. Il n'avait que ses papiers américains. Personne ne le connaît ici. Bon, on va pas déprimer. Moi, il m'est arrivé d'avoir quarante mecs du FBI au cul. Ils avaient mis des micros même dans mes chiottes. Ils comptaient mes pets. Je m'en suis sorti.

* *

*

— Le gros Magnum 57 pieds avec la bande verte ? C'est le *Eight Ball*. Il est encore venu prendre de l'essence tout à l'heure. Un sacré bateau...

Le pompiste de Cayman Kay était intarissable. Sherry lui adressa son sourire le plus dévastateur.

— Vous savez à qui il appartient ?

— Non. Aucune idée. Souvent, il y a des Américains dessus, et une sacrée jolie fille... Si elle avait pas ce drôle de tatouage.

— Un tatouage ? releva Malko.

— Ouais, juste en haut de la cuisse gauche, tout près du minou. Une grande fille brune. Elle parle une langue bizarre avec son copain. Lui a l'air d'un Japonais. Il est pas beau et il se met jamais au soleil.

— Et vous savez où il s'amarre, ce Magnum ?

Le pompiste montra la ligne des Mangroves, à l'horizon.

— Demandez au chantier de Harbor House. Andy connaît tous les bateaux. C'est lui qui les entretient.

Ils repartirent, cap sur le fond de North Sound.

Vingt-cinq minutes de mer. À peine étaient-ils amarrés au quai qu'Andy surgit, plus cadavérique que jamais, la casquette vissée au crâne, l'air mauvais. Il leur dit à peine bonjour.

— Vous pouvez pas rester là ! grommela-t-il, j'attends un gros bateau.

— Nous ne faisons que passer, répliqua Malko avec son sourire le plus suave. Vous n'avez pas trouvé de terrain pour moi ?

— Non, j'ai pas eu le temps, lança Andy avant de tourner les talons.

Sherry, inquiète, demeura muette. Malko sauta à terre et aussitôt Andy se retourna, agressif.

— Je vous ai dit de ne pas rester ici !

— Juste un renseignement. Vous connaissez un Magnum blanc avec une bande verte, le *Eight Ball*.

Andy s'arrêta net, visiblement troublé. Il eut un regard en dessous pour Malko, puis il secoua la tête.

— Non, je connais pas.

Chris et Milton avaient rejoint Malko. Ils rattrapèrent Andy alors qu'il filait vers sa cabane.

Chris le souleva presque du sol et lui dit, les yeux dans les yeux.

— Tu as un trou de mémoire, mais ça peut s'arranger...

Aussitôt, Andy se mit à glapir.

— Owey ! John !

Deux énormes Noirs émergèrent d'un appentis.

Voyant leur patron en mauvaise posture, l'un prit une barre de fer et l'autre un tournevis de trente centimètres et ils foncèrent à son secours. Le sourire rigolard de Milton Brabeck n'en fut pas troublé.

Comme par miracle, son gros 357 Magnum nickelé avait surgi dans sa main droite, le canon tourné vers le sol.

— À la niche, les négros, lança-t-il.

Les deux ouvriers du chantier stoppèrent net, crachèrent quelques insultes puis regagnèrent leur appentis. Andy avait pâli.

— Vous êtes des flics ? demanda-t-il.

— Pourquoi tu crois ça ? demanda Chris Jones ironiquement. Moi, je suis psychiatre, je soigne les trous de mémoire. On t'a posé une question sur ce bateau...

— Je sais rien, balbutia Andy, il y a des tas de bateaux ici...

Malko s'approcha de lui.

— Ils mangent souvent, vos requins ?

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre !

Chris referma son énorme main autour de la gorge d'Andy et serra un petit peu.

— Ils ont peut-être bouffé deux de nos copains... Alors, on se renseigne...

— Moi, je n'ai rien vu, affirma Andy, demandez aux gars qui travaillent ici.

— Ils ne sont pas là la nuit, remarqua finement le gorille ; mais toi, tu dors ici, non ? Tu n'as rien remarqué ?

— Jamais, croassa Andy, je sais pas ce que vous voulez.

— Un type qui s'appelle Joe Butch, ça te dit rien non plus ?...

— Rien.

— Et Frank Cortese ?

— Rien, rien...

Sa voix n'était plus qu'un mince filet. Agacé, Chris Jones l'entraîna par le collet jusqu'au bassin où les deux requins tournaient en rond. Très près du bord.

Andy se débattit, mais il n'était pas de taille. Chris Jones le força à se pencher au-dessus de l'eau.

— Je suis sûr qu'ils ne te boufferaient pas, toi, ils te connaissent, non ?

Andy poussa un cri étranglé.

— Vous êtes dingue, non, je vais appeler les flics !

— Tu te souviens vraiment pas, pour ce putain de bateau ? insista Chris Jones d'une voix dangereusement douce.

Andy eut un hoquet épouvanté.

— Arrêtez ! Je crois qu'il est amarré à North Sound Estate.

Gentiment, Chris Jones l'écarta du bord et le lâcha.

Aussitôt, Andy s'éloigna en marmonnant des injures.

Sherry, qui avait assisté à toute la scène, était paralysée d'horreur.

— Mais s'il était tombé ! s'exclama-t-elle, il aurait été dévoré vivant.

— Peut-être pas, dit Chris Jones, il est maigre comme un clou. Ces animaux-là ont bon goût.

Malko n'avait pas envie de s'éterniser.

— Vous savez où se trouve North Sound Estate ?

— Oui, bien sûr.

— On y va.

Le *cabin-cruiser* remonta vers le nord-est, suivant la côte marécageuse découpée d'innombrables criques. Vingt minutes plus tard, ils atteignaient North Sound Estate. Un long canal s'enfonçait au milieu des terres, desservant des petites marinas. Ils le remontèrent à faible allure, examinant chaque bateau. Pas de Magnum 57 pieds. Ce lotissement était le dernier avant Cayman Kay ; la côte est, entre les

deux, n'offrait qu'une continuité marécageuse et inhospitalière. Le *Seabreeze* entreprit de l'explorer en détails. Rien. À perte de vue, une végétation plate, lieu d'élection des moustiques et de quelques volatiles. Cinq heures trente. La nuit commençait à tomber.

— Rentrons, proposa Malko, nous reprendrons demain matin.

Le Magnum n'allait pas s'envoler. La température avait fraîchi et Sherry enfila un gros pull. Dans la cabine, Chris et Milton rêvaient à la terre ferme.

* *

*

Arcady Iacolev attendait en face de la boutique Chests of Gold, tassé au fond de la Mercedes 600 garée sur le parking d'Atlantis, Big Lou au volant. Cinq heures trente et une. Ann sortit du magasin et traversa, marchant droit vers la voiture. Arcady en avait une boule dans la gorge. Les longues jambes, la lourde poitrine, le visage vulgaire et sensuel le mettaient dans tous ses états. À peine fut-elle dans la voiture qu'il glissa une main entre les cuisses de la métisse, respirant avidement le parfum dont elle s'était arrosée.

— Ça va, bébé ?

Sans lui laisser le temps de répondre, il écrasa ses lèvres contre la grande bouche molle de la Noire, tout en lui caressant les seins. Il se sentait une âme de collégien. Ann se dégagea, avec un rire trouble.

— Arrête, on peut nous voir.

Ce qui était faux, à cause des glaces teintées. Ils traversèrent Georgetown, à une allure d'escargot, ralentis par les feux. Arcady trépignait. Dans la voiture, Ann était toujours d'une froideur glaciale, presque une étrangère. Big Lou se gara enfin en face du petit appartement anonyme dans Waterways, loué deux mille dollars par mois. Ann monta la première, balançant volontairement les hanches. À peine dans l'appartement, Arcady se rua sur elle. Sous sa robe, elle ne portait qu'un string blanc. Il enfouit son visage entre ses seins, la caressant fiévreusement et maladroitement. À ce moment, il se moquait de ses milliards de dollars.

Ann s'activait de son côté. Abandonnant sa poitrine, Arcady s'attaqua à son sexe et elle s'anima, les jambes grandes ouvertes tandis qu'il enfouissait son visage entre ses cuisses. Elle s'était parfumée, là aussi...

Arcady Iacolev s'en donnait à cœur joie. Lorsqu'il sentit le ventre d'Ann soulevé d'une houle de plus en plus rapide, il la mordit légèrement à l'endroit le plus sensible et elle partit d'un coup, le bassin secoué de soubresauts, poussant des cris répétés. Arcady la laissa à peine aller au bout de son orgasme. Il se redressa triomphant

et lança :

— Tourne-toi !

Ann, satisfaite, obéit. Devant cette croupe majestueuse, le Russe flippa. Il s'y enfonça d'un coup et se mit à la marteler à un rythme effréné. Si vite qu'il atteignit le plaisir en moins d'une minute et resta fiché en elle, ravi et frustré. Ann éclata de rire.

— *Jack was hungry, today !*(27)

Gentiment, elle se retourna et le prit dans sa grande bouche rouge. Les festivités n'étaient pas terminées.

Une heure plus tard, ils se rhabillèrent. Arcady Iacolev sortit de sa poche une montre achetée par Big Lou.

— Tiens...

Ann la prit et écrasa sa grosse bouche contre la sienne. Jamais personne ne lui avait fait de cadeaux semblables. Leur baiser achevé, Arcady demanda soudain :

— Ça t'amuserait de partir en voyage avec moi ?

Le visage d'Ann s'éclaira, puis se rembrunit.

— Bien sûr, mais mon travail !

Arcady ouvrit la bouche, la referma. Il pouvait acheter sa boutique et le patron avec. Mais comment lui dire cela, sans l'alerter ? Il s'en tira avec un sourire.

— OK, on en reparlera.

Quand ils redescendirent, la nuit était tombée. Dans la voiture, Ann se montra de nouveau distante. Il la déposa à Elisabeth Square et elle s'éloigna à pied.

* *

*

— *Shit ! Shit ! Shit !*

Le présentateur noir des informations de six heures était en train de commenter la découverte d'un homme assassiné, découvert dans un sentier près du Yacht Club. Tué de deux balles, dans sa voiture. La caméra s'attarda complaisamment sur le corps effondré sur la banquette.

D'un coup de bip rageur, Frank Cortese fit disparaître l'image. Au moins, il était fixé sur le sort de Joe Butch. Cela commençait à sentir le roussi. Un silence de mort régnait dans le living-room.

Heureusement qu'Arcady Iacolev n'était pas là. Pavel avait regardé et sûrement compris. La première, Karla reprit son sang-froid.

— C'est pire que les flics, dit-elle. Ils vont finir par débarquer ici.

— *Wait a minute*, grogna Frank Cortese. C'est pas Joe qui les y amènera. C'est vrai, c'est des nuisibles, mais ils ne savent toujours pas où on est. On a le temps de se retourner.

Karla n'eut pas le temps de répondre. Horatio, le Noir qui s'occupait des bateaux, un repris de justice jamaïcain, pénétra dans la pièce.

— Andy veut vous voir, *Boss*, dit-il. Il paraît que c'est important.

— J'y vais.

Andy attendait dans l'entrée, debout, sa casquette à la main. Frank l'accueillit, un sourire de commande plaqué sur ses traits épais.

— Il y a un problème avec le bateau ?

— Non, pas le bateau, fit Andy, mais il y a trois types qui sont venus demander après le *Eight Ball*. Le blond aux yeux jaunes et la fille aux gros nibards de l'autre jour, plus deux balèzes. Des « *heavies* » avec des calibres. Méchants. C'étaient pas des flics. Ils cherchent un Magnum 57 avec une bande verte. Le vôtre, quoi... Si vous voulez, on pourrait repeindre la coque demain.

— C'est une fichue bonne idée, Andy, approuva Frank Cortese. Mais ce soir, ce sera encore mieux. Reviens vers huit heures, avec de la peinture blanche, OK ? Tu leur as rien dit, au moins ?

— Oh, ça va pas ! fit Andy, indigné ; je suis pas une balance.

— Alors à tout à l'heure.

Frank Cortese regagna le living-room et se versa une sérieuse rasade de Johnnie Walker, avec juste un peu de glace. Karla avait disparu. Seul, Pavel continuait son interminable partie de dominos contre lui-même. Frank Cortese savait reconnaître une situation dangereuse. Il n'avait jamais eu affaire aux services spéciaux, avant sa rencontre avec Arcady Iacolev, mais savait comment ils travaillaient. À présent, il les avait en face de lui. Arcady Iacolev avait raison de s'inquiéter. Ils allaient être obligés de déménager. Mais, avant, il fallait faire le ménage.

— Big Lou ?

Le garde du corps leva la tête.

— Viens, j'ai à te parler.

Big Lou écouta avec attention les instructions du *Capo*. C'étaient toujours les mêmes. Seules les victimes changeaient... Ensuite, Frank regagna sa chambre. Surprise, Karla l'y attendait, allongée sur le lit, nue comme un ver. Pourtant, Viacheslav était dans la villa. Sans lui laisser le temps de se poser des questions, Karla se leva et vint frotter ses seins fermes contre le torse de Frank.

— Je voulais toi, fit-elle dans son mauvais anglais.

La suite, elle l'expliqua avec ses mains et sa bouche. Cinq minutes plus tard, Frank Cortese s'agitait sur elle, allongé à même le sol, sans même penser à Viacheslav Ivankov, à quelques mètres d'eux. Elle se laissait couvrir comme une chatte en chaleur, venant avec de grands coups de reins au-devant du pieu qui l'embrochait.

Frank ne s'arrêta que couvert de sueur, au bord de l'infarctus,

après avoir joui deux fois. Tandis qu'il récupérait, allongé sur le dos, Karla se pencha sur lui.

— On va partir ?

— Oui, je pense, dit-il.

— Tu as beaucoup problèmes...

Il lui répondit avec un sourire fat :

— Un peu.

— Je peux aider.

Il l'écouta expliquer, dans son anglais haché, ce qu'elle avait l'intention de faire. Malgré sa longue habitude du Milieu, il en fut stupéfait. Karla était vraiment digne de partager sa vie. En plus, elle le faisait bander mieux que n'importe qui. Quand elle le suppliait de lui serrer le cou, il se prenait au jeu et cela décuplait son plaisir.

Karla était en train de se rhabiller.

— Je vais, annonça-t-elle. Toi OK ?

— Moi, OK, confirma Frank Cortese.

Dans les circonstances actuelles, c'était rassurant d'avoir un allié de cette trempe.

* *

*

Andy, accroupi sur le ponton de bois, terminait son raccord de peinture à la lueur d'une puissante lampe électrique. Cela avait été relativement facile d'effacer la bande verte avec de la peinture blanche. Il y avait mis à peine trois heures. De près, cela se voyait, mais de loin, c'était parfait. Il se redressa, les reins moulus, rangea ses pots et ses pinceaux avant de partir vers la maison de Frank Cortese.

Il frappa à la porte de la cuisine et aussitôt, Big Lou vint lui ouvrir. Frank Cortese lui-même, plus jovial que jamais, arriva ensuite.

— Tu as fait du bon boulot, Andy, lança-t-il en lui glissant cinq billets de cent dollars dans la main. Big Lou va te ramener au chantier.

Andy grimaça un sourire et monta dans la Range Rover à côté du gangster. C'était chouette de travailler avec un type comme Cortese.

— Monsieur Frank, lança-t-il, vous pouvez avoir confiance en moi. Si ces connards reviennent, je les envoie chier...

— J'ai confiance ! cria Frank avant de refermer la porte.

* *

*

Malko finissait de dîner en compagnie de Sherry au *Hemingway*. Les deux gorilles étaient installés discrètement à la table voisine. La jeune Californienne n'en revenait pas de ce qui lui arrivait. Elle

regardait Malko comme un extra-terrestre, terrifiée et en même temps fascinée. Son regard trouble et ses seins gonflés laissaient présager à Malko une fin de soirée agréable. L'atmosphère romantique à souhait, avec le clair de lune et la mer, invitait aux débordements de la chair...

Une femme pénétra dans le restaurant. Grande, brune, les cheveux tirés, incontestablement slave, avec de hautes pommettes et des yeux tirés. Moulée dans une robe de soie noire qui s'arrêtait au ras des reins.

Avec ses talons, elle mesurait bien un mètre quatre-vingt. Sans hésiter, elle se dirigea vers la table de Malko. Ce dernier l'observait, intrigué. Les deux gorilles s'arrêtèrent de manger. L'inconnue s'arrêta en face de Malko. Ses yeux verts n'avaient aucune expression.

— Je peux vous parler ? demanda-t-elle en anglais avec un très fort accent.

— Certainement, fit Malko après avoir vérifié d'un coup d'œil qu'elle ne pouvait porter d'arme, et il lui avança une chaise.

— Seul, fit-elle, glaciale.

Sherry piqua un fard et se leva, rejoignant la table de Chris et Milton qui se dressèrent comme un seul homme pour l'accueillir.

— Qui êtes-vous ? demanda Malko.

— Je m'appelle Karla. Peut-être, vous connaître moi...

— Non, dit Malko. Vous êtes russe ?

— *Da*.

— Alors, parlons russe, ce sera plus facile.

— Vous êtes russe ? demanda-t-elle.

— Non. Autrichien. Que voulez-vous ?

— Vous cherchez Arcady Iacolev ?

Malko ne s'attendait pas à ce qu'elle soit aussi directe.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

Ses yeux verts foncèrent et elle eut un geste d'humeur.

— *Ne pizdi !* Je sais qui vous êtes et pourquoi vous êtes ici. Pour prendre la suite des deux imbéciles envoyés par le MVD...

Elle parlait russe avec un accent vulgaire, mais elle était vraiment très belle.

— Vous savez où se trouve Arcady Iacolev ? demanda-t-il.

— Oui, dit-elle. Et je suis prête à vous mener jusqu'à lui.

CHAPITRE X

C'était trop beau pour être vrai, cette brune surgie de nulle part qui apportait Arcady Iacolev sur un plateau d'argent à Malko... Celui-ci essaya de sonder son regard impénétrable. Elle avait sorti de son sac un paquet de Royales et en avait allumé une, regardant les vagues se briser sur la plage. Après les derniers événements, Malko s'attendait à une réaction, mais pas à celle-là.

— Que voulez-vous en échange de cette information ? demanda-t-il.

Karla se retourna vers lui.

— Une part de l'argent que ce porc a volé. Il a tout dans une petite valise qui ne le quitte jamais.

Au moins, le deal était clair. Malko commençait à y croire un petit peu. Mais il s'abstint de lui dire que ce qui intéressait justement ses commanditaires, c'était la « petite valise »... En plus, d'où sortait cette Karla ?

— Comment intervenez-vous dans cette histoire ? demanda-t-il.

— Arcady Iacolev n'est pas seul, expliqua-t-elle. Après avoir quitté Moscou, il y a deux ans, il a retrouvé un homme qui l'a beaucoup aidé, Viacheslav Ivankov dit « Yaponshchik ». Je suis sa maîtresse. C'est lui qui a pris en main la sécurité de Iacolev.

— Je croyais qu'il était parti de Russie avec un certain Pavel Dombass ? releva Malko.

Un éclair passa dans les yeux de Karla.

— C'est vrai, mais Pavel, c'est un Tchétchène, une brute bonne à rien. Il ne parle même pas anglais. Il est incapable d'une initiative. Viacheslav, lui, est intelligent et dangereux. Il a tué plus de gens qu'il n'a fumé de paquets de cigarettes. C'est lui qui a tout organisé pour Iacolev.

— Je vous crois, dit Malko. Mais que me proposez-vous ?

Elle le fixa droit dans les yeux.

— Je vais liquider Viacheslav Ivankov. Devant vous. Pour deux raisons. D'abord pour vous montrer que je suis de bonne foi ; ensuite parce que, sans lui, Arcady Iacolev sera sans défense. Vous n'aurez plus qu'à le cueillir. Vous comprenez ?

Malko comprenait surtout que c'était un plan complètement tordu. Et qu'il avait en face de lui le croisement d'un serpent à sonnette et d'une vipère à cornes. Même si cela se présentait sous la forme d'une jeune femme extrêmement attirante. Sans lui laisser le temps de la réflexion, Karla se leva.

— Je vous appellerai demain matin, dit-elle. À votre hôtel, à onze

heures. Pour un rendez-vous. Le bon.

Sans attendre la réponse de Malko, elle s'éloigna d'un pas rapide. Sensuelle comme Jezabel, fille aînée du démon.

— Attendez ! lança Malko.

Elle ne se retourna pas, traversa le restaurant et disparut. Il se précipita à sa poursuite pour la voir monter dans une Mercedes qui démarra aussitôt. Trop tard pour la filer. Il regagna sa place, perplexe. Cette proposition était évidemment un piège, mais lequel ?

L'attirer dans un endroit désert pour l'abattre semblait un peu gros. Elle aurait pu le faire en arrivant. Non, c'était autre chose de plus tordu.

— Qui est cette femme ? demanda Sherry.

— Une Russe qui s'appelle Karla. Elle se trouve avec l'homme que nous traquons. Elle voulait me faire une proposition.

Chris et Milton rejoignirent leur table et Malko les mit au courant.

— Il y a un loup, conclut-il, mais il faut attendre la suite. D'ici là, nous irons faire un tour chez Andy. Hier, il nous a menti. Si on arrive à le faire parler, on gagnera un temps fou et je pourrai ignorer l'offre de cette Karla.

Ils retraversèrent West Road, gagnant le bar en plein air du *Hyatt*. Sherry se fit servir un « Original Margarita ». Du Cointreau, du citron vert, de la glace et de la Téquila ! Tandis que les deux gorilles se contentaient d'un verre de lait avec un soupçon de grenadine.

— Milton va vous raccompagner, proposa Malko à Sherry.

Elle secoua la tête vigoureusement.

— Non, j'ai peur de rester seule.

Chris et Milton échangèrent un regard de connivence. Milton se leva.

— Je vais réserver une chambre pour miss Sherry.

Sherry esquissa un sourire.

— Pas la peine. Je reste avec Malko, je me sens plus en sécurité...

Malko les vit distinctement retenir un ricanement...

Puis Chris laissa tomber.

— C'est marrant, parce que, *normalement*, c'est nous les « baby-sitters ».

Un ange passa, se voilant pudiquement la face.

Sherry bâilla à se décrocher la mâchoire et lança :

— Je suis crevée. J'ai eu trop d'émotions pour aujourd'hui...

Chris et Milton suivirent d'un regard lourd le couple qui montait l'escalier extérieur menant au premier étage.

— Des relations *platoniques*, ricana Milton. *My foot !*

À peine dans la chambre, Sherry fit passer son tee-shirt par-dessus sa tête, ne gardant qu'un slip minuscule, et adressa un sourire à Malko.

— Je suis *vraiment* crevée.

Trois minutes plus tard, elle dormait.

Il eut plus de mal à trouver le sommeil, retournant dans sa tête la curieuse proposition de Karla. Il appela Washington, ne put joindre Richard Baxter et laissa un message à la permanence de la CIA, demandant des informations sur Karla et Viatcheslav Ivankov. Sherry dormait à plat ventre, les jambes ouvertes et sa croupe semblait nue à cause du string. En d'autres circonstances, il n'aurait pas résisté à la tentation.

* *

*

Lorsque Karla entra dans la chambre qu'elle partageait avec Viatcheslav Ivankov, elle vit tout de suite que ce dernier n'était pas dans son état normal.

Une bouteille de Johnnie Walker bien entamée traînait sur la table. Sans un mot, il se leva et marcha sur elle. Son bras se détendit et il referma sa main droite autour de la gorge de Karla.

Celle-ci éprouva aussitôt une chaleur brutale dans le bas-ventre. Mais c'était inhabituel : d'habitude, « Yaponshchik » la caressait, l'excitait avant d'arriver à ce stade. Et puis, il ne serrait pas si fort... Ses dernières illusions s'envolèrent lorsqu'il siffla entre ses dents.

— Salope, j'en ai marre que tu te foutes de ma gueule ! Tu crois que je ne vois pas que tu n'arrêtes pas de baiser avec ce gros porc de Frank. Tu étais encore avec lui ? Tu es à moi. S'il te veut, il n'a qu'à payer.

Une lueur dangereuse passa dans les yeux de Karla.

Sa main droite se leva et Viatcheslav éprouva aussitôt une violente brûlure à la joue. Il y porta les doigts qui s'humectèrent aussitôt de sang... Karla n'eut pas le temps de fuir. D'un seul coup de pied au bas-ventre, il la plia en deux. Un coup de poing en pleine tête la fit tomber à terre. Là, il s'en donna à cœur joie, la bourrant de coups de pieds, dans le ventre, les reins, la poitrine, le visage. Karla se protégeait comme elle pouvait. Finalement, elle glapit.

— Arrête ! Je n'étais pas avec Frank. J'avais rendez-vous avec ce type de la CIA.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Stupéfait, Ivankov s'était arrêté de frapper. Karla se releva avec une grimace de douleur. Sa bouche saignait, elle respirait difficilement.

— J'ai fait un accord, annonça-t-elle. Pour tous les deux. Nous leur livrons Iacolev contre cent millions de dollars.

— Et les autres ? Frank ? Pavel ?

— On ne va pas leur demander leur avis... Tu te chargeras de Pavel, moi de Frank. Ensuite, à nous la belle vie...

Ivankov la regardait, plein de méfiance.

— Si tu essaies de me doubler, prévint-il, je te ferai crever d'une façon telle que tu me supplieras de t'achever.

Le regard de Karla ne cilla pas.

— Tu viendras au rendez-vous demain. Avec moi. De ton côté, il y a du nouveau ?

— Oui. J'ai eu Sterligov. Il a un rendez-vous téléphonique tout à l'heure avec Iacolev. Il est en Suisse. D'ailleurs Iacolev est parti téléphoner à l'extérieur. Si ton histoire est vraie, il faut faire vite. Frank est en train d'organiser le départ.

— Demain matin, tout sera réglé, affirma Karla.

Elle dut s'asseoir, tant son ventre la faisait souffrir.

* *

*

Frank Cortese avait mal dormi. Il était debout depuis six heures, avait pris un copieux breakfast et commencé à téléphoner. Leur départ de Grand Cayman était programmé, mais il y avait encore des détails à régler. Il appela Big Lou sur le téléphone intérieur.

— Il y a une course à faire en ville, annonça-t-il. Tu connais le Swiss Building, là où Mr Moore a son bureau ?

— Oui.

— Tu y vas. Il t'attend et va te remettre un dossier. Tu ne demandes rien en bas, tu montes directement. OK ?

— OK. C'est tout ?

— *You ice him. No fuss*(28).

Big Lou inclina la tête, sans émotion. Il se retrouvait en terrain connu. La guerre permanente entre les différentes familles de la Mafia était semée d'actions féroces et brèves de ce style. À son niveau, on ne demandait jamais d'explications. Il se leva et alla dans sa chambre. Il y sélectionna un petit Beretta 38 mm court avec un silencieux et le mit dans sa serviette.

Quand il repassa dans le living, Frank Cortese semblait perdu dans ses pensées. Gilbert Moore connaissait trop de choses. C'était un « civil » qui craquerait au premier interrogatoire sérieux.

* *

*

Échevelée et nue, Sherry était encore plus appétissante. Elle avait dormi comme un bébé. Malko et elle étaient en train de prendre leur breakfast dans leur chambre.

— Est-ce que je pourrais repasser à l'appartement témoin ? demanda-t-elle. Je veux parler à ma copine.

— Pas de problème, fit Malko. Ce matin, nous retournons au chantier, mais je n'ai pas besoin de vous. Chris suffira. Milton demeurera avec vous.

* *

*

Gilbert Moore n'éprouva aucune inquiétude en ouvrant à Big Lou. Le dossier réclamé par Frank Cortese était prêt. C'était assez fréquent qu'on lui demande de communiquer des pièces confidentielles.

— Je vous raccompagne, dit-il en passant devant son visiteur.

Il ne vit pas Big Lou tirer son Beretta prolongé du silencieux de sa serviette. Quand l'extrémité du canon s'appuya sur sa nuque, juste à l'endroit où il avait une tache de naissance, il était trop tard. Il n'eut même pas le temps d'avoir peur. Tout devint noir et son cerveau éclata. Il tomba lourdement sur le sol, mais le bruit fut amorti par la moquette. Posément, Big Lou lui tira une seconde balle dans l'oreille.

En sortant du bureau, il claqua la porte et prit tranquillement l'ascenseur.

* *

*

Dès qu'il eut franchi le portail du chantier, Malko sentit quelque chose d'anormal. Au lieu de travailler, les ouvriers discutaient entre eux à l'extérieur de l'atelier. L'un d'eux, au bord du bassin aux requins, touillait l'eau avec une longue gaffe. Chris Jones et lui sortirent de la voiture. Ils allèrent droit au bassin, en proie à un sale pressentiment.

Les deux requins tournaient en rond autour de ce qui ressemblait aux débris d'un mannequin.

Il fallut à Chris et à Malko quelques secondes pour identifier un corps humain, ou plutôt ce qu'il en restait.

L'ouvrier leur lança d'une voix altérée.

— Andy est tombé et...

— Vous étiez là ? interrogea Malko.

— Non, ça s'est passé cette nuit. Il devait être pété et il n'a pas vu

le bassin. On a prévenu la police...

Malko et Chris repartirent, édifiés. Andy avait été liquidé. Preuve qu'il en savait long, mais que l'on n'avait pas confiance en lui...

Sur la route du *Hyatt*, ils croisèrent une voiture bleue et blanche de la police caymanaise, Malko voulait s'y trouver à onze heures, espérant que Karla allait appeler.

Il avait beau se rapprocher du but, il pouvait encore piétiner plusieurs jours à la recherche du Magnum blanc à bande verte ou de Frank Cortese. Le temps pour ce dernier de prendre la tangente. Son offre, aussi étrange qu'elle soit, méritait donc qu'on s'y intéresse.

C'était rageant de penser qu'Arcady Iacolev se trouvait sur cette île minuscule et qu'il n'arrivait pas à mettre la main dessus.

* *

*

Le téléphone sonna à onze heures pile. Karla ne perdit pas de temps en explications oiseuses.

— Avenue Vista del Mar, au Yacht Club, annonça-t-elle. En face d'une grande maison beige. Dans une heure.

* *

*

Arcady Iacolev n'avait guère dormi de la nuit. Lui qui avait attendu avec tant d'impatience le nouveau contact avec Sterligov... Ce dernier avait été à Zurich, à la fois récupérer de l'argent et recevoir le coup de fil de Iacolev dans une cabine publique en face de l'hôtel *Baur* au Lac. À midi, heure suisse, à cause du décalage horaire.

La conversation avait été assez brève. Sterligov avait transmis un message de Jirinovski. Un message d'une simplicité biblique. Le leader nationaliste s'inquiétait de la chasse donnée à Arcady Iacolev par les gens de Boris Eltsine. Chasse qui pouvait mal se terminer pour Iacolev. Il suggérait donc que ce dernier mette *dès maintenant* à sa disposition un fond de dix milliards de dollars, afin de mener son combat politique. Confiant dans le désir de Iacolev de voir revenir les anciens temps.

C'était presque un ultimatum... Iacolev était déchiré. S'il acceptait, Jirinovski n'aurait plus besoin de lui. S'il refusait, Sterligov avait laissé entendre que d'autres personnes pourraient le remplacer. Bluff possible, mais pas certain, tant Eltsine avait attiré de haines sur lui.

Il devait rappeler dans trois jours un certain numéro à Zurich pour donner sa réponse. D'ici là, il n'allait pas beaucoup dormir.

Chris Jones était descendu de la voiture pour s'abriter derrière le mur d'une des propriétés bordant Vistal del Mar. Malko, au volant, son pistolet extraplat sur les genoux, attendait. L'endroit était absolument désert. Une étendue non encore construite entre les petits bassins du Yacht Club et la mer. Seules deux ou trois propriétés semblaient habitées. Malko guettait l'allée qui, contournant le Yacht Club, filait ensuite vers West Road.

Une voiture surgit, roulant à faible allure. Elle s'arrêta à une centaine de mètres de lui. Ses portières s'ouvrirent sur ses deux passagers. L'un était Karla, l'autre un homme à la silhouette trapue.

Malko, tendu comme une corde à violon, observait le couple, cherchant d'où viendrait le danger... Ils se dirigeaient vers lui, marchant au milieu de l'allée.

Karla se laissa dépasser par son compagnon. Bien qu'il soit sur ses gardes, Malko distingua à peine son geste. Elle plongea la main dans son sac et tendit le bras. Il y eut une détonation sèche, vite emportée par le vent, et l'homme qui marchait devant elle sembla trébucher, puis tomba de tout son long et demeura allongé sur le sol. Stupéfait, Malko vit Karla se pencher sur le corps et, à bout touchant, lui tirer un second projectile dans la nuque. Puis elle remit son arme dans son sac, prit quelque chose dans les poches du mort et marcha d'un pas calme vers Malko. Il la regarda venir, serrant la crosse de son pistolet extraplat.

Elle ouvrit la portière et se laissa tomber à côté de lui, avec un sourire cruel, qui s'accentua quand elle vit le pistolet.

— N'ayez pas peur ! dit-elle.

D'un geste naturel, elle jeta son sac sur la banquette arrière. En maillot une-pièce et en short, elle ne pouvait rien dissimuler sur elle...

— Vous avez une cigarette ? demanda-t-elle.

— Non, dit Malko.

— Vous permettez ?

Elle se retourna, fouilla dans son sac, en tira un paquet de Royales, sortit une cigarette qu'elle alluma avec l'allume-cigare, avant de tirer une longue bouffée, presque au visage de Malko.

— Vos cigarettes sont bien meilleures que les nôtres, dit-elle d'une voix posée. Douces et fortes à la fois.

— Pourquoi avez-vous tué cet homme ? demanda-t-il, glacé par ce meurtre de sang-froid.

Elle eut un sourire d'une férocité absolue.

— Il le méritait cent fois. Et puis, je vous l'ai dit hier soir, je veux faire un deal avec vous. Maintenant, vous me croyez ?

Son cynisme était effrayant.

— Mais comment l'avez-vous amené ici ?

— Je lui ai dit que nous allions négocier un accord avec vous. Contre beaucoup d'argent... Maintenant, ne restons pas là.

Chris Jones surgit de sa cachette. Karla esquaissa un sourire ironique.

— Vous aviez pris vos précautions. Partons.

Le corps de Viacheslav Ivankov gisait en pleine vue, au milieu de la route. Malko démarra, le contourna et prit la direction de West Road. De plus en plus perplexe. De toute façon, on allait découvrir le corps et autant qu'ils soient loin. Karla continuait à tirer calmement sur sa Royale. Sur West Road, Malko se gara sur le bas-côté.

— Maintenant, que voulez-vous *vraiment* ? demanda-t-il en russe à Karla.

— Je vous l'ai dit, répliqua-t-elle. De l'argent. Je ne retournerai jamais en Russie, je veux vivre au soleil, ici ou ailleurs. Je vous livre Iacolev, vous me laissez de l'argent.

— Mais, objecta Malko, il ne peut pas transporter des sommes énormes avec lui.

— Non, mais il a des papiers qui donnent accès à ces sommes énormes, corrigea gentiment Karla, comme si elle parlait à un enfant. Je veux seulement un de ces papiers, l'accès à quatre cents millions de dollars... Les autres, c'est trop compliqué. Et je ne veux pas avoir les « culs-noirs » du Président Boris toute ma vie à mes trousses.

Ses yeux étaient verts comme des dollars, durs comme des émeraudes. Ses longs ongles rouges brillaient dans le soleil. C'était vraiment Jezabel, fille aînée de Lucifer, au charme sulfureux et mortel. Elle venait de commettre froidement un meurtre et semblait l'avoir déjà oublié. Malko commençait à croire à son histoire. À l'arrière, Chris Jones restait sur ses gardes, vaguement écoeuré.

— Et comment comptez-vous me livrer Iacolev ? demanda Malko.

— Très simplement, dit-elle. Dans deux heures environ, il ira se baigner dans le North Sound, à un endroit qui s'appelle « Stingrays City ».

— Je connais, dit Malko.

— *Karacho*. Son bateau viendra s'ancrer là-bas. À bord, il y a Arcady Iacolev, Pavel Dombass, et un Noir qui conduit le bateau. Arcady ira barboter avec les raies, il adore cela. Pavel va le suivre : il ne le lâche jamais d'une semelle. La mallette sera à bord. Bien sûr, ils ignorent que vous êtes là... Quand ils seront dans l'eau, vous manœuvrez pour vous rapprocher de l'autre bateau. Je monterai à bord et je partirai. Le Noir m'obéira. Vous n'aurez plus qu'à cueillir Iacolev. Il ne nage pas très bien...

— Et Pavel ?

— Tuez-le.

Avec elle, c'était simple et féroce.

Malko réfléchissait. Il allait se trouver dans l'illégalité la plus totale. Ça s'appelait un kidnapping, mais il était couvert par la raison d'État. Pour quelques jours, il pourrait garder Arcady Iacolev dans l'appartement témoin. Le temps que les hommes du Kremlin en prennent livraison. C'était jouable...

— C'est un Magnum 57 pieds, remarqua-t-il.

— Exact. Vous êtes bien renseigné, reconnut Karla. Vous savez aussi à qui il appartient ?

— À Frank Cortese.

Elle marqua le coup, imperceptiblement, et enchaîna rapidement.

— Alors, vous acceptez ma proposition ? Nous n'avons pas beaucoup de temps...

— J'accepte, dit Malko.

* *

*

Le *Seabreeze* se balançait doucement le long du quai. Tandis que Malko lançait les moteurs, Karla disparut dans la cabine, laissant Chris Jones détacher les amarres. Elle en ressortit sans son short et rejoignit Malko. Elle lui tendit son sac qui contenait son pistolet.

— Je n'ai pas de mauvaises intentions, affirma-t-elle.

Malko posa le sac sur le tableau de bord.

Le pubis de Karla formait une petite bosse en haut de ses cuisses. Elle était moins pulpeuse que Sherry, mais tout aussi excitante, avec ses seins attachés haut, ses épaules larges et des jambes qui n'en finissaient pas. Le regard de Malko se fixa sur son tatouage, en haut de la cuisse gauche et elle sourit.

— Vous aimez ? C'est un cobra. Il est beau, n'est ce pas ?

Comme le bateau prenait de la vitesse, elle fit glisser les bretelles de son maillot, ce qui fit piquer un fard à Chris Jones, sagement resté à l'ombre. En Amérique, les femmes bien ne montrent pas leur poitrine.

Ils mirent environ une demi-heure à atteindre « Stingrays City », zigzaguant au milieu des hauts fonds.

Brusquement, les rochers et les algues firent place à un merveilleux fond de sable sur lequel se détachaient les taches brunes des *stingrays*. Seul un autre bateau était déjà à l'ancre. Pas de Magnum en vue. Karla ne laissa pas le temps à Malko de s'interroger.

— Coupez le moteur et jetez l'ancre, dit-elle. Ils vont venir, mais j'ignore à quelle heure exactement.

Nous n'avons qu'à nous baigner, en attendant. Elle se dressa et

plongea directement de la passerelle, nageant ensuite entre les *stingrays*. Elle en attrapa une et la brandit hors de l'eau, criant à Malko.

— Venez !

Une vrai petite vacancière sans souci.

Chris Jones ôta sa veste et regarda l'eau émeraude avec méfiance.

— J'aime pas ces bêtes, fit-il. Moi, j'y vais pas.

Malko plongea à son tour et rejoignit Karla. La Russe semblait s'amuser beaucoup. Difficile de croire qu'elle venait de tuer un homme. Une indifférence minérale. Elle faisait la planche sur le dos, ses seins émergeant de l'eau comme deux promontoires. Malko l'observait, perplexe. Elle se rapprocha de lui, moqueuse.

— Je ne m'étais jamais baignée dans de l'eau aussi chaude, soupira-t-elle. Je ne savais même pas que cela pouvait exister.

— L'homme que vous avez tué, demanda Malko, vous le connaissiez depuis longtemps ?

Elle fronça les sourcils, comme s'il s'agissait d'un étranger.

— Viacheslav ? Deux ans. Un vrai salaud, persuadé qu'il était invulnérable. Il avait tort...

— Et Iacolev ? Depuis quand le connaissez-vous ?

Elle rit, ses cheveux trempés masquant son visage.

— Pas longtemps. Un salaud, lui aussi, d'une autre espèce. Un voleur d'apparatchik.

Visiblement, elle ne l'aimait pas. Soudain, son regard, par-dessus l'épaule de Malko, fixa un point derrière lui.

— Remontons à bord, dit-elle brutalement, les voilà. Il ne faut pas qu'ils nous voient.

Malko se retourna et aperçut l'étrave d'un gros bateau, encore éloigné de deux kilomètres, mais qui fonçait dans leur direction. Il venait du fond de North Sound et ressemblait à un Magnum.

CHAPITRE XI

Karla monta la première l'échelle du *Seabreeze*, balançant ses hanches devant Malko, puis s'engouffra dans la cabine. Il l'y suivit. Le Magnum n'était plus qu'à quelques centaines de mètres. Chris Jones interrogea Malko du regard.

— Restez là et surveillez-les, dit Malko.

Karla venait de se dépouiller de son maillot et s'essuyait. Elle s'enroula dans une serviette et alluma une de ses éternelles Royales. Par le hublot, ils apercevaient le Magnum qui perdait de la vitesse. Il stoppa et Malko vit l'ancre descendre. Il se trouvait à environ deux cents mètres du *Seabreeze*.

Personne n'était visible sur le pont. Soudain, un détail frappa Malko :

— Ce n'est pas le bon, dit-il, il n'a pas de bande verte.

— C'est le bon, répliqua Karla. Andy a effacé les bandes avec de la peinture, hier soir. Il n'y a plus qu'à attendre. Ils sont à la lisière des hauts-fonds. Arcady devra dépasser votre bateau pour venir au milieu des raies. Il ne faudra pas remonter complètement l'ancre. Vous foncerez jusqu'au Magnum, vous me rendrez mon pistolet et je m'occuperai du Noir. Vous n'aurez plus qu'à cueillir les deux autres... (Elle sourit.) Dans une heure, je serai une femme riche.

Elle s'étira et la serviette qui l'entourait tomba à terre, la laissant nue comme un ver. Une superbe femelle.

Elle fit un pas vers Malko, avec un sourire complice, comme s'ils se connaissaient depuis toujours, et s'appuya contre lui, sa bouche à la hauteur de la sienne.

— *Goloubtchik*, fit-elle avec douceur, nous avons une heure à passer. Autant le faire agréablement... Puisque nous sommes associés.

Sa chair tiède et ferme en disait encore plus que ses paroles. Malko s'efforça d'abord de rester de marbre, tout en sentant son pouls s'accélérer. Il n'était pas encore à l'âge où une superbe femme nue vient se frotter contre vous sans déclencher de réaction... Par le hublot, il apercevait le Magnum à l'ancre, où rien ne bougeait. Des doigts habiles commencèrent à le masser, tandis que Karla frottait lentement sa poitrine contre la sienne. À quoi bon résister ? Dans sa tenue, elle ne représentait aucune menace ; et Chris Jones était sur le pont, veillant au grain. Malko se détendit mentalement, laissant libre cours à son désir. Aussitôt, Karla lui adressa un sourire provocant.

— Je commençais à douter de moi.

En un clin d'œil, elle fit descendre son maillot et le poussa sur l'étroite couchette. Sa bouche s'empara de lui, avec voracité et

habileté ; un fourreau chaud et vivant.

Le léger balancement du bateau ajoutait à l'érotisme de la situation. Malko fut pris d'une furieuse envie de prendre Karla, de s'enfouir au fond de son ventre. Il la saisit sous les aisselles et voulut l'attirer sur lui. Elle résista, libéra sa bouche le temps de dire :

— Tu n'aimes pas ?

— Si, assura Malko, mais j'ai aussi envie d'autre chose.

Son regard tomba sur la main droite de Karla, allongée sur sa cuisse. Le soleil se reflétait sur le vernis rouge de ses ongles. Un reflet bizarre, métallique. Malko y regarda de plus près et réalisa soudain que les ongles de la jeune femme étaient très longs, taillés en pointe comme de minuscules poignards.

Un souvenir lui revint brutalement à l'esprit ; un livre de science-fiction qu'il avait lu jadis, *Gare à la bête*. L'histoire d'une très belle et très dangereuse créature... D'un coup, il comprit la raison de l'étrange conduite de Karla.

Elle le fixait de ses yeux verts, avec un sourire ambigu. Il le lui rendit, tous ses muscles bandés, aux aguets comme un fauve. Cela allait se jouer en quelques secondes. Sans pitié.

— Tu as raison ! dit-il, continue, c'est merveilleux.

Il surprit la lueur de triomphe dans le regard de Karla, alors qu'il s'allongeait à nouveau sur le dos. Il replia la jambe droite, comme pour être plus à l'aise, et, de toutes ses forces, expédia à Karla un coup de pied en plein visage.

Son talon frappa la Russe à la naissance du nez, juste entre les deux yeux. Projetée en arrière, elle tomba sur le plancher de la cabine, à plat dos. Mais en une seconde, elle se remit sur pied.

La lueur érotique qui dansait dans ses prunelles avait fait place à un éclair sombre de rage et de haine.

Comme un fauve, elle bondit sur Malko, ses mains visant sa gorge. D'une manchette, il réussit à les dévier, mais les quatre ongles de sa main gauche laissèrent le long de sa poitrine quatre traînées sanglantes.

— Chris ! hurla Malko.

Sans un mot, Karla revenait à la charge. Cette fois, elle visa le bas-ventre. Malko eut un bref mouvement de panique en sentant les griffes s'enfoncer dans sa cuisse, ainsi qu'une douleur cuisante près de son sexe encore à demi érigé. Il eut le temps de lui saisir le poignet. Elle s'apprêtait à le châtrer.

Ses ongles d'acier étaient coupants comme des rasoirs. Elle pouvait mutiler ou tuer un homme en quelques secondes. Lui déchirer la carotide ou lui arracher le sexe, au choix, selon sa position. Et en plus, elle avait la force d'un homme... De nouveau, Malko parvint à la repousser d'un coup de pied. Les ongles marquèrent de zébrures

sanglantes sa cuisse et la base de son sexe. Karla revenait à l'assaut quand Chris Jones surgit, pistolet au poing.

— Hé, cria-t-il, qu'est-ce qui se passe ?

Il ne vit d'abord que Karla, de dos, qui semblait étreindre Malko, debout. Elle essayait cette fois de lui déchiqeter le cou. Ils se déplacèrent et le gorille vit le sang qui ruisselait sur le torse et les cuisses de Malko.

Une boucherie. Horrifié, il leva son arme sans savoir que faire.

— Neutralisez-la ! cria Malko.

Remettant son arme dans son holster, Chris Jones ceintura par derrière la jeune femme et l'arracha de Malko. Il ne la maintint pas plus de dix secondes. Elle était aussi difficile à attraper qu'un chat. Elle réussit à pivoter et ses griffes se refermèrent sur les parties vitales de Chris Jones, à travers son pantalon. Sous le tissu fendu, les lames piquèrent la chair. Le gorille poussa un hurlement et lâcha prise. Mais Karla n'insista pas. En dépit de son « arme secrète » elle n'était pas de force contre les deux hommes, et le savait.

D'un bond, elle gagna le pont et, du même élan, plongea, nue, dans l'eau. Quand Malko surgit sur la plage arrière, elle était déjà à une dizaine de mètres du bateau, crawlant rapidement en direction du Magnum.

* *

*

Effaré, Chris Jones regardait Malko en train de tamponner ses blessures. Le sang n'arrêtait pas de couler, et c'était très spectaculaire, mais les estafilades n'étaient pas profondes... Malko était encore sous le choc. Il avait tout prévu, sauf ça.

— Elle voulait me tuer, commenta-t-il. Tout le reste n'était qu'une mise en scène.

— Mais l'autre, il est quand même mort...

— Je finis par en douter ! dit Malko, nous allons le savoir très vite. On lève l'ancre.

Le Magnum était en train de s'éloigner après avoir recueilli Karla. Tandis que Malko finissait d'éponger le sang qui suintait, Chris monta sur la passerelle, mit en route les moteurs et entreprit de lever l'ancre. À côté d'eux, un *bottom-glass-boat* venait d'arriver, déversant des centaines de touristes-plongeurs dans la « piscine » aux *stingrays*.

Le *Seabreeze* prit de la vitesse, filant vers l'ouest.

Maintenant, le seul but était de retrouver l'ancrage du Magnum.

* *

Karla échangea un regard inquiet avec Frank Cortese. À côté d'eux, Arcady Iacolev dissimulait mal sa fureur. Il finit par exploser, d'une voix grinçante, les mots se bousculant dans sa bouche.

— Tout cela n'a pas de sens ! gronda-t-il. Ils se rapprochent. Votre plan n'a pas marché. Cet agent américain va débarquer ici.

— On a pourtant mis le paquet, remarqua Karla. Viatcheslav est mort.

Iacolev lui adressa un regard noir.

— Ne me prends pas pour un imbécile ! Tu l'as tué parce que tu voulais t'en débarrasser ! Pas pour me rendre service.

— Andy et Gilbert ne diront plus rien. Ils vont chercher longtemps.

— Imbécile ! explosa Iacolev. Maintenant, ils savent que je suis là. Nous devons partir le plus vite possible.

Il avait martelé les derniers mots. Frank lui adressa un sourire rassurant, à son habitude.

— Pas de problème. Nous allons organiser cela. Dans vingt-quatre heures, nous serons loin et ces enfoirés auront l'air de cons.

Il était euphorique. Le plan mis au point par Karla n'avait pas marché, mais il était débarrassé de Ivankov.

* *

*

La communication entre Cayman Islands et Washington était claire comme du cristal, grâce au satellite. Malko venait de rendre compte des derniers événements à Richard Baxter. Il conclut :

— Ils sont aux abois. J'ai l'impression qu'ils voulaient gagner quelques heures parce qu'ils se préparent à fuir. À mon avis, ils vont tenter de partir par la mer, et probablement de gagner Cuba.

— Je le pense aussi, approuva le Deputy Director de la Division des Opérations. Et c'est peut-être mieux. Kidnapper Iacolev aux Caymans aurait été délicat. Or nous possédons un dispositif aéronaval permanent dans la zone Cuba-Jamaïque-Caymans. Des patrouilleurs dirigés par des Awacs, qui surveillent les Narcos. Je vais faire activer ce dispositif de façon à intercepter le *Eight Ball* dans les eaux internationales. Ce qu'il faudrait, c'est que vous puissiez nous signaler leur départ. Donc, localiser ce Magnum.

— Je vais m'y efforcer, promit Malko.

À peine avait-il raccroché qu'on frappa à sa porte. C'était Sherry, visiblement secouée.

— Cette femme a voulu vous tuer, dit-elle.

— Oui, répondit Malko, sans préciser comment.

Ses coupures le brûlaient horriblement et il supportait avec peine ses vêtements. Sherry n'insista pas.

— Ce matin, dit-elle, j'ai reçu la visite du garçon que vous avez déjà vu, dit-elle d'une voix un peu embarrassé. Il est venu me faire une scène, parce que j'avais disparu. Il prétend que vous êtes mon amant. C'était un comble.

— Il m'a insultée, traitée de raciste, continua Sherry, et m'a dit qu'en ce moment il n'avait pas de chance. Il a une « copine », une très belle Noire qui travaille chez un bijoutier, à Georgetown. Il est furieux parce que cette fille le trompe avec un Blanc.

— Ce sont des choses qui arrivent, dit Malko.

— Oui, continua Sherry, mais ce Blanc est un étranger avec une barbe, qui parle mal anglais et qui a beaucoup d'argent. Il a des yeux très écartés et un long nez. Il lui fait des cadeaux somptueux et ne vient jamais seul, mais toujours avec un chauffeur, dans une Mercedes noire.

— Il l'emmène chez lui ?

— Non, il a loué un appartement où il l'emmène. Quelquefois, il passe au *Post Office* relever une boîte postale.

— Quand le voit-elle ? demanda Malko.

— C'est irrégulier. Il passe en général la prendre à la sortie de son travail, vers cinq heures et demie. Malko regarda sa montre : cinq heures cinq.

— On va à Georgetown, dit-il.

Malko et Sherry s'étaient installés à la terrasse d'un café-restaurant, au premier étage d'une maison de bois, dominant Church Street et l'entrée de la bijouterie.

Chris et Milton attendaient dans la voiture garée un peu plus loin dans Church Street. Malko et Chris étaient reliés l'un à l'autre par des téléphones cellulaires. Il était 5 heures 35 et la circulation commençait à être intense.

Une Mercedes noire avec des vitres fumées s'arrêta sur le terre-plein où se garaient les clients du sous-marin *Atlantis*. Personne n'en sortit. À travers le pare-brise, Malko distinguait le visage du chauffeur. Un Blanc au visage gras, les cheveux noirs rejetés en arrière. Impossible de voir si quelqu'un d'autre se trouvait à l'intérieur du véhicule. Rien ne se passa pendant dix minutes. Puis, la porte de la bijouterie s'ouvrit sur une grande Noire teinte en roux, vêtue d'un tailleur blanc à pois mauves. Elle traversa Church Street et s'engouffra à l'arrière de la Mercedes ! Celle-ci démarra aussitôt, vers le centre de Georgetown.

Alertée par Malko, Milton Brabeck démarra aussitôt, mais dut laisser trois véhicules entre la Mercedes et lui. Elle était immatriculée à Georgetown.

La circulation se traînait, ralentie par le feu à l'embranchement de Shedden Road. Il passa au rouge juste après que la Mercedes se fut engagée sur la droite, dans Shedden Road. Courageusement, Chris Jones doubla la file de voitures sagement arrêtées et fonça. Il se trouva nez à nez avec un motard de la police locale, désarmé, mais l'air sévère. Une grue bouchait la rue voisine et il réglait la circulation. Le policier désigna le feu au rouge avec une expression réprobatrice et se retourna.

Pas question de passer... Quand le feu passa enfin au vert, Chris Jones eut beau foncer, jusqu'aux abords de l'aéroport, il ne trouva pas la Mercedes noire. Il n'y avait plus qu'à faire demi-tour. Malko attendait sur le trottoir de Church Street. Il fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— Il nous reste le *Post Office*, dit-il. On va l'attendre là.

Ils prirent Cardinal Avenue qui débouchait juste sur la poste, un petit bâtiment gris-bleu au coin de Edwards Street. En face se trouvait le Thomson Building, un bâtiment de bois abritant plusieurs commerces, en retrait d'un grand parking. Ils s'y garèrent, le capot face au *Post Office*, distant d'une vingtaine de mètres.

Allongé sur Ann, sa bouche scellée à la sienne, son torse massif écrasant ses seins, Arcady Iacolev besognait sa maîtresse à lents coups de reins. Les cuisses largement ouvertes, Ann gémissait sous cet assaut qui semblait ne jamais devoir se terminer... Le Russe se retira, lui replia les jambes, les ramena en avant pour faire saillir le sexe de la jeune femme pratiquement à l'horizontale. Il s'enfonça au fond de son ventre, de tout son poids, avec l'impression de forcer un puits délicieusement serré. Ann hurla de bonheur. Les traits crispés, en appui sur les mains, le Russe se ménageait. Il parvint à se retirer sans avoir joui, contemplant son sexe gonflé avec fierté.

— Tu es merveilleux aujourd'hui, murmura Ann.

Arcady Iacolev faillit éjaculer de bonheur. Comme ses milliards de dollars comptaient peu, en cette seconde ! Pourtant il continua son assaut, comme il se l'était promis. Prenant Ann par les hanches et la retournant, il contempla pendant quelques secondes sa croupe cambrée et pleine. Pour s'amuser, Ann se mit à la remuer imperceptiblement. D'un seul élan, Arcady la cloua au lit. Abuté de toute sa longueur, il joua un peu, puis se retira encore, bloquant son souffle. Tenant son sexe à pleine main, il remonta jusqu'à l'anneau plissé des reins. Un fantasme qu'il n'avait jamais osé réaliser avec la Noire.

— Non ! cria Ann d'une voix qui se voulait sévère.

C'était trop tard. Une pression plus forte et il la viola. Après une petite résistance, son sexe s'enfonça d'un coup. Il faillit en défaillir de bonheur. Sous lui, Ann rampait, se débattait, essayait de le repousser. Il lui caressa le dos de sa barbe et dit en russe :

— Ça ne sert à rien, ma petite colombe, tu es bien emmanchée.

— Arrête ! Tu me fais mal ! C'est horrible ! supplia Ann.

Arcady Iacolev continua à la sodomiser. Jusqu'à ce qu'il se répande en elle avec un grognement de volupté. Dès qu'il l'eut libérée, elle se redressa, les yeux pleins de larmes !

— C'est la dernière fois que je te vois !

Arcady Iacolev ne broncha pas, ses yeux en amande totalement inexpressifs.

— C'est vrai, laissa-t-il tomber tristement, je m'en vais demain.

La colère d'Ann tomba d'un coup.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle. Tu pars pour de bon ?

— Pourquoi ? Tu veux venir avec moi ?

La métisse semblait avoir oublié sa douleur.

— Tu veux *vraiment* m'emmener ? demanda-t-elle avec incrédulité.

Arcady la contemplait, encore tenaillé par le désir, malade à l'idée

de la perdre. Il était sûr qu'il y avait dans le monde des milliers de femmes plus belles, plus intelligentes, plus sophistiquées. Mais c'était Ann qui le faisait bander ! Ses milliards de dollars ne pouvaient rien changer à ce problème. Il tira de la poche de sa veste une enveloppe Kraft pleine de billets de cent dollars.

— Voilà pour toi, dit-il. Je pars à Cuba, mais je n'y resterai pas. Je te téléphonerai très vite. Si tu veux me rejoindre, tu auras une vie très agréable...

Pendant quelques secondes, une idée folle l'effleura. Lui au Kremlin, dans l'ombre de Vladimir Jirinovski, avec Ann, prête à satisfaire ses moindres caprices. Mais pour l'instant, il était un fugitif milliardaire, risquant sa vie à chaque seconde... Après avoir vidé la moitié d'une bouteille de Dom Pérignon, ils se rhabillèrent et descendirent l'escalier extérieur pour gagner la Mercedes. Il faisait nuit noire. Ils ne dirent pas grand-chose durant le trajet et il la laissa comme d'habitude à Elizabeth Square. Spontanément, elle se pencha et l'embrassa.

— Téléphone-moi vite !

Elle s'éloigna à grandes enjambées. Dès que la Mercedes redémarra, Arcady Iacolev lança à Big Lou :

— On passe au *Post Office*.

* *

*

— La voilà !

La Mercedes arrivant de Cardinal Avenue venait de s'arrêter au stop d'Edwards Street, juste avant le *Post Office*. Elle redémarra, pour stopper le long du trottoir.

Malko retint son souffle. La portière arrière s'ouvrit et un homme de haute taille avec une barbe noire sortit de la voiture. Il faisait trop sombre pour distinguer ses traits. Il alla jusqu'au mur où étaient encadrées les boîtes postales, s'accroupit et ouvrit une case de la rangée du bas, y prenant plusieurs enveloppes.

— C'est lui ? C'est Arcady Iacolev ? souffla Chris Jones, assis à côté de Malko.

— Je le pense.

Le barbu remonta dans la Mercedes qui repartit, passa devant eux, puis tourna à droite en direction de Shedden Road. Malko suivit, laissant une certaine distance entre eux. La Mercedes sortait de Georgetown, en direction de l'A4. Quelques miles plus loin, ils reprirent la route côtière, Red Bay Road, filant vers l'est, où se trouvaient les lotissements les plus luxueux de l'île, dont Omega Bay. Mais la circulation était de plus en plus fluide et ils allaient avoir du

mal à ne pas se faire remarquer.

— On les coince ? suggéra Chris Jones.

— Il n'est pas seul, dit Malko. Je n'ai pas envie de déclencher un combat ouvert. Ma mission n'est pas de m'emparer de force d'Arcady Iacolev, mais de le localiser. Suivons-le, ensuite on verra.

Devant eux, la Mercedes filait à bonne allure.

Soudain, ses feux arrière s'illuminèrent ; elle freinait. Puis son clignotant gauche s'alluma.

* *

*

— Nous sommes suivis, annonça d'une voix calme Big Lou, après un regard dans le rétroviseur.

Arcady Iacolev se retourna, son poulx grimpant comme une fusée.

— Vous êtes sûr ?

Devant son expression paniquée, Big Lou eut un sourire pervers et un geste rassurant.

— *No sweat, boss ! I take care.* (29)

Tout en conduisant, il sortit de sa veste un mini téléphone portable, le déplia et composa un numéro.

C'est Frank Cortese lui-même qui répondit. Le tueur lui expliqua ce qui se passait. Le *Capo* ne mit pas longtemps à réagir.

— Prends Prospect, ensuite Marina Drive. Avant d'arriver au chantier, il y a un chemin sur la droite qui rejoint le First canal. Tu le prends. Arrivé au canal, tu tournes à droite sur le chemin de halage, comme si tu revenais sur tes pas. Et tu t'arrêtes tout de suite. Tu bloques tes portières et tu attends. OK ?

— OK, boss.

* *

*

La Mercedes cahotait lentement dans Prospect Drive, une des nombreuses voies se dirigeant vers le North Sound, à travers un *no man's land* sans lumière.

Une immense zone déserte, à l'exception de quelques maisons, s'étendait sur des kilomètres carrés, entre Red Bay au sud et le North Sound.

Prudents, Chris et Milton avaient sorti leurs armes, posées sur leurs genoux. À l'arrière, Sherry ne disait pas un mot, terrifiée.

— On dirait qu'ils vont au chantier, remarqua Chris.

— J'ai peur qu'ils ne s'aperçoivent de notre présence, répliqua Malko.

Ils étaient les deux seuls véhicules à rouler sur cette voie déserte. De nouveau, la Mercedes freina, et cette fois, tourna à droite. Malko aperçut l'eau d'un canal, au bout du chemin. La Mercedes tourna encore à droite, empruntant le chemin qui le longeait. Elle revenait sur ses pas. Elle s'arrêta brusquement, tout de suite après avoir tourné, empêchant Malko d'en faire autant. Il écrasa le frein, le capot à trois mètres de l'eau noire du canal. La Mercedes était toujours immobile.

— *Fuck...* commença Chris Jones.

Il n'eut pas le temps de finir. Ils entendirent le grondement d'un puissant moteur derrière eux. Malko vit surgir dans le rétroviseur quelque chose qui ressemblait à un Range Rover. Une fraction de seconde plus tard, un choc terrible projeta leur voiture en avant. La Nissan partit comme une boule de billard, resta quelques secondes en équilibre au-dessus de l'eau noire, puis son capot y plongea... Sherry, à l'arrière, hurla de terreur. Malko s'accrocha à son volant, étourdi par le « coup du lapin » ! La Nissan toucha l'eau du canal dans une grande éclaboussure et s'y enfonça en quelques secondes !

* *

*

D'un puissant coup d'épaule, Chris Jones réussit à ouvrir la portière de son côté. Ils n'y voyaient goutte, on aurait pu se croire dans un sous-marin en train de couler. L'eau envahit instantanément la voiture. Malko bloqua sa respiration et se glissa à l'extérieur, à la suite de Chris Jones.

À l'arrière, Milton Brabeck, à moitié groggy, essayait de détacher sa ceinture ! Énérvé, il perdit de précieuses secondes et il commença à avaler de l'eau. Heureusement, Sherry s'en aperçut. Nageant comme un poisson, elle n'eut aucun mal à saisir le poignet de Milton et tirant de toutes ses forces, le fit passer par la portière ouverte. Il n'y avait pas beaucoup d'eau, environ trois mètres, mais cela suffisait pour se noyer.

Sherry surgit à la surface du canal, Milton Brabeck, à demi conscient, accroché à elle.

— Aidez-moi ! cria-t-elle.

Malko se précipita. À eux deux, ils réussirent à pousser Milton jusqu'au bord. Chris sortit de l'eau le premier et se hissa sur le bord du canal. Il prêta mainforte à Malko et Sherry pour arracher Milton Brabeck au canal et l'allonger sur le sol. Le gorille, à moitié noyé, crachait ses poumons. Bien entendu, la Mercedes avait disparu !

Enfin, au bout de cinq minutes, Milton Brabeck recommença à respirer normalement, couvé par un Chris Jones hilare.

— Si t'as avalé des poissons, conseilla-t-il, recrache-les

maintenant. Sinon tu vas être malade.

Milton n'eut pas le courage de répondre. Sherry tremblait de tous ses membres.

— Nous aurions pu tous nous noyer, dit-elle. Que s'est-il passé ?

— Un superbe piège, commenta Malko. Ils se sont aperçus qu'on les suivait et ont monté un guet-apens par téléphone.

Soudain, Chris Jones se frappa le front.

— Putain ! L'artillerie.

Les pistolets étaient restés dans la voiture... Comme personne ne bougeait, le gorille se dépouilla de sa chemise et de son pantalon, avant de plonger. Cinq minutes plus tard, après plusieurs tentatives infructueuses, il remontait trois armes. Après un bon nettoyage, elles seraient comme neuves...

Sherry grelottait. Elle finit par enlever son tee-shirt, ne gardant que son soutien-gorge et son caleçon trempé. Milton continuait à cracher et à jurer.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il. Chris ricana.

— On va te fabriquer une civière pour te porter.

Red Bay Road, le seul endroit où ils puissent trouver de l'aide, se trouvait à deux kilomètres. Ils se mirent en route. Malko était ivre de rage. Leurs adversaires se jouaient d'eux. Arcady Iacolev, alerté, n'allait pas faire de vieux os à Grand Cayman.

— Sherry, il faut nous amener à la fille de la bijouterie, dit-il. Elle possède sûrement des informations précieuses.

CHAPITRE XIII

Frank Cortese dévorait à belles dents son New York steak, l'arrosant d'un ketchup couleur de sang. Son optimisme inaltérable finissait par exaspérer Arcady Iacolev qui avait à peine touché sa viande. Il posa sa fourchette et lança :

— Vous vous rendez compte à quoi je viens d'échapper ! Ils voulaient sûrement me kidnapper...

Karla plongeait le nez dans son assiette. Elle n'aimait pas que les deux hommes s'affrontent. Frank Cortese termina la bouchée qu'il était en train de mâcher et lâcha d'une voix tendue.

— Ils n'ont rien pu faire, non ? J'espère que ces *mother-fuckers* se sont noyés. Mais *on s'en fout* ! Demain, on met les voiles. Et ces connards ne savent toujours pas où on est. D'ici là, il ne va rien se passer. Big Lou va dormir sur le Magnum, avec Horatio. Au cas où... Est-ce que Pavel peut rester ici toute la nuit ? Sans fermer l'œil ?

— Sûrement, approuva Arcady Iacolev. Je vais lui parler.

Karla bâilla ostensiblement, avec un regard en coin pour Frank qui comprit le message. Depuis l'élimination brutale d'Ivankov, la veille, la tension avait nettement baissé. La police locale avait dû trouver son corps, mais n'était pas près de l'identifier, Karla ayant pris soin de lui prendre ses papiers. Frank posa une main possessive sur la cuisse de Karla et annonça :

— Nous, on va se coucher.

Karla aussi comptait les heures. Elle commençait à en avoir sa claque des cocotiers, de la mer et des Noirs. Vivement les grands espaces...

Arcady Iacolev gagna la cuisine où Pavel dînait avec Big Lou. En russe, il donna ses instructions au Tchétchène. Celui-ci avait hâte de se rendre utile. Il secoua son poignet pour faire descendre la montre de deux cent mille dollars. Il avait vraiment de la chance. Pris d'une soudaine envie de parler, Arcady Iacolev lui dit :

— Un jour, nous retournerons à Moscou. Tu seras le chef de ma garde personnelle.

Pavel Dombass lui adressa un sourire éperdu de reconnaissance. Moscou lui manquait. Son anglais était trop rudimentaire pour lui permettre de communiquer.

Arcady Iacolev dit bonsoir à Pavel, emportant sa précieuse mallette. Arrivé dans sa chambre, il vérifia les volets, puis ferma la porte à clef. Ensuite, il ouvrit le courrier ramassé au *Post Office* et commença à le lire. C'étaient des nouvelles de Moscou, qui avaient transité par New York. De bonnes nouvelles. Vladimir Jirinovski tissait

sa toile. Mais l'ultimatum de Sterligov était postérieur à ceci.

L'ancien membre du Politburo s'allongea sur son lit après avoir glissé un disque laser de Prokofiev dans un portable Samsung. bercé par la musique, il se mit à rêver à l'avenir. S'il parvenait à quitter Cayman Islands sain et sauf, cela lui donnerait un nouveau répit de plusieurs mois. Mais les élections présidentielles en Russie n'auraient pas lieu avant 1995. De nouveau, il repensa à l'ultimatum transmis par Sterligov. Une fois qu'il aurait l'argent, Jirinovski pouvait très bien être tenté de supprimer Iacolev, devenu inutile... Donc, il devait le donner au compte-gouttes. Amusant retournement de l'histoire ! Cet argent volé au peuple russe servirait à mettre en place un nouveau système pour l'asservir... Iacolev était confiant. Jirinovski avait les qualités qui faisaient les dictateurs. La démagogie, l'art du mensonge, la brutalité et une absence totale de scrupules. Certes, l'avenir présenterait certains risques. Hitler avait fait liquider tous ses anciens amis, y compris le mage Hanussen, l'homme qui avait créé la symbolique du nazisme, disparu dans un camp de concentration. Arcady Iacolev se leva, ouvrit la fenêtre, puis les volets, regardant le ciel étoilé, écoutant le bruit de la mer, rafraîchi par la brise du nord-est.

Au bout de quelques minutes, il referma. Il en avait assez du soleil, de la mer et du sable. Il rêvait de sa belle datcha au milieu de la forêt de bouleaux. Ce salaud de Boris Eltsine avait dû l'attribuer à un de ses amis. La première chose qu'il ferait en rentrant serait de la récupérer...

Comme il n'avait pas sommeil, il se mit au bureau et commença une lettre à l'intention de Vladimir Jirinovski. C'était curieux. Il ne l'avait jamais rencontré et cependant, c'était désormais la personne qui comptait le plus dans sa vie. Lorsque Jirinovski, alors capitaine du KGB, avait reçu l'ordre de ses chefs de fonder le Parti libéral-démocrate, Arcady Iacolev avait trouvé l'idée excellente, sans trop y croire.

Jamais, à l'époque, il n'aurait pensé qu'un jour son sort dépendrait de cette « créature » du Cinquième Directorate... Maintenant, il ne vivait plus qu'à travers lui, guettant ses succès et ses échecs.

* *

*

— Gilbert Moore a été assassiné hier matin par un inconnu qui lui a tiré deux balles dans la tête, annonça Thomas Hayden. Aucun indice. Personne n'a rien remarqué, ni rien entendu...

Malko n'était qu'à demi étonné. C'était le pendant du meurtre d'Andy. Iacolev et ses amis faisaient le ménage... L'ami de Janice

Sanford lui avait laissé un message la veille, avant son retour au *Hyatt*. Ils avaient dû faire du stop pour regagner l'hôtel, et expliqué l'accident par une fausse manœuvre. Chris avait loué une autre voiture et attendait Malko pour aller rendre visite à Ann, la vendeuse de la bijouterie... Sherry finissait de se préparer, après être passée prendre des affaires chez elle. Un vent violent soufflait sur Cayman Islands et de gros nuages venant du nord charriaient des averses intermittentes. Le temps avait brutalement changé.

Malko écourta sa conversation : il ne voulait pas perdre une minute.

— Je vous rappellerai dans la journée, promit-il à Thomas Hayden.

* *

*

Frank Cortese regardait le ciel, le front plissé. Une petite averse faisait frémir l'eau du North Sound.

— On ne peut pas partir, annonça-t-il. Il faut attendre demain.

— Mais la mer a l'air très calme, protesta Arcady Iacolev.

L'Américain étendit le bras, montrant dans le lointain la barrière de corail.

— À l'intérieur du Sound, oui, mais de l'autre côté, il y a des creux de quatre mètres... Il faut attendre que cela se calme. Ça ne dure jamais longtemps ici. De votre côté, ça change quelque chose ?

Le Russe hésita.

— Non, je ne pense pas, je vais les prévenir.

Avec le mauvais temps, il éprouvait encore plus l'impression de claustrophobie. Les rafales de pluie avaient augmenté d'intensité et il n'était même pas question de se mettre autour de la piscine. Il pria pour que le téléphone de la villa ne soit pas sur écoute, ce qui était heureusement peu probable.

* *

*

Les violentes rafales de pluie avaient vidé les rues de Georgetown, bien que deux *cruise-boats* se trouvent en rade. La mer montait à l'assaut des rochers, le long de Church Street. Sherry et Malko coururent pour ne pas se faire tremper, et pénétrèrent dans la bijouterie.

Pas un chat. Un escalier menait au premier étage.

— Elle doit être en haut, dit Sherry, elle travaille aujourd'hui.

Malko aurait aimé interroger la jeune Caymanaise dans un endroit

plus tranquille, mais Sherry n'avait pu la joindre à temps.

Sherry s'engagea dans l'escalier menant au premier, suivie de Malko. Deux vendeuses bayaient aux corneilles, une vieille Noire et Ann, toujours dans son tailleur blanc à pois mauves. Elle jeta un coup d'œil indifférent aux nouveaux venus et continua à se limer les ongles. Somptueuse salope tropicale, pensa Malko, avec une immense bouche molle et rouge, et une poitrine comparable à celle de Sherry, qui tendait la toile de son tailleur.

Sherry s'approcha d'elle.

— Vous êtes Ann ?

Surprise, la Noire leva la tête.

— Oui. Pourquoi ?

— Je suis une amie de Presley...

— Ah bon.

Elle savait que son jeune amant la trompait avec une *white bitch*(30) aux gros seins et enveloppa Sherry d'un regard dépourvu d'aménité.

— Vous voulez quelque chose ?

Sherry continua de sourire. Elle était mieux que cette truie aux cheveux roux...

— Non, je suis avec un ami qui voudrait vous demander un renseignement.

De la tête, elle désignait Malko qui s'avança avec son sourire le plus câlin.

L'expression boudeuse d'Ann s'atténua un peu. Les yeux dorés de Malko ne la laissaient pas indifférente.

Ça, c'était un Blanc comme elle les aimait.

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-elle d'un ton beaucoup plus doux, avec un regard appuyé.

— C'est un peu particulier, dit Malko, vous ne pourriez pas vous absenter cinq minutes pour prendre un café en face ? C'est important. Pour vous.

Ann dit quelques mots à voix basse à l'autre vendeuse et suivit Malko, ignorant délibérément Sherry.

Ils coururent sous la pluie jusqu'au café-restaurant d'où Malko avait surveillé la bijouterie la veille. La salle était vide, et ils s'installèrent dans un coin.

Discrètement, Sherry s'installa un peu plus loin. Ann croisa les jambes et sourit à Malko.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle.

Abandonnée, elle semblait s'offrir avec une certaine mollesse lascive, le regard à la fois appuyé et trouble, et toujours cette grosse bouche molle, presque obscène. On avait envie de croquer dans son corps comme dans une belle pâtisserie.

— Ce que j'ai à vous dire est un peu délicat, expliqua Malko. Il s'agit de votre vie privée.

Ann fronça les sourcils.

— Ma vie privée, mais...

— Vous avez une liaison avec un étranger, l'homme barbu qui est venu vous chercher hier, dit Malko. C'est votre droit le plus strict. Mais il se trouve qu'il est recherché par les autorités américaines et russes.

Ann sursauta.

— Qui êtes-vous ? Vous appartenez à la police ?

— Pas tout à fait, dit Malko, mais je travaille pour le gouvernement des États-Unis. Je ne veux vous causer aucun problème, simplement obtenir certaines informations. Cela restera entre vous et moi.

— Je suis obligée de répondre ?

— Non, bien sûr, mais si vous refusez de collaborer, je serais alors obligé de vous faire interroger officiellement par la police de Grand Cayman et votre patron sera forcément au courant...

Ann lui jeta un regard noir et lança :

— Que voulez-vous savoir ?

— Où cet homme vous emmène-t-il ?

— Dans un appartement de Waterways.

— Il habite là ?

— Non.

— Où habite-t-il ?

— Je n'en sais rien. Je n'ai jamais été chez lui. Je pense qu'il doit être marié.

— Que savez-vous de lui ?

Elle fit la moue.

— Pas grand-chose. Il m'a dit qu'il était allemand.

— Son prénom ?

— Jack. Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ? Je n'ai rien fait de mal.

Malko était en train de regarder la Piaget qu'elle portait au poignet. Un petit tas de diamants qui valait au bas mot cent mille dollars... Il sortit de sa poche la vieille photo d'Arcady Iacolev remise par la CIA.

— C'est lui ?

— Oui, je crois, admit Ann de mauvaise grâce.

— Quand le revoyez-vous ?

Ann, excédée, était déjà debout.

— Jamais.

— Pourquoi ?

— Il s'en va aujourd'hui. Il me l'a annoncé hier. Il doit me

téléphoner dans quelques jours.

— Où va-t-il ?

— À Cuba, je crois. Bon, je peux m'en aller ?

— Oui.

Malko regarda la somptueuse vendeuse traverser le restaurant et disparaître. Le départ précipité d'Arcady Iacolev n'était pas une surprise. Traqué, le Russe avait décidé de retourner dans un endroit où il serait en sécurité.

Malko rejoignit Sherry et lui fit part de leur conversation.

— Ils ne vont sûrement pas partir aujourd'hui, fit aussitôt la jeune femme. Vous avez vu la mer ? Il y a plus de cent vingt nautiques pour Cuba. Même avec un Magnum 57, ils ne passent pas...

Cela donnait un sursis à Malko pour s'organiser. La première chose à faire était d'avertir la CIA. Ce n'était pas avec le *Seabreeze* qu'il allait pourchasser le *Eight Ball*.

* *

*

— Il faut absolument que vous trouviez ce Magnum, afin de pouvoir me signaler son départ, expliqua Richard Baxter. Les Coast Guards ont plusieurs navires dans cette zone, mais ils ne peuvent pas se mobiliser exclusivement pour intercepter Iacolev, si je n'ai pas des indications de temps à leur donner.

— Je vais faire tout mon possible, soupira Malko. Je vous rappelle ce soir.

Sherry avait entendu la conversation et elle intervint.

— Aujourd'hui, nous pouvons naviguer dans le North Sound, expliqua-t-elle. La mer y est calme, à cause du *reef*.

Le North Sound était vide, le mauvais temps ayant fait reculer les touristes, mais la mer était très peu agitée. Le Viking tanguait à peine.

— Nous allons traverser et partir de Cayman Kay, proposa Sherry, en suivant la côte, de façon à explorer tous les *reefs*.

Frileusement blottis dans la cabine, Milton et Chris regardaient la mer se briser sur le *reef* avec inquiétude.

Leur artillerie graissée à neuf se trouvait dans un sac de plage.

— Moi, quand je vois une mer comme ça, je pense au *Titanic*, lâcha Chris Jones.

Milton, qui avait de la culture, ricana.

— Ici, tu risques pas de voir des icebergs.

* *

*

De loin, la côte est du North Sound semblait n'offrir aucun abri naturel, mais des dizaines de trouées ou de bras de mer naturels s'enfonçaient au milieu des mangroves. Malko commença à les explorer systématiquement. La plupart se terminaient, après quelques dizaines de mètres, en culs-de-sac. Pourtant, ils débouchèrent dans un lac intérieur cerné par les palétuviers et invisible de la côte, avec pour seul accès un étroit chenal. Pas âme qui vive, la verdure à perte de vue. On se serait cru au bout de monde...

Ils regagnèrent le North Sound, continuant vers le sud. Des habitations apparurent. D'après la carte, c'était North Sound Estate. Là aussi, des dizaines de canaux... Mais toujours pas de Magnum.

Un mile plus loin, ils entrèrent dans un canal rectiligne qui s'enfonçait profondément à l'intérieur des terres. Des dizaines de bateaux étaient amarrés le long de ses berges et ils furent obligés de les examiner tous. Ils se retrouvèrent dans une marina desservant plusieurs très belles maisons. Toujours rien !

Demi-tour. C'était infernal : la côte était trouée comme une écumoire. Certains canaux étaient presque invisibles, ne desservant qu'une seule maison. Les propriétés étaient éloignées les unes des autres, protégées par des murs de verdure. Une zone totalement résidentielle. À force de glisser à cinq nœuds le long de ces paisibles canaux, on en avait le tournis.

De nouveau la mer. Et les mangroves. Pas une habitation. Et puis, un petit canal apparut, presque invisible, dissimulé par la végétation. Il semblait ne mener nulle part. Malko s'y engagea quand même. On se serait cru au Vietnam à présent ? Chris et Milton scrutaient les rives, sur leurs gardes. Ils parcoururent cinq cents mètres et se trouvèrent devant un mur de verdure : un autre cul-de-sac.

— On retourne, annonça Malko.

Il commença à pivoter sur place en jouant des deux moteurs. Son regard fut alors attiré par un endroit où la végétation semblait plus épaisse, comme un mur vert.

Il baissa les yeux : elle s'arrêtait au niveau de l'eau, comme si les arbres étaient suspendus dans le vide ?

Un examen plus attentif lui révéla qu'il s'agissait d'un sas, qui devait pivoter comme une porte, au-dessus d'un canal si étroit que deux bateaux ne pouvaient pas s'y croiser.

Malko monta sur le poste de pêche du Viking, trois mètres au-dessus de l'eau. Le canal secret zigzaguait entre deux haies de bambous géants qui le dissimulaient aux regards comme un véritable tunnel de verdure. Il se terminait par un hangar rustique abritant deux bateaux. Un petit *cabin-cruiser* et un grand bateau blanc qui ressemblait furieusement au Magnum 57 qu'il recherchait.

Malko continua son exploration visuelle. Derrière le hangar abritant les deux bateaux, il distingua une cocoteraie, puis de véritables murs de bananiers et de bambous géants. Et enfin, dissimulé par toute cette verdure, le toit plat et bas d'une grande maison, un peu en retrait du rivage, quasi invisible à moins d'avoir le nez dessus.

Il redescendit de son perchoir, fou de joie. Il venait enfin de découvrir la planque d'Arcady Iacolev.

Vraisemblablement une propriété appartenant, comme le Magnum 57, à Frank Cortese.

L'endroit était idéal, du point de vue de la discrétion, sans aucun voisinage avec, comme accès à la mer, le mini-canal.

Il en avait assez vu et acheva son demi-tour, repartant vers le North Sound. Inutile d'attirer l'attention. Il n'y avait plus qu'à attendre que la mer se calme. Dès que le beau temps serait revenu, il s'embusquerait dans le North Sound, de façon à voir partir le *Eight Ball*. Il ferait mine de le suivre. Le Magnum les sèmerait facilement, sans se douter qu'il allait se jeter dans un piège invisible, au large.

Arrivé dans le North Sound, il poussa les gaz et le *Seabreeze* prit de la vitesse, malgré le clapot. Une demi-heure plus tard, ils entraient dans la marina du Yacht Club.

— À mon avis, cela va se lever demain, dit Sherry. Le vent a tourné.

* *

*

Frank Cortese, tournait en rond dans le living-room, regardant le ciel toutes les cinq minutes, bien que la météo lui ait affirmé qu'il n'y aurait pas d'amélioration durant la journée. Arcady Iacolev, morose, contemplait lui aussi les vagues grises du North Sound.

Une île présentait certains avantages, mais pas tous...

Karla apparut, hiératique, moulée dans un pull rose et un pantalon en cuir noir si serré qu'il en était indécent. Elle s'était maquillée comme la Reine de Saba, pour Frank, son nouveau maître. Plus sentimental que ses anciens amants, mais tout aussi féroce. Elle n'avait qu'une hâte : quitter cette île perdue pour retrouver la civilisation, la vraie. Elle avait réussi adolescente à s'arracher à la Kirghizie, ce n'était pas pour pourrir au fin fond d'une île minuscule des Caraïbes.

Arcady Iacolev se dit que du courrier l'attendait peut-être au *Post*

Office, mais il avait peur de s'aventurer en ville, après l'incident de la veille. Le souvenir d'Ann le brûlait. Quand la reverrait-il ?

Lorsqu'il avait parlé à Frank Cortese le matin même, de l'éventualité de l'emmener, le *Capo* avait grimpé aux murs. C'était la première fois qu'il s'opposait à son « hôte » milliardaire aussi violemment.

— Des filles plus belles et plus bandantes qu'elle, je t'en trouverai des dizaines, avait-il promis. Tu n'auras qu'à claquer des doigts. Cette pétasse, je vais lui en mettre deux dans la tête ! Comme ça, tu ne penseras plus à l'emmener.

Sa colère avait calmé Arcady Iacolev. Il savait Frank Cortese capable de mettre sa menace à exécution. L'Américain avait supprimé sans sourciller Gilbert Moore et Andy, de vieux complices pourtant.

Mais cela avait toujours été la méthode de Frank « Teflon » Cortese. On ne laisse pas de témoins susceptibles de vous faire plonger. Lorsqu'il s'agissait d'hommes ayant prouvé jadis leur loyauté, leur cercueil disparaissait sous les couronnes offertes par le *Capo*. Mais les sentiments n'empêchaient pas la prudence.

In petto, Iacolev s'était juré de passer outre aux injonctions de Frank Cortese, dès qu'il serait à l'abri de ses poursuivants. La journée allait passer lentement.

Si seulement il avait pu jouer aux échecs ! Mais Pavel n'avait jamais dépassé le stade des dominos, Frank ignorait même ce que signifiait le mot « échecs » et Karla se moquait des jeux de société. Pour tuer le temps, il alla s'enfermer dans sa chambre et mit de la musique sur un portable Samsung. Dans un sens, il était obligé de vivre comme Salman Rushdie. Sa meilleure protection, c'était le secret.

Il fallait tenir assez longtemps pour que Vladimir Jirinovski parvienne à prendre le pouvoir. Alors seulement, les choses changeraient.

À travers les journaux russes que lui faisait parvenir Vronski, il suivait de près l'évolution politique de la Russie, essayant de se faire une idée objective des chances du leader nationaliste.

* *

*

Les gros nuages gris avaient disparu, le vent était tombé et le North Sound avait retrouvé sa belle couleur émeraude. De l'autre côté du *reef*, la mer des Caraïbes s'était calmée, comme si on avait versé de l'huile dessus.

Depuis le lever du jour, le *Seabreeze* était embusqué derrière un petit promontoire prolongeant le Head Sound, au nord-est du canal

menant à la propriété de Frank Cortese. Normalement, le Magnum devait partir, lui, vers le nord-ouest, pour atteindre la passe. Il ne s'apercevrait donc pas immédiatement de la présence du *Seabreeze*. Avec ses puissantes jumelles, il était facile à Malko de l'identifier, même à plus d'un kilomètre. Sherry faisait partie du voyage : elle était la seule à connaître le chenal pour franchir le *reef*.

Toujours aussi peu marins, Chris Jones et Milton Brabeck, à l'arrière, luttaienent contre le mal de mer en se bourrant de Coca-cola.

Si Arcady Iacolev n'avait pas menti à sa maîtresse, le Magnum allait mettre le cap sur Cuba, ce qui ne lui posait aucun problème, étant donné sa puissance et son rayon d'action. La traversée devait lui prendre trois à quatre heures, même si l'état de la mer ne lui permettait pas de filer au maximum de sa vitesse.

Mais un piège l'attendait, avant Cuba, qui allait être activé par Malko, grâce à son téléphone cellulaire. Un appel à Langley, à Richard Baxter, et le dispositif entrerait en action.

Quatre frégates des Coast Guards américains disposées en arc de cercle autour de Grand Cayman, à une trentaine de miles. Nourries en informations par un Awacs qui avait décollé de Floride dès l'aube. Ils verraient le Magnum 57 bien avant que celui-ci ne les aperçoive. Les frégates n'étaient pas aussi rapides, ne dépassant pas trente-cinq nœuds, mais, par radio, elles intimeraient au *Eight Ball* l'ordre de stopper, sous peine de recevoir un missile... Procédure normale pour les Narcos.

Le bateau une fois arraisonné, ils vérifieraient l'identité des passagers et la cargaison. Les ordres étaient simples : s'assurer de toutes les personnes à bord et les amener à l'*Immigration Office* de Miami, pour vérification... Procédure absolument illégale, mais très efficace. Ensuite, ce serait au *State Department* de prendre la relève.

Le soleil commençait à monter sur l'horizon. Malko prit les jumelles, examinant l'entrée du canal secret. Rien. L'attente reprit, bercée par la houle. Quelques voiliers naviguaient dans le Sound. Un faible bruit de moteur les alerta. Malko braqua ses jumelles. Il s'écoula cinq minutes avant que l'avant du Magnum 57 n'apparaisse à l'entrée du canal. Normalement, il aurait dû continuer tout droit. Au lieu de cela, il vira à droite, longeant la côte et venant droit sur eux !

— Les secs ! s'exclama Sherry. J'avais oublié. (Elle se tourna vers Malko.) C'est plein de hauts-fonds, dans le sud du Sound. Il est obligé de faire un détour.

Détour qui amenait le Magnum 57 droit sur eux ! Il ne pouvait pas ne pas les voir.

— Descendez dans la cabine, demanda Malko à Sherry.

La jeune femme obéit. Le Magnum surgit presque aussitôt sur leur gauche, avançant à faible allure. Une seule personne était visible, aux

commandes : le Noir que Malko avait déjà vu. Il tourna la tête vers le *cabin-cruiser* à l'ancre.

Immédiatement, le Magnum 57 ralentit. Il y avait beaucoup de bateaux de ce type à Grand Cayman, mais la coïncidence devait lui paraître troublante. Malko retenait son souffle. Milton et Chris dans la cabine étaient prêts à l'affrontement. Mais l'arrière du Magnum 57 sembla soudain s'enfoncer tandis que l'avant sortait de l'eau. Il démarrait de toute la puissance de ses deux mille chevaux ! Au lieu de filer vers le chenal permettant de sortir de North Sound, il continua à longer la côte. Le temps que Malko lève l'ancre et prenne sa vitesse maxima, le Magnum avait un bon mile d'avance. Il fonçait vers l'île de Booby Cay, plus au nord.

Sherry remonta sur le pont.

— Où va-t-il ? interrogea Malko.

— Il contourne les secs, dit la jeune femme.

Effectivement, un mile plus loin, le Magnum vira brutalement sur sa gauche, fonçant vers la passe.

Pas question de le rattraper, mais dans le Sound, ils ne pouvaient pas le perdre de vue.

La poursuite s'engagea. Le *Seabreeze* peinait, moteurs à fond. Dans ses jumelles, Malko vit le Magnum atteindre le *reef*, le franchir, et continuer en pleine mer. Il allait presque trois fois plus vite que le Viking !

* *

*

Par acquit de conscience, Malko tint à aller jusqu'au chenal, qu'ils franchirent. De l'autre côté, la mer des Caraïbes était encore un peu agitée, mais rien de gênant pour le Magnum 57. Ce dernier devait foncer vers Cuba.

— On rentre, annonça Malko. Pour nous, c'est terminé.

Il laissa la barre à Sherry et descendit sur le pont arrière téléphoner de son téléphone cellulaire. Grâce au satellite, la communication était incroyablement bonne. Il eut Langley en ligne en quelques secondes et annonça à Richard Baxter le départ du *Eight Ball*.

— Ne vous en faites pas, le rassura le Deputy Director de la Division des Opérations. J'active immédiatement le dispositif entre Cayman et Cuba. Un Bombard ne passerait pas sans être vu. Dès que nous les aurons attrapés, je vous rappelle.

Le *Seabreeze* venait de franchir la barre. Il était à peine neuf heures et le soleil cognait déjà. Sherry s'étira :

— Si on allait se baigner à « Stingrays City » ? suggéra-t-elle. Il fait un temps de rêve.

— Pourquoi pas ? dit Malko.

Il n'avait plus qu'à attendre le coup de fil de Richard Baxter. Un peu de détente ne lui ferait pas de mal. Vingt minutes plus tard Chris Jones jeta l'ancre au milieu des *stingrays*.

* *

*

Debout sur la pointe des pieds, vêtue uniquement d'un minuscule bikini, Sherry serrait contre sa poitrine nue une *stingray* à la vilaine couleur marron qu'elle avait réussi à capturer. Le poisson se laissait faire, la tête hors de l'eau. Par chance, les gros bataillons de touristes n'étaient pas encore arrivés et ils profitaient pleinement de l'eau émeraude et du fond de sable.

Chris et Milton, prudents, s'étaient abrités dans la cabine, terrorisés par les coups de soleil, les insectes et les raies venimeuses. Malko s'approcha de Sherry qui relâcha la raie et se pressa tout à coup amoureusement contre lui.

— C'est la première fois que nous sommes un peu tranquilles ! soupira-t-elle. Je commence à m'amuser beaucoup. J'ai eu très peur au début, mais c'est passionnant.

— Si Joe Butch vous avait mis une balle dans la tête, remarqua-t-il, c'eût été moins excitant...

— À Los Angeles, on risquait sa vie chaque fois qu'on allait faire du shopping...

Son regard ne quittait pas Malko. Sous la surface de l'eau, son corps s'était collé au sien. Sans ambiguïté. Malko commençait à en être ému et Sherry s'en rendit compte. Sa bouche se posa doucement sur la sienne, ses dents s'écartèrent, laissant passer une langue vivace. Tandis qu'elle l'embrassait son bassin se frottait au sien.

Tout à coup elle se détacha et plongeait juste devant lui. Malko sentit deux mains faire glisser son slip et une bouche qui n'était pas celle d'un poisson se referma sur lui... Accrochée à ses hanches, battant des pieds pour rester entre deux eaux, Sherry lui administrait une fellation digne d'une sirène saisie par l'érotisme. En plus, avec un souffle de marathonienne.

Sous l'eau, la sensation était encore plus agréable qu'à l'air libre, bien qu'il doive lutter pour ne pas perdre l'équilibre. Soudain, levant les yeux, il aperçut Chris Jones en train de le contempler.

* *

*

— Milt, appela Chris Jones d'une voix étranglée, viens voir.

— Quoi ? J'en ai marre des poissons...

— C'est pas un *poisson*, c'est un truc que tu ne verras jamais de ta vie... insista le gorille.

De mauvaise grâce, Milton Brabeck s'extirpa de la cabine et rejoignit son alter ego. Ce dernier tendit la main vers l'eau émeraude.

— Tu vois le Prince ?

— *Yeah*. Et alors ?

— Et la fille ? Où elle est ?

Milton Brabeck balaya la surface de l'eau d'un regard distrait.

— Elle doit faire la conne avec un masque, quelque part.

— Regarde mieux, insista Chris Jones.

Milton Brabeck mit sa main en visière devant ses yeux, regarda attentivement et poussa une exclamation horrifiée.

— *Jésus-Christ !*

Juste à ce moment, Sherry refit surface, le temps d'embrasser Malko voluptueusement, puis replongea, directement sur son sexe. L'eau était si transparente qu'on ne pouvait ignorer son occupation. Fascinés, les deux gorilles observaient l'incroyable scène.

— Putain, elle a du souffle ! remarqua Milton, impressionné.

— Pas tant que cela, corrigea Chris Jones.

Sherry venait d'émerger. Elle noua ses bras autour du cou de Malko, ses jambes se refermèrent autour de sa taille, comme une enfant qui veut se faire porter. Seulement, ce n'était pas une enfant. Ses seins plantureux écrasés contre le torse de Malko, elle se laissa glisser vers le bas.

Chris et Milton devinèrent à la crispation de son visage le moment où elle s'empala sur Malko. La gorge sèche, ils étaient à bout de commentaires. Les allées et venues des hanches de Sherry faisaient clapoter la mer autour d'elle. Pudiquement, les deux gorilles regagnèrent la cabine afin d'échapper à ces images sulfureuses.

* *

*

Sherry bougeait très peu, empalée profondément sur Malko, savourant cette variété aquatique du sexe. Lui tenait sa croupe à pleines mains, l'aidant à coulisser sur son membre fiché en elle jusqu'à la garde. Elle l'embrassa, jouant de la langue contre la sienne, gaie, heureuse de vivre.

Soudain, il la sentit se raidir. Sherry regardait quelque chose par-dessus son épaule. Il se retourna et son poulx grimpa à toute vitesse.

Un bateau était en train de franchir le chenal menant à North Sound, venant du large.

Un Magnum 57 blanc, exactement semblable à celui qui leur avait

faussé compagnie une heure plus tôt.

Malko sentit son excitation se dissoudre littéralement dans l'eau tiède. Il ne pouvait pas détacher les yeux du gros Magnum blanc qui allait passer à quelques centaines de mètres d'eux, trop loin pour qu'il puisse distinguer qui se trouvait à bord.

D'elle-même, Sherry reposa les pieds sur le fond et laissa Malko glisser hors d'elle.

— Ils ont seulement été faire un tour ! murmura-telle.

Quelque chose ne collait pas. Le Magnum 57 n'avait pas eu le temps matériel d'atteindre Cuba, à moins qu'il n'ait fait demi-tour après une tentative d'arraisonnement des garde-côtes US.

Chris et Milton avaient vu le Magnum, eux aussi, et étaient déjà en train de relever l'ancre après avoir mis les moteurs en route. Malko se lança dans un crawl effréné pour regagner le *cabin-cruiser*, dépassé par Sherry qui nageait comme un poisson. Il voulait encore croire à une coïncidence. Il n'y avait pas qu'un Magnum 57 dans les parages... Le blanc était leur couleur habituelle... À peine furent-ils à bord qu'il mit la puissance à fond, chassant derrière le gros bateau qui se dirigeait doucement vers le fond de North Sound.

Ils mirent une dizaine de minutes à se rapprocher.

Malko, les jumelles collées aux yeux, ne quittait pas l'arrière du Magnum. Peu à peu, son nom devint lisible : *Eight Ball*. C'était bien le même. À part le skipper noir, aucun signe de vie à bord. Au lieu de retourner dans son hangar, le Magnum 57 alla s'amarrer au quai du chantier naval.

Un ouvrier monta à bord et commença à le nettoyer.

Il était visiblement vide. Où étaient passés ses passagers ? Malko voulait se raccrocher à l'hypothèse optimiste : le *Eight Ball* avait été arraisonné comme prévu. C'était facile à vérifier. Deux minutes plus tard, il avait Langley en ligne.

— Vous avez des nouvelles ? demanda-t-il à Richard Baxter.

— Rien, annonça le Deputy Director de la Division des Opérations. Je suis tenu au courant toutes les quinze minutes. Ils ont arraisonné deux navires qui n'avaient rien à voir avec le nôtre. Prenez patience. C'est impossible qu'il passe à travers les mailles des radars.

— Le *Eight Ball* vient de revenir ici, annonça Malko. Vide. Ils ont dû se faire transférer sur un autre navire.

Richard Baxter jura tout ce qu'il savait, puis se reprit.

— De toute façon, rien ne peut passer en direction de Cuba. Je vais signaler que les gens que nous cherchons sont peut-être sur un autre navire. Revenez en ligne dans une heure.

Arcady Iacolev humait avec délices l'odeur de cuir neuf qui se dégageait des sièges en crocodile vert, fabriqués spécialement par la maison Hermès pour le Grunman « jet stream ». Le plus luxueux et le plus rapide des jets privés : seize places et quatre réacteurs, plus de 1 000 à l'heure, 6 000 kilomètres de rayon d'action, tous les équipements électroniques imaginables. Autant que sur un Boeing 747. Tout nu, l'appareil était vendu une vingtaine de millions de dollars. Le sien en avait coûté six de plus, à cause des aménagements inouïs qu'il avait exigés. Du bois précieux, comme dans une Rolls ; du crocodile, le plus fin possible, des draps de satin pour le grand lit de la cabine à l'avant. En ce moment, Karla s'y reposait, grisée par tout ce luxe.

Trente mille pieds plus bas, la mer des Caraïbes scintillait sous le soleil. Arcady Iacolev remit sur ses oreilles des écouteurs qui lui distillaient du Prokofiev avec une pureté incomparable. Il recommençait à vivre !

Lorsqu'il s'était enfui de Russie, une des premières choses qu'il avait achetée, c'était ce jet privé, qui lui permettait de se déplacer discrètement. Bien entendu, il était au nom d'une société de charters basée aux Bahamas dont il était le véritable propriétaire, à travers tout un système d'écrans légaux. Au Grunman étaient affectés trois équipages payés à l'année, toujours disponibles. Deux Russes et quatre Allemands de l'Est de l'ex-compagnie nationale de la DDR, Interflug, qui lui devaient tout. La plus minime indiscretion leur coûterait sûrement leur place et peut-être la vie.

En face de lui, Frank Cortese achevait une petite motte de Béluga qu'il dégustait, sans pain, à la cuillère.

En vérité, il préférerait mille fois le goût d'un *hot pastrami sandwich*, mais l'idée de déguster du caviar à volonté dans un jet privé lui donnait une érection...

Seul Pavel Dombass, installé à l'arrière, n'éprouvait rien. Big Lou, en face de lui, se disait que son patron avait de sacrés amis. Même Frank Cortese n'avait jamais gagné assez d'argent pour s'offrir un jet privé.

C'était la différence entre les riches et les super-riches. Arcady Iacolev, à travers sa société de charters, disposait aussi de plusieurs hélicoptères et d'un autre jet, plus modeste, un Falcon 90. Tous ces appareils étaient loués régulièrement à des clients, loin de soupçonner qu'ils avaient été financés par l'argent du Parti communiste soviétique.

Frank Cortese se pencha vers le Russe, euphorique.

— Je vous avais dit que tout se passerait bien...

— C'est vrai, reconnut Iacolev. Vous avez eu une bonne idée.

Le gangster avait imaginé le départ mer-air. Le Grunman « jet stream » s'était posé à Little Cayman, à une demi-heure de mer de Grand Cayman, quarante-huit heures plus tôt, en provenance des Bahamas.

L'unique piste était suffisante pour lui. Le Magnum les avait déposés à l'embarcadère de Little Cayman, où un taxi local les avait emmenés au petit aéroport, pratiquement sans aucun contrôle. Arcady Iacolev voyageait avec un vrai-faux passeport allemand, comme Pavel Dombass. Karla avait un faux passeport hollandais, tandis que Frank Cortese utilisait un faux passeport US. Seul Big Lou possédait de vrais papiers.

Tous ces faux documents avaient coûté des milliers de dollars, mais ils étaient pratiquement indécélables. De plus, avec les avions privés, les policiers de l'immigration étaient moins regardants.

Après les avoir déposés, le Magnum était reparti, conduit par Horatio, le Noir fidèle à Frank « Teflon » Cortese. Ce dernier était sans illusion. On allait découvrir à qui appartenaient vraiment le bateau et la maison. Mais c'était sans importance, il n'avait pas l'intention de remettre les pieds à Grand Cayman avant un bon moment. Et *personne* ne savait où il se rendait, absolument personne. En lutte avec le FBI depuis des années, il s'était organisé.

Le pilote dérangea leurs pensées, se penchant vers Arcady Iacolev.

— Je viens de prévenir le contrôle de Kingston que nous changeons notre plan de vol par suite d'une avarie à la climatisation, et que nous n'allons plus à Houston, mais à Cancun.

— Nous nous arrêtons à Cancun ?

— Non, non. Dès que j'entrerai en contact avec la tour de contrôle, je les préviendrai que nous continuons jusqu'à Mexico City...

En changeant ainsi sans cesse de destination, ils gênaient considérablement ceux qui pouvaient chercher à les retrouver. Jamais Cuba n'avait été leur destination et il était essentiel que leurs poursuivants perdent leur trace.

* *

*

Malko avait du mal à contenir sa fureur. Revenu au *Hyatt*, il campait près du téléphone, résistant mal à l'envie de le décrocher toutes les cinq minutes. Plus les heures passaient, plus les chances de retrouver les fugitifs diminuaient.

Pourtant, la surveillance autour de Cuba ne s'était pas relâchée. Les Coast Guards avaient eu beau arraisonner tout ce qui flottait, les passagers du *Eight Ball* s'étaient évanouis. Comme disparus dans le Triangle des Bermudes... Ou les fugitifs étaient déjà à La Havane,

déjouant le piège de la Navy en changeant de bateau et de destination. Ou à la Jamaïque qui n'était pas loin non plus...

Le téléphone sonna et Malko arracha presque l'appareil de son socle. C'était Richard Baxter. Amer.

— J'ai été obligé de démonter le dispositif, annonça-t-il. Ils nous ont filé entre les doigts.

Malko raccrocha, frustré, puis se tourna vers Sherry.

— En une demi-heure de mer, où peut-on aller ? demanda-t-il.

— Pas très loin, fit Sherry. À Cayman Brac ou Little Cayman, les deux autres îles de l'archipel.

— Il y a un aéroport dessus ? interrogea Malko, devinant brutalement la vérité.

— Sur Little Cayman, oui, un tout petit. Mais aucune ligne régulière n'y va...

Malko était déjà au téléphone avec Owens Airport qui lui communiqua le numéro de celui de Little Cayman. Il appela. Cinq minutes plus tard, il savait comment Arcady Iacolev lui avait échappé. Un appareil privé avait atterri quarante-huit heures plus tôt sur l'île, pour repartir le matin même vers dix heures... avec cinq passagers arrivant en bateau de Cayman Brac, la troisième île de l'archipel. Voilà pourquoi le responsable ne s'était pas étonné de voir des gens utiliser ce petit aéroport, au lieu de celui de Grand Cayman.

— Vous pouvez me dire où ils allaient ? demanda Malko.

— Certainement. Houston, Texas.

— Leur nationalité ?

— Impossible, *sir*, dit le Caymanais. Il s'agit de renseignements confidentiels.

Malko n'insista pas et, à peine après avoir raccroché, appela de nouveau Langley, pour faire part de sa découverte à Richard Baxter.

— Que pouvez-vous faire ? demanda-t-il.

— Hélas, pas grand-chose, dit l'Américain. Ils sont arrivés depuis plusieurs heures à Houston, donc déjà dans la nature. J'alerte quand même le FBI de Houston. Au moins, on connaîtra les identités sous lesquelles ils voyagent. Et s'ils ont continué avec le même appareil, leur destination finale, grâce à son plan de vol. D'autre part, je vais faire contacter l'aéroport de Little Cayman pour obtenir des précisions sur cet avion privé.

Une fois de plus, il n'y avait plus qu'à attendre.

* *

*

Malko demanda au *room-service* de leur monter quelque chose à manger, tandis que Sherry farfouillait dans le minibar. Elle en sortit

une mini-bouteille de Gaston de Lagrange, du Cointreau, du citron vert et des glaçons. Mélangeant ensuite le tout, elle tendit un verre à Malko.

— Voilà, c'est un « side-car ». J'adore les cocktails.

Le téléphone sonna à plus de dix heures. À la CIA, on faisait des heures supplémentaires.

— Vous voulez les bonnes nouvelles avant les mauvaises ? demanda ironiquement Richard Baxter d'un ton las.

— Allez-y, fit Malko.

— Nous avons identifié l'appareil. Un Grunman « jet stream » appartenant à une compagnie de charters installée à Freeport, aux Bahamas. Le vol était prévu depuis vingt-quatre heures. Freeport, Little Cayman, Houston, Freeport. Pour la bagatelle de dix-huit mille dollars, hors taxes.

— Iacolev a les moyens, dit Malko. Vous avez retrouvé leur trace à Houston ?

— Ils n'y sont jamais arrivés ! Après le décollage, ils ont notifié un changement de plan de vol à Kingston-contrôle. Avec comme destination finale Cancun, au Mexique.

— Vous les y avez retrouvés ?

— Nous avons appelé Cancun, ils ne s'y sont pas posés. Pour l'instant on en est là.

— Et les passagers ?

— Quatre hommes et une femme, selon l'*Immigration Officer* de Little Cayman. Il a à peine regardé les passeports. Deux Allemands et des Américains. Je vous parie un an de salaire qu'ils sont faux...

— Les signalements ?

— Lunettes noires, muets, une grande fille brune. Un très balèze. Avec ça, vous allez loin...

— Vous allez trouver quelque chose avec les passeports ?

— Mouais... fit l'Américain. Ils doivent en avoir plusieurs. Et ils ne nous donneront rien directement... Maintenant, il faut que je me tape le câble pour Moscou afin d'annoncer au camarade Président Eltsine que son copain Iacolev nous a filé entre les doigts. C'était quand même mieux au temps de la guerre froide...

Il raccrocha sur cette appréciation désabusée. Malko balançait entre le découragement et la fureur. Il n'avait rien à se reprocher. La CIA n'avait pas voulu mettre les autorités de Grand Cayman dans le coup...

* *

*

Sherry était déjà partie. La récréation était finie, elle se remettait à

vendre des appartements. En dépit du soleil radieux, Malko broyait du noir. Arcady Iacolev s'était évanoui dans la nature et lui aussi commençait à en avoir assez des cocotiers.

C'est en prenant son breakfast avec Chris et Milton qu'une phrase d'Ann lui revint en mémoire. Iacolev avait promis à la Noire de lui téléphoner. Ce n'était peut-être que des paroles en l'air, mais au point où il en était, cela valait la peine d'explorer cette piste.

— Chris demanda-t-il, vous savez comment établir une bretelle téléphonique ?

Le gorille prit l'air vexé.

— À la TD(31) même les mongoliens savent faire ça. Pourquoi ?

— Vous auriez le matériel nécessaire ici ?

— On peut se le procurer, affirma Milton Brabeck, ce n'est pas bien sorcier.

— Alors, préparez-vous, dit Malko. Je reviens.

* *

*

— J'ai vendu un appartement, annonça triomphalement Sherry.

— Bravo, dit Malko. Savez-vous où habite Ann ?

— Bien sûr. Dans le quartier de Rock Nola.

— Vous pouvez m'y mener ?

— Maintenant ?

— Oui.

Vingt minutes plus tard, Malko s'arrêtait devant une petite maison en bois entourée d'un jardin, dans Bodden Road, le quartier populaire de Georgetown.

Chris examina les lieux.

— Pas de problème, dit-il, il n'y a qu'une dérivation, mais on ne peut pas faire cela en plein jour.

* *

*

Deux jours sans le moindre résultat. Il avait fallu une heure aux deux gorilles de la CIA pour piéger le téléphone personnel d'Ann : une bretelle reliée à un petit magnétophone se déclenchant dès que la ligne fonctionnait. Une opération tout aussi illégale que facile, avec le feu vert de la CIA.

Richard Baxter avait demandé à Malko de rester une semaine de plus à Grand Cayman pour vérifier cette piste. Il tuait le temps à la plage et en bateau, dînant avec Sherry qui couchait presque tous les

soirs au *Hyatt*.

On n'avait pas retrouvé la trace du Grunman parti de Little Cayman. Les passeports étaient faux, ce qui ne menait nulle part. Il ne restait plus que cette chance fragile.

Toutes les nuits, vers quatre heures, Chris allait changer la bande du magnétophone et l'écoutait.

Jusqu'ici, des conversations banales.

Malko dormait à poings fermés lorsqu'on tambourina à sa porte. Il regarda sa montre : cinq heures et demie du matin ! Chris était derrière le battant, pas rasé mais radieux.

— Ça y est ! exulta-t-il. Il a appelé.

Il plaça aussitôt la bande dans un magnétophone portable et ils l'écoutèrent.

— C'est Jack, je t'appelle comme promis. Ça va ?

Une voix parlant anglais avec un fort accent.

— Jack ! Je ne croyais pas que tu m'appellerais. Où es-tu ?

Visiblement, Ann fondait de bonheur... Arcady Iacolev ne répondit pas à sa question, disant seulement d'une voix basse :

— J'ai envie de toi. Terriblement. Tu sais ce que je fais en ce moment ?

— Oui. Tu es fou !

La voix d'Ann avait changé, s'était chargée d'érotisme.

— Caresse-toi aussi, demanda le Russe. Dis-moi ce dont tu as envie... Je voudrais tellement... Tu peux me rejoindre ?

— Oui, oui, dit Ann, mais il faut que je te dise quelque chose... Des gens ont demandé après toi. Des types bizarres, comme de la police. Ils m'ont posé un tas de questions.

Il y eut un blanc, puis, brutalement, la communication fut interrompue. Arcady Iacolev, se doutant qu'il était écouté, avait raccroché.

— Il faut savoir d'où vient cet appel, dit Malko.

— J'appelle la TD, répliqua Chris Jones. Ils vont se mettre en rapport avec la NSA.

Malko n'arriva pas à se rendormir. Après tant de déceptions, allait-il enfin toucher le gros lot ?

Ce n'est qu'à onze heures, alors que Sherry était partie depuis longtemps, que Chris Jones fit irruption dans la chambre.

— La communication a été donnée de l'hôtel *Louxor* à Las Vegas, annonça-t-il. J'ai même le numéro de la chambre : 3012 !

Bien que Malko se trouvât dans un avion d'Air West, à 30 000 pieds au-dessus de l'Arizona, la communication avec Washington était remarquablement claire. Presque tous les avions de ligne américains étaient équipés d'un téléphone pour deux passagers. Hélas, ce qu'entendait Malko n'était pas vraiment gai...

— Sterligov s'est rendu à Zurich, annonça Richard Baxter. Bien entendu, il était suivi par des gens du MVD. Ils ont réussi à piéger une cabine téléphonique autour de laquelle il avait été rôder et ont intercepté une conversation édifiante entre Arcady Iacolev et lui.

— Iacolev lui a dit où il allait ?

— Non, ils ont parlé fric. Sterligov a transmis une demande de son chef : le versement immédiat de dix milliards de dollars par Iacolev, pour assurer l'avenir.

— Iacolev a accepté ?

— Il n'a pas donné sa réponse, mais ne semblait pas contre. Il faut à tout prix empêcher cela. Ensuite, nous ne pourrions plus freiner Jirinovski, même Arcady Iacolev mis hors d'état de nuire... J'espère qu'il n'est pas trop tard.

— Que peut-on faire ?

— J'en ai parlé avec la Maison Blanche. Puisque vous savez où se trouve Iacolev à Vegas, vous vous assurez de sa personne. Dès que vous l'avez, vous me téléphonez et je prévient Moscou ; ils enverront des gens pour le ramener au bercail...

— C'est *très* illégal, fit remarquer Malko.

— Vous êtes couvert, trancha sèchement Richard Baxter. Il s'agit de la Sécurité Nationale. Débrouillez-vous seulement pour que les autorités locales ne puissent pas intervenir. Et surtout, ignorent tout de cette affaire.

Richard Baxter avait préféré raccrocher, pour éviter d'autres questions gênantes. Maintenant, la mission de Malko était claire : kidnapper Iacolev et le garder jusqu'à ce que les Russes arrivent.

Moins de vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis le moment où Arcady Iacolev avait appelé Ann, sa maîtresse. Ils avaient sauté dans le premier avion en partance pour Houston, avec une correspondance pour Las Vegas. Tout juste le temps de dire au revoir à Sherry... Langley leur avait fait des réservations à l'hôtel *Mirage*, le plus récent, à un kilomètre du *Louxor*. Une suite pour Malko, deux chambres pour les gorilles. À cause du décalage horaire, ils allaient arriver à la nuit tombée. L'appareil commença à perdre de l'altitude. Dix minutes plus tard, ils se posaient. Las Vegas scintillait toujours au

milieu du désert du Nevada, cité plus folle que jamais avec sa nouvelle génération d'hôtels-casinos comptant chacun plusieurs milliers de chambres. Après Cayman Islands, c'était l'hiver, ici ; supportable, mais frais. Dire que l'été, il faisait une chaleur à faire fondre un lézard !

Afin de ne pas arriver tout nus, Chris et Milton avaient dissimulé leur artillerie et le nouveau pistolet extra-plat de Malko dans leurs bagages de soute.

C'était passé comme une lettre à la poste...

Maintenant il fallait passer à l'action. Sans Vladimir Jirinovski, les États-Unis auraient fait comme la Suisse : ils se seraient lavé les mains du problème Iacolev. Seulement, la menace d'une prise de pouvoir du leader nationaliste donnait des cauchemars à tous les officiels américains. Comme avait dit Richard Baxter à Malko :

— Imaginez Hitler avec un stock de bombes atomiques suffisant pour détruire cent fois l'humanité. Vous dormiriez bien ?

Or, aux dernières élections, un Russe sur quatre avait voté pour Jirinovski. S'il passait à la vitesse supérieure, plus rien ne pourrait l'arrêter. Hitler avait été élu démocratiquement à la tête de l'Allemagne...

Après, il n'y avait plus jamais eu d'élections. De plus, Jirinovski était protégé par l'ancien KGB, le responsable du goulag. Mieux : il était le KGB. La chance de revanche pour tous ceux que le raz-de-marée de 1991 avait balayés.

Le temps de récupérer leurs bagages, ils fonçaient en taxi vers le *Mirage*. À peine installés, ils redescendirent, convenablement équipés : la confrontation avec Arcady Iacolev et ses amis risquait d'être violente.

* *

*

— *Holy cow !* Ils sont cinglés dans le Nevada ! s'exclama Chris Jones, la tête levée vers le rayon laser de 315 000 watts qui jaillissait verticalement vers le ciel, du sommet de la pyramide noire de cent soixante mètres de hauteur de l'hôtel *Louxor*, dernier joyau de Las Vegas.

— C'est plus la peine d'aller en Égypte, renchérit Milton Brabeck, contemplant, bouche bée, la réplique grandeur nature du Sphinx de Gizeh, juste au pied de la pyramide.

Des rayons laser multicolores jaillissaient de ses yeux, animant un parterre de fontaines qui occupait l'esplanade en face de l'hôtel d'images virtuelles, pour la plus grande joie d'une foule de badauds. Le vieux Las Vegas de la Mafia avait cédé la place à une sorte de Disneyland pour adultes.

C'était assez fou de penser qu'Arcady Iacolev, ex-membre du Politburo, fleuron du communisme soviétique, était venu se réfugier dans cette Mecque du plaisir capitaliste. Malko gara sa voiture de location sous le Sphinx. Un flot ininterrompu de gens entraît et sortait du casino-hôtel, par douze portes.

— On y va, dit-il. Cette fois, on ne fait plus dans la dentelle.

Ils pénétrèrent dans l'immense hall rouge de 10 000 m². Les murs étaient tapissés de statues de trois mètres de haut, représentant tous les pharaons possibles et imaginables, flanqués de placards de hiéroglyphes soigneusement reproduits. Un faux Nil faisait le tour de la pyramide, offrant des « croisières » sans danger. Le seul endroit où il n'y avait pas de machines à sous. Sagement alignées le long des murs, ou par bloc de cinquante, elles étaient vingt-cinq mille, cliquetant jour et nuit, aspirant sans état d'âme les dollars de milliers de joueurs.

À gauche du hall s'ouvrait le « pit » – la fosse – avec les tables de roulette, de craps, de poker, de Twenty-One, les loteries, les salles de bingo.

L'intérieur du *Louxor* n'était pas différent des autres casinos, à part les « pit-girls » déguisées en sages Cléopâtres.

Éberlués, Chris et Milton contemplaient cet univers clos, sans la moindre horloge, qui ressemblait à un gigantesque sous-marin kitsch. Ici, on pouvait vivre en circuit fermé pendant des semaines, avec des restaurants, des attractions, une piscine grande comme un stade olympique, des galeries marchandes... Ils passèrent devant les queues qui s'allongeaient devant la réception.

— Heureusement qu'on a le numéro de sa chambre, soupira Milton Brabeck.

Il n'y en avait que deux mille cinq cent vingt-six, plus les suites. Les trois hommes s'engouffrèrent dans un des ascenseurs ultra-rapides desservant les dix derniers étages. Moins d'une minute plus tard, ils débarquaient au trentième, s'enfonçant jusqu'aux chevilles dans une moquette rouge vif. Là aussi, les murs étaient couverts de hiéroglyphes et le moindre détail rappelait l'Égypte ancienne, du moins dans sa version hollywoodienne...

La suite 3012 n'était pas loin des ascenseurs. C'était le moment de vérité.

Chris Jones sortit son Beretta 92, pendant que Malko appuyait sur la sonnette. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit sur un jeune homme aux cheveux blonds ébouriffés, torse nu, en jean, un énorme pétard de haschich à la main. Il toisa les trois hommes avec une surprise totale.

— Hé, lança-t-il, j'ai pas appelé la Sécurité ! *Get lost*.

Il repoussait déjà le battant. Toujours sans nuance, Milton Brabeck

donna un coup d'épaule dans la porte qui projeta l'occupant de la suite à trois mètres. Celui-ci trébucha sur une table basse déguisée en sarcophage et se retrouva les quatre fers en l'air, renversant au passage un seau à glace contenant une bouteille de Moët et Chandon millésimé. Malko et les deux gorilles étaient déjà dans la suite. Les murs étaient couverts de hiéroglyphes, les pieds des fauteuils sculptés en forme de momies, les tableaux remplacés par des scènes de la vie en Égypte. On se serait cru dans la crypte funéraire de Ramsès II.

Une épaisse fumée bleuâtre sortait de la chambre voisine. Chris Jones s'avança vers la porte de communication, pistolet au poing, tandis que le jeune homme se relevait en couinant. Médusé, le gorille s'arrêta sur le pas de la porte.

La fumée du haschich était tellement épaisse qu'il distinguait à peine la créature allongée sur le grand lit à baldaquin aux montants ornés de pharaons sculptés.

Une jeune femme brune, de courts cheveux noirs plaqués comme un casque, la bouche violette, ainsi que la pointe de ses seins, nue comme un ver, regarda Chris Jones et agita la main, pas étonnée.

— Hi !

Le jeune homme déboula dans la chambre en glapissant.

— Qui vous êtes ? J'appelle la Sécurité !

Chris Jones lui enfonça le canon de son Beretta dans le cou et annonça de sa voix d'outre-tombe.

— Pourquoi ? Tu te sens pas rassuré avec moi, petit con ?

— Qui êtes-vous ? gargouilla le jeune homme.

La chambre était mansardée à cause de la forme de la pyramide, mais très grande, avec une salle de bains et un dressing-room que Malko visita rapidement ; un monceau de bagages luxueux... La fille continuait à fumer, indifférente et impassible. Malko interpella le jeune homme. Normalement, cette suite était celle d'Arcady Iacolev.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— William Stone, fit le blondinet. Mon père, c'est Jonathan Stone, des hypermarchés !

Impressionné, Chris baissa son arme. Les hypers Stone, c'était au moins deux milliards de dollars...

L'autre était blanc comme un linge. Il supplia.

— Putain, vous allez pas m'enlever... Mon père paiera jamais...

Un mois plus tôt, le fils d'un milliardaire local avait été enlevé et rendu contre une rançon de cinq millions de dollars... William Stone continua.

— Vous voulez du blé ?

Il fit un saut jusqu'à un attaché-case et sortit une enveloppe de plastique transparent, bourrée de billets de cent dollars, qu'il mit de force dans la main de Chris Jones.

— Ça ira, hein ? Maintenant, tirez-vous, soyez cool...

Le gorille regarda l'enveloppe avec incrédulité et la laissa tomber comme si c'était un fer rouge...

— Hé, fit-il, vous vous gourez... Moi, je...

L'héritier Stone sautillait sur place.

— Putain, j'ai rien d'autre, je vous jure. Vous voulez vous amuser un peu avec la petite... Elle est tellement pétée qu'elle fera pas la différence. Hein, Roxy ?

Chris fut pris d'une brusque quinte de toux et battit en retraite dans le salon. Resté seul avec le jeune héritier, Malko lui demanda.

— Vous connaissez un certain Arcady Iacolev ?

William Stone ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— Qui ?

De toute évidence il était parfaitement sincère...

— Quand êtes-vous arrivé dans cet hôtel ?

— Hier soir, je me souviens plus de l'heure...

— Nous sommes désolés, assura Malko, il s'agit d'une erreur.

Ils battirent en retraite et le jeune Stone referma la porte sur eux. Aussitôt, ils l'entendirent glapir.

— *Call the Security ! Quick.*

Indécis, Malko s'arrêta sur le palier désert desservant une dizaine de suites. Pouvait-il y avoir une erreur ? S'il devait vérifier les deux mille cinq cent vingt-six chambres du *Louxor*...

Soudain, la porte voisine de la suite 3012 s'ouvrit sur une blonde vaporeuse drapée dans un déshabillé de satin bleu bordé d'hermine. Déhanchée, elle lança une œillade incendiaire à Malko.

— Vous en faites du bruit... Qu'est-ce qui se passe ? C'est pire qu'hier soir...

— Pourquoi hier soir ?

— Ils ont déménagé à une heure du matin, fit-elle, et avant, ils se sont engueulés.

— Qui, « ils » ?

Elle eut une moue indifférente.

— Il y avait des étrangers. Un qui n'est pas descendu de son arbre depuis longtemps. Un peu comme votre copain. Un autre avec une belle barbe et un bon Américain. Ce qui m'a étonné, c'est qu'ils ne sont pas restés plus de deux heures dans la suite...

— Ils sont partis où ?

Elle eut un geste fataliste.

— Demandez à Bob, le *bellboy*. C'est lui qui a emporté leurs bagages...

Malko était déjà dans l'ascenseur. Dans le capharnaüm du rez-de-chaussée, il leur fallut vingt minutes pour trouver Bob. Vingt dollars l'aidèrent à se souvenir.

— C'est vrai, fit-il. Moi aussi, j'étais étonné. Ils sont arrivés à onze heures. Quatre mecs. Deux heures après, ils m'appellent en disant qu'ils se tirent... J'ai redescendu les bagages. Ils m'ont filé cent dollars.

— Et ils sont partis où ?

Le *bellboy* haussa les épaules.

— Une limo les attendait. Une « stretch ». J'en sais rien. Ici, chacun fait ce qu'il veut.

De nouveau, Arcady Iacolev s'était perdu dans la nature. À Las Vegas, il y avait 80 000 chambres d'hôtel, sans compter les innombrables demeures privées. Malko tira cent dollars de sa poche et les tendit à Bob.

— Si jamais vous les revoyez... Je suis au *Mirage*. Suite 3 026.

Le *bellboy* empocha les cent dollars et le papier, jurant de faire des miracles. Dehors, la foule admirait toujours les lasers du Sphinx.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Chris Jones.

— On va se coucher, dit Malko. Demain sera un autre jour.

Cette fois, il ne voyait plus aucune piste à suivre.

* *

*

Frank Cortese était en train de se raser lorsque le téléphone sonna... sur une ligne qu'il ne donnait qu'à certaines personnes sûres. La communication fut brève et quand il raccrocha, il était si énervé qu'il se coupa la lèvre supérieure. Rageant et se tamponnant avec un coton, il fit irruption, drapé dans son peignoir de velours noir, dans l'immense chambre où il avait installé Arcady Iacolev, avec vue sur le golf.

— Vous allez finir par avoir de vrais emmerdements, lança-t-il.

Le Russe leva la tête, impassible.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Frank Cortese s'assit en face de lui, contenant sa fureur.

— Il se passe que si vous étiez resté au *Louxor*, en ce moment, vous seriez en train de bavarder avec vos copains de la CIA !

Arcady Iacolev ne se démonta pas.

— Je sais, j'ai commis une erreur. Dès qu'Ann m'a dit qu'elle avait été approchée, je me suis douté qu'ils avaient piégé son téléphone. C'est moi qui ai interrompu la communication et qui vous ai prévenu.

— Cette pétasse vous mènera en enfer, soupira Frank Cortese. Heureusement qu'avant-hier soir en quittant le *Louxor*, j'avais donné cinq cents dollars au *bellboy* pour qu'il me prévienne s'il y avait un loup. Il m'a appelé. Ils ont débarqué hier soir... Droit dans votre suite.

Arcady Iacolev restait de marbre. Il n'avait pas pu résister à l'envie

d'appeler Ann... Mais c'était sa vie privée. Furieux, Frank Cortese tamponna sa coupure.

— Vous auriez pu rester des mois dans cette suite ! bougonna-t-il. Ici, personne ne demande rien. Maintenant, vous êtes bouclé ici.

En arrivant à Las Vegas, une fois le Grunman reparti, Arcady Iacolev avait émis l'idée de loger dans un des hôtels-casinos. L'idée de se retrouver à nouveau enfermé dans une maison sans voir personne le stressait. Frank Cortese avait retenu la suite au *Louxor*, déposant cent mille dollars en cash à la caisse et donnant un nom fantaisiste : une pratique courante à Vegas.

Maintenant tout était à recommencer. Frank Cortese avait cependant réalisé que ceux qui traquaient Iacolev n'avaient pas les coudées franches. Sinon, la police aurait débarqué chez lui, à Grand Cayman. Mais ils n'avaient pas le FBI à leurs trousses. Donc, il suffisait de les semer.

La maison où ils se trouvaient avait été achetée avec une minime partie de l'argent prêté par Iacolev, à la Sunrise Investment Corp, la société contrôlée par Frank Cortese, qui se préparait à construire une véritable ville dans la banlieue de Las Vegas, pour la bagatelle de treize millions de dollars. Juste à côté, le sultan de Brunei s'en faisait construire une de 8 000 m², sur trois niveaux... Dans cet endroit hyper-protégé, par une escouade de gardiens et de moyens électroniques, seul le FBI était à craindre. On ne voyait jamais personne, les noms des propriétaires étaient jalousement tenus secrets. C'était un peu comme Cayman Islands, à cela près qu'ils étaient aux États-Unis. Donc, il était plus facile de s'enfuir.

Arcady Iacolev leva soudain la tête. Lui aussi avait fait le même raisonnement que Cortese. Les forces légales américaines ne le traquaient pas. Il s'agissait d'une opération clandestine.

— Vous vous êtes bien chargé de ma sécurité ? demanda-t-il à Cortese.

— Sûr ! fit le Capo.

— Alors, débrouillez-vous pour éliminer cet homme, celui que Karla a rencontré. J'ai l'impression que tous nos problèmes viennent de lui.

Iacolev savait que souvent, les résultats dans une affaire délicate tiennent à une seule personne, meilleure que les autres, ou plus motivée.

Le visage de Frank Cortese s'éclaira : il se retrouvait en terrain connu.

— C'est comme s'il était mort ! lança-t-il.

À travers l'immense baie vitrée de sa suite, Malko contemplait un interminable train de marchandises traîné par quatre locomotives qui traversait Las Vegas à une allure d'escargot, parallèlement à Industry Boulevard. Plus loin, on apercevait les sommets enneigés des Spring Mountains.

Il laissa son regard errer sur la ville. Las Vegas n'avait guère changé depuis son dernier passage, à part les nouveaux méga-casinos de plusieurs milliers de chambres. Officiellement, la Mafia avait quitté la place, mais la présence probable de Frank Cortese démentait l'optimisme officiel. Il y avait trop d'argent à gagner à Las Vegas pour le laisser aux honnêtes gens...

Un coup frappé à la porte l'arracha à sa méditation. Chris Jones et Milton Brabeck pénétrèrent dans la suite. Malko les avait envoyés sonder le FBI local, au sujet du *Capo*.

— Ils n'ont rien sur Cortese, annonça piteusement Chris Jones. On l'a signalé, mais très irrégulièrement. Bien qu'il possède une grosse société ici, la Sunrise Investment Co, qui se prépare à construire un hôtel casino sur Boulder Highway, au sud-est de Vegas.

— Il n'a pas d'adresse locale ?

— Rien. Ils ont déjà vérifié. C'est seulement le principal « stockholder » et il est toujours officiellement domicilié dans le New Jersey. Ici, ce sont des sous-fifres qui bossent à sa place.

Connaissant les liens entre Cortese et Iacolev, Malko se dit que ce futur casino était probablement financé par les économies du Parti communiste soviétique...

Amusant, mais de nouveau, Malko avait perdu la piste d'Arcady Iacolev. Et Las Vegas serait plus long à fouiller que Grand Cayman.

Horrifié, Chris Jones pointa soudain le doigt vers le lustre.

— Eh ! Il faut se tirer, il y a un tremblement de terre !

Bien que toutes les baies soient hermétiquement closes, le lustre se balançait légèrement...

— Mais non, c'est le vent qui fait osciller le building, expliqua Malko. Parce que, justement, il est construit pour résister aux tremblements de terre.

Cela faisait quand même un effet bizarre.

— Il y a quand même un truc à tenter, avança Chris Jones. Les copains du FBI m'ont dit qu'il y avait un type qui savait *tout* ce qui se passait en ville. Un certain Mike. Il tient un « pawnshop »(32) sur Bonanza Road, à côté du « Glitter Gulch »(33).

— Allons voir, dit Malko, sans trop d'illusions.

Ils descendirent et traversèrent une partie du casino pour gagner la sortie. Une voix sucrée féminine annonça par l'intermédiaire de dizaines de haut-parleurs disséminés dans le casino :

— Attention ! *This is double jack-pot time*(34).

Chris et Milton tombèrent en arrêt devant une gigantesque machine à sous, grande comme un piano à queue, promettant un « jack-pot » d'un million de dollars. Juste à ce moment, une cascade de *silver dollars* dégringolait dans le réceptacle prévu à cet effet, avec un tintement provocant... Chris Jones glissa aussitôt un dollar dans la *slot machine* et lança les tambours.

Trente secondes plus tard, six dollars étaient crachés à leur tour... Chris ramassa son modeste gain et rattrapa Malko et Milton, la mort dans l'âme, persuadé qu'il venait de passer à côté de la fortune.

* *

*

Une étiquette collée sur la vitrine de « Mike's Paradise » annonçait que la loi du Nevada interdisait de prêter sur les sonotones, lunettes et dentiers...

L'intérieur de l'échoppe était un incroyable capharnaüm où voisinaient des saxos, des télévisions, des vêtements, des appareils-photos et même une paire de béquilles qui n'étaient pas visées par la loi. Un bonhomme mal rasé aux cheveux gris qui ressemblait vaguement à un rat d'égout se fendit d'un sourire commercial édenté en voyant entrer les trois hommes.

— Alors ! *Tough luck* ! (35) lança-t-il d'un ton faussement badin.

Chris Jones, qui le dominait d'une tête, lui rendit son sourire.

— Non. On n'a pas besoin de blé. Mais on pourrait t'en donner...

Méfiant, Mike se renfrogna :

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Qu'on est prêts à payer mille dollars un tuyau pour trouver un certain Frank Cortese.

Mike demeura immobile quelques instants. Puis, impassible, il se baissa et sortit de sous son comptoir un *riot-gun* à canon scié.

— *Hit the road* ! (36) lança-t-il. Ou bien il va y avoir du sang sur les murs. Je dirai au shériff que vous m'avez attaqué, et il me croira. Je ne suis pas une balance.

La conversation s'arrêta là. Malko et les deux gorilles se retrouvèrent sur le trottoir. Surveillés par Mike, à travers la vitrine. Le tuyau du FBI était mauvais. Ils remontèrent en voiture, passant devant le gigantesque cow-boy de néon accroché à la façade du Golden Nugget. Ils remontèrent vers le « Strip ». Juste avant le *Mirage*, dans un petit lac artificiel dépendant de l'hôtel *Treasure Island*, deux galions

simulaient un combat naval, toutes les heures, pour la plus grande joie des badauds...

En face du *Mirage*, un « volcan » entraînait en éruption toutes les demi-heures, projetant des flammes très impressionnantes à trente mètres de haut... Le *Mirage* était toujours la même ruche bourdonnante. Des centaines de clients faisaient la queue en face d'un aquarium géant courant au-dessus de la réception, qui contenait, outre une flopée de poissons tropicaux multicolores, une douzaine de petits requins... Le cliquetis incessant des *shot-machines* entretenait un bruit de fond obsédant, renforcé par les timbres sonores annonçant des jack-pots et les exclamations bruyantes des joueurs de craps...

Devant chaque machine, un automate hagard – homme ou femme – actionnait inlassablement le bras lançant les tambours.

Les « pit-girls » en bas résille et justaucorps parcouraient le casino, apportant à boire aux joueurs, avec des sourires et des regards appuyés. Elles venaient toutes pour la même raison à Vegas : décrocher un homme avec beaucoup d'argent qui les épouse... En attendant, c'était le *trailer* dans le désert...

Laissant les deux gorilles rivés à « leur » machine à sous, Malko remonta dans sa suite, pour annoncer à Richard Baxter les mauvaises nouvelles. La piste d'Arcady Iacolev semblait définitivement perdue.

* *

*

Dès que la Lamborghini « Diablo » rouge sang s'arrêta sous l'auvent du *Mirage*, un voiturier se précipita pour avoir l'honneur d'aller la garer. Frank Cortese repoussa la portière qui coulissait vers le haut et s'extirpa du véhicule plat comme une limande. Le minuscule sparadrap sur sa lèvre supérieure le mettait d'une humeur de chien...

— Ne touche pas à ma bagnole ! lança-t-il au voiturier.

— Mais, *sir*, protesta celui-ci, on ne peut pas la laisser là...

Cortese s'approcha de lui, menaçant.

— Écoute, cette tire vaut deux cent mille putains de dollars ! J'ai pas envie que tu l'abîmes. Alors, tu ne la conduis pas, tu ne la touches pas, tu ne la regardes même pas ! Sinon...

Il ne termina pas sa phrase et s'engouffra dans le hall, passant devant le jardin tropical enrichi de cascades qui faisait face aux premières rangées de machines à sous. Il n'y avait pas que sa coupure qui le mettait de mauvaise humeur. Arcady Iacolev l'avait humilié, en le traitant comme *lui*, Frank Cortese, traitait ses « soldats » : en lui donnant brutalement l'ordre d'aller « whacker » un ennemi. Depuis bien longtemps, personne ne donnait plus d'ordres au puissant *Capo*.

Alors, bien sûr, il allait faire ce qu'Arcady Iacolev lui avait

demandé, mais, à sa manière. De façon à se venger d'une façon spectaculaire de l'homme responsable de tous ses problèmes : l'agent de la CIA, Malko Linge.

Cortese fonça vers les tables de baccara, repérant immédiatement celle qu'il cherchait à sa croupe insolente. Elle était debout derrière un joueur portant un immense Stetson, un bras passé autour de sa taille.

Un somptueux vautour, moulée dans une robe à paillettes de toutes les couleurs, en stretch. Miss Nevada 1990. Le devant valait l'arrière. Des seins en obus, un ventre plat de sportive, des jambes interminables. Une vraie blonde aux yeux pers, à la bouche pulpeuse, qui semblait sortir d'un dépliant de *Playboy*.

Frank Cortese fit le tour de la table et se planta en face d'elle, accrochant aussitôt son regard. Dès qu'elle s'aperçut de sa présence, la blonde chuchota quelque chose à l'oreille de l'homme au Stetson et s'éloigna. Frank la rejoignit dans un coin, près des ascenseurs.

Aussitôt, elle s'appuya contre lui, écrasant sa bouche contre la sienne, sans souci des gens.

— Frankie ! Quelle bonne surprise.

Frank Cortese n'était pas venu pour une étreinte matinale. Il la repoussa en grognant.

— Arrête, Jennifer avec tes putains de paillettes ! Il va y en avoir partout...

Vexée, la jeune femme recula.

— Alors, qu'est-ce que tu veux ?

Quand il venait comme ça à l'improviste, c'était toujours pour un câlin rapide. Après son élection, Jennifer Mc Guire avait été récupérée par un « manager », ami de Frank Cortese, qui lui avait démontré qu'il y avait d'autres façons de monnayer ses charmes qu'en posant pour les photographes. Depuis, elle vivait à l'année dans cette suite somptueuse, escortant des clients sélectionnés, de gros joueurs rabattus par les « pit-boss ».

Frank tamponna son sparadrap.

— Un service, bougonna-t-il.

Jennifer s'épanouit.

— Tu sais bien que je ferais n'importe quoi pour toi.

— J'ai besoin de ta clef. Pour la journée.

On ne pouvait accéder aux quatre derniers étages du *Mirage* que par un ascenseur spécial ne fonctionnant qu'avec la clef d'une des suites. Jennifer Mac Guire ne posa pas de question, prit sa clef dans un minuscule sac en crocodile vert et la tendit à Frank :

— Et toi, demanda-t-elle, quand est-ce que je te vois ?

— Viens récupérer ta clef vers dix heures. Je te présenterai un ami. Tu sais où je suis ?

— Oui, bien sûr.

— OK. Si jamais quelqu'un te posait des questions sur moi, tu ne me connais pas. OK ?

— Frank !

Jennifer était vraiment vexée. Frank Cortese la quitta après une tape sur sa croupe cambrée. Il comptait aussi sur elle pour faire oublier Ann à Arcady Iacolev. Jennifer était fiable et docile. Tout ce qu'il aimait. Il retraversa le casino, de meilleure humeur. Son plan prenait forme. Ce plouc de Iacolev allait voir de quoi il était capable. Mais il avait encore pas mal de choses à faire.

Il récupéra sa Lamborghini, donna cent dollars au voiturier et mit le cap sur le *Louxor*.

* *

*

« Cling-cling ».

La sonnerie musicale de la porte de la suite fit lever la tête à Malko. Il s'approcha du battant et demanda :

— Qui est-ce ?

— *House-keeping, sir.*

Plusieurs fois par jour, on venait changer les serviettes, vérifier le mini-bar, s'assurer que les clients de ces étages de luxe ne manquaient de rien. Chris et Milton étaient glués devant la télé, après avoir perdu chacun un mois de salaire à la roulette.

Il ouvrit et aperçut un homme chauve en tenue de garçon d'étage poussant une grande panier à linge sur roulettes. Au moment où il se disait qu'il l'avait déjà vu quelque part, un second homme dissimulé le long du mur du couloir se matérialisa.

Une bête ! Un géant aux cheveux noirs frisés, à l'expression bestiale. Il attrapa Malko au collet de la main gauche et, de la droite, lui assena une formidable manchette à la tempe. Étourdi, Malko se sentit soulevé du sol. D'un seul élan, son adversaire l'avait jeté au fond de la panier. Aussitôt, le chauve s'éloigna dans le couloir en la poussant.

Absorbés par la télé, tournant le dos à la porte, Chris et Milton, tout aux « Seven O'clock News », n'avaient rien remarqué. Pourtant, n'entendant plus Malko, Chris Jones se retourna. Le temps de voir le géant aux cheveux frisés refermer la porte doucement.

Un torrent d'adrénaline se rua dans les artères de Chris Jones qui sauta de son fauteuil, en hurlant.

— Milt !

Il ne fallut pas plus d'une fraction de seconde à Milton Brabeck pour s'apercevoir que Malko avait disparu. Chris Jones se ruait déjà sur la porte et l'ouvrait. Le couloir était désert, mais une porte de

service, à dix mètres de là, était en train de se refermer.

Les deux gorilles bondirent mais arrivèrent trop tard, se heurtant à la porte close.

— *Sons of a bitch !* rugit Chris Jones.

Unissant leurs efforts, ils tentèrent d'ouvrir la porte.

En vain. Elle était verrouillée. Elle s'ouvrait vers eux, ce qui interdisait de l'enfoncer, et il s'agissait d'une cloison pare-feu particulièrement épaisse. En désespoir de cause, Milton Brabeck entreprit de faire exploser la serrure, avec son 357 Magnum. Il lui fallut quand même tirer quatre fois avant que le pêne ne cède enfin.

Ils se ruèrent sur le petit palier.

Vide, bien entendu.

Le voyant rouge d'un ascenseur de service clignotait. Ils tentèrent de le bloquer, sans y parvenir, avant de se lancer comme des fous dans les trente étages, sautant dix marches à la fois.

Cela leur prit presque dix minutes ! Le monte-charge aboutissait dans une zone de service encombrée de fourgons, de chariots, où des camions entraient et sortaient sans arrêt.

Ils interrogèrent des employés travaillant là, sans succès. Personne n'avait rien vu, dans le va-et-vient.

— Jésus-Christ ! Où va-t-on le retrouver ? explosa Milton Brabeck.

— *Lock-up tight the mother-fucker*(37) ! ordonna Frank Cortese d'une voix frémissante de fureur.

Les deux voitures étaient garées sur une aire de repos, le long d'un chemin désert en réfection s'enfonçant au cœur de Spring Mountains, à partir de la State-Highway 159 allant vers Red Rock Canyon. À l'intersection des deux voies un panneau avertissait « route fermée et non patrouillée ». À une quinzaine de miles du centre de Las Vegas, l'endroit était parfaitement désert. Malko gisait sur le plancher d'une Chevrolet dérobée dans le parking de l'hôtel *Mirage*, les mains liées derrière le dos et les chevilles entravées. Pavel et Big Lou s'affairaient autour de lui. Ce dernier passa une menotte autour de son poignet droit, puis le tira sous la colonne de direction. En un clin d'œil, il glissa la chaînes des menottes autour de la colonne et referma l'autre bracelet sur le poignet gauche de Malko. La colonne de direction était fixée au châssis par une épaisse patte d'acier, la chaîne ne pouvait coulisser qu'entre le plancher et cette patte. Pour se dégager, il aurait fallu arracher la colonne elle-même.

Pavel et Big Lou sortirent de la voiture, abandonnant Malko sur le plancher.

Après le kidnapping, il avait été bâillonné par une bande d'adhésif, puis mis dans le monte-charge, et enfin chargé dans un fourgon.

Frank Cortese attendait à la sortie de la ville, dans une Eldorado noire à l'entrée de la State-Highway 159.

Seul au volant.

Le *Capo* se glissa dans la Chevrolet et se pencha sur Malko étendu à ses pieds.

— Tu m'as pompé l'air depuis un moment, connard ! Maintenant, tu vas crever ! Il y a sous le plancher de cette tire dix kilos d'explosifs. De la bonne dynamite... Tu dois te demander pourquoi je me donne tout ce mal. On aurait pu t'en mettre deux dans la tête tout à l'heure et le larguer sur un tas d'ordures. Seulement, je voulais voir ta gueule, et prendre mon pied en pensant aux moments que tu vas passer tout seul ici, en attendant que ça pète. Je te dis pas quand ça va péter... C'est la surprise du chef. Mais tu ne verras pas le soleil se lever, demain matin. Ou alors, d'en haut...

Il rit à sa propre plaisanterie.

— Maintenant, je vais aller bouffer, me faire sucer par Karla et tâter un peu de la roulette. Si tu as un numéro que t'aimes bien, dis-le, que je le joue...

Frank Cortese, sa tirade terminée, sortit de la voiture et referma la portière à la volée. Dans l'obscurité, la Chevrolet était presque invisible. Pavel et Big Lou montèrent dans l'Eldorado qui fit demi-tour. Un kilomètre plus loin, ils stoppèrent pour remettre en place la barrière interdisant la circulation sur cette route, pour cause d'éboulement.

Personne ne viendrait contrarier leur projet... Frank Cortese était ravi. Il allait respirer un moment. Bien sûr, les Russes continueraient à traquer Iacolev, mais ils avaient peu de chance de le trouver. L'homme qu'il avait condamné était le plus dangereux.

* *

*

Chris Jones et Milton Brabeck avaient l'impression d'avoir avalé un ballon de foot qui les empêchait de respirer. Ils avaient interrogé tous les employés du *Mirage* qui traînaient sur l'aire de service, sans rien apprendre. Avec les deux mille cinq cents chambres, il y avait une noria permanente de véhicules et personne n'avait rien remarqué. De retour dans la suite, ils avaient appelé Langley, sans pouvoir joindre Richard Baxter. À Washington, il était plus d'une heure du matin... De toute façon, qu'aurait pu faire le Deputy Director de la Division des Opérations ?

— Il est sûrement mort, fit Milton Brabeck d'une voix blanche.

Chris Jones ne répondit pas, prostré. Ils s'étaient laissé avoir comme des gamins.

— Il faut prévenir le FBI, dit Chris Jones. Ils ont quand même des moyens.

Milton Brabeck décrocha le téléphone. Il mit bien un quart d'heure avant de joindre un responsable à qui il expliqua la situation ; il se tourna ensuite vers Chris Jones :

— Il faut que j'aille là-bas. Reste là.

Comme toujours, ils avaient chacun un walkie-talkie codé, leur permettant de communiquer facilement. Chris Jones s'approcha d'une des grandes baies vitrées, regardant les lumières qui scintillaient à perte de vue, jusqu'à la grande tache noire du désert.

— Je donnerais un an de salaire pour savoir où se planque ce fumier de Cortese, gronda-t-il.

* *

*

— Vous avez eu tort de ne pas le tuer immédiatement, laisse tomber d'une voix glaciale Arcady Iacolev. Vous êtes des amateurs !

Frank Cortese retint une furieuse envie de lui sauter à la gorge. Lui, un amateur ! Il avait dû faire « whacker » au moins deux cents personnes ! Iacolev n'insista pas. Il jeta à Pavel Dombass, en russe :

— Il ne peut pas se sauver ?

— Non, non, affirma le Tchétchène. Je l'ai attaché moi-même.

— *Karacho*.

Il s'engagea dans l'escalier montant au premier. Il avait hâte de lire un article du *New York Times* traitant de la situation en Russie, écrit par un homme qu'il connaissait bien : Mikhaïl Malei, ancien responsable du complexe militaro-industriel soviétique.

Il avait à peine disparu qu'on sonna. Big Lou vérifia sur l'écran de contrôle télé qui arrivait.

— C'est Jennifer, annonça-t-il.

La jeune femme pénétra dans le living-room meublé entièrement de meubles Charles X en bouleau de Norvège, à l'exception d'une superbe commode Louis XIV Boulle, aux bronzes impressionnants. Autre création de Claude Dalle, qui avait décoré plusieurs des maisons les plus somptueuses de Las Vegas.

Jennifer avait troqué sa robe en paillettes pour un tailleur de soie noire beaucoup plus strict, dont la jupe moulait encore mieux sa croupe insolente.

Karla, installée dans un fauteuil de cuir blanc, lui jeta un regard franchement hostile. Aussitôt, Frank tenta de la désarmer.

— Jennifer est une vieille copine, affirma-t-il. Aujourd'hui, elle m'a rendu un petit service.

Discrètement, il lui tendit la clef de sa suite qu'elle remit dans son sac. La prenant à part, il lui glissa à l'oreille :

— J'ai un copain au premier. Il a le cafard... Et il est bourré comme un canon... La chambre en face de l'escalier.

— Je vais essayer de lui redonner goût à la vie, assura Jennifer, se dirigeant vers l'escalier. Karla la suivit des yeux et dit assez haut pour que Jennifer l'entende.

— Ne m'amène plus ce genre de radasse ici, Frank. Un malheur est si vite arrivé...

* *

*

Un verre de Gaston de Lagrange à portée de la main, déjà bien entamé, Arcady Iacolev savourait l'article du *New York Times* autant que le cognac. Pour Mikhaïl Malei, la chute de Boris Eltsine n'était qu'une question de mois. « L'agriculture n'a plus d'engrais, le secteur énergétique ne peut plus fournir de carburant, l'État russe ne paie pas ses dettes aux rares entreprises qui produisent encore, le chômage

s'aggrave tous les jours, Boris Nicolaievitch s'est trompé de réforme et va droit au gouffre. »

Le coup frappé à la porte interrompit sa lecture.

Jennifer pénétra dans la chambre, un sourire ravageur sur sa bouche pulpeuse. L'érotisme fait femme. Arcady Iacolev sentit son ventre s'embraser d'un coup.

Depuis deux jours, il essayait de ne plus penser à Ann et au sexe. Sachant qu'il lui était impossible pour le moment de revoir la jeune femme, cette apparition faisait voler en éclats sa sagesse toute neuve.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il d'un ton brusque.

— Vous distraire, fit Jennifer, en s'approchant du lit.

Elle avait trop l'habitude des hommes pour ne pas voir la lueur de désir dans les yeux de Iacolev.

Tranquillement, elle ôta la veste de son tailleur, révélant le haut d'une guêpière blanche. Un geste vif et la jupe tomba à terre, découvrant un triangle blond et les bas noirs montant très haut sur les cuisses.

Arcady Iacolev n'arrivait pas à détacher les yeux de ce spectacle. Il aurait voulu dire à Jennifer de partir, mais il n'y arrivait pas.

De la main gauche, elle lui caressa la barbe. Sa main droite se posa carrément sur son entrejambe.

Celle qui avait effleuré la barbe de Iacolev prit la sienne et la posa très haut sur sa cuisse à elle.

Elle l'attira vers son sexe. Quand il sentit la peau nue sous ses doigts, Arcady Iacolev fut submergé par une vague de désir. Sa main crocha dans le ventre offert. Jennifer ne perdit pas son temps. En quelques gestes habiles, elle eut fait surgir le membre imposant qui avait jadis valu à Iacolev son surnom de Raspoutine. Elle eut un sourire gourmand.

— Il était temps que j'arrive...

Elle se pencha pour le prendre dans sa bouche, mais déjà Arcady Iacolev la jetait en travers du lit. Il n'avait envie ni de la caresser, ni de se faire caresser. Juste de calmer la pulsion déclenchée par cette splendide femelle. Jennifer se retrouva à genoux sur le lit, Iacolev debout derrière elle. Sans presque se guider, il s'enfonça en elle jusqu'au pubis. Accrochée au couvre-lit de soie, Jennifer subit son assaut. Presque sans s'interrompre, Arcady Iacolev viola ses reins, où il se répandit en criant de plaisir.

Jennifer avait beau être habituée à des amants brutaux et exigeants, elle hurla et ce n'était pas du cinéma. Les dimensions exceptionnelles d'Arcady Iacolev rendaient cette variante particulièrement pénible.

Le Russe s'était drapé dans un peignoir.

— Allez-vous en maintenant, fit-il.

Il avait hâte de se replonger dans le *New York Times* et il voulait se trouver seul au moment où son ennemi de la CIA allait être déchiqueté par la charge explosive.

* *

*

Malko essayait de vider son cerveau de la panique qui l'envahissait. Il s'était contorsionné de toutes les façons afin de trouver la position la moins inconfortable. Dérisoire consolation : il allait mourir d'une minute à l'autre. Frank Cortese n'avait pas bluffé : pour s'être montré à Malko, il fallait qu'il soit certain que ce dernier ne puisse jamais témoigner contre lui. Ce n'était pas pour rien qu'on l'appelait Frank « Teflon » Cortese...

Pour la vingtième fois, Malko essaya de dégager les menottes de la colonne de direction. Impossible. La patte d'acier interdisait de remonter très haut. Il se laissa aller en arrière, assis sur le plancher, le dos appuyé à la banquette, envisageant toutes les possibilités. Impossible de mettre la voiture en route sans clef de contact. Et d'ailleurs, il ne pouvait pas la conduire. Il parvint, avec ses dents, à tirer le poussoir commandant les phares.

Ceux-ci s'allumèrent, éclairant une sombre façade rocheuse. Il était dans un cirque rocheux et le faisceau lumineux n'allait pas loin... Mais, dans sa situation, même une chance sur un million, cela se courait. Il s'arrêta, écoutant les battements de son cœur. À chaque seconde, il pouvait se désintégrer. Dix kilos de dynamite le déchiquetteraient instantanément. Il était partagé entre des pulsions de peur viscérale et une étrange indifférence. Jamais il n'avait imaginé une torture aussi sadique. Frank Cortese avait bien calculé.

Il respira profondément, pensant à son château, à ses derniers dîners, à Alexandra et à son corps somptueux. À toutes les choses qu'il aurait aimé faire, bêtement... Il avait toujours eu l'impression d'être immortel, ne pensant à la mort que lorsqu'elle était là.

— *Himmel Herr Gott*, grogna-t-il. C'est trop stupide !

Dans son métier, les fins étaient toujours brutales. Il repensa au vieil adage : « Il n'y a qu'une façon de naître, mais il y en a des centaines de mourir ».

Que faisaient Chris et Milton ? Le bandeau sur sa bouche l'irritait. Il se mit en demeure de l'arracher.

D'abord en frottant son visage contre la portière, afin d'en décoller un bout. Cela marcha. Ensuite, il continua, l'arrachant peu à peu, millimètre par millimètre, jusqu'à ce qu'il puisse en coincer une extrémité dans une rainure de la colonne de direction et tirer d'un coup sec.

Cela lui fit mal, mais brusquement sa bouche fut libre.

Bien qu'il fasse froid, il était couvert de sueur. Le sang battait à ses tempes. De nouveau, il fit une tentative pour arracher les menottes. Impossible. La douleur était telle qu'il dut s'arrêter, les poignets en sang. Soudain, ses yeux tombèrent sur un objet plat sous le siège avant droit. Il lui fallut quelques secondes pour reconnaître son téléphone cellulaire ! Il avait dû tomber de sa poche lorsqu'on l'avait jeté sur le plancher de la voiture et personne ne l'avait vu. Une immense vague d'espoir le submergea.

En se contorsionnant, il se mit en devoir de rapprocher le téléphone avec son pied. L'appareil n'était pas plus gros qu'un épais carnet. Il suffisait de l'ouvrir pour qu'il soit en service.

Centimètre par centimètre, Malko le ramena vers lui. À chaque seconde, la charge explosive pouvait sauter. Ce serait le dernier bruit qu'il entendrait. Il avait la sensation d'avoir un ballon à la place de l'estomac, qui grandissait sans cesse, l'étouffant peu à peu. La peur. Il lui fallut près d'un quart d'heure pour faire franchir au téléphone trente centimètres. Il entama alors la dernière manœuvre. Dans un premier temps, il poussa l'appareil avec son pied, jusqu'au bas de la colonne de direction, à côté de l'accélérateur.

Ensuite il abaissa ses mains entravées au niveau du tapis de caoutchouc recouvrant le plancher.

Quand ses doigts se refermèrent sur le Motorola, il était couvert de sueur et son pouls battait à 150 ! Ses mains tremblaient tellement qu'il dut s'y reprendre à trois fois pour ouvrir l'appareil. Le cadran s'alluma aussitôt et il perçut le léger bourdonnement signifiant qu'il était prêt à servir. Il ne restait plus qu'à composer un numéro.

À cause de sa position inconfortable, il dut s'y reprendre à trois fois avant de taper celui du *Mirage*.

Son cœur fit un saut dans sa poitrine quand la voix mélodieuse d'une standardiste annonça :

— *Mirage, good evening.*

— La suite 3026, demanda Malko.

La sonnerie se déclencha dans sa suite. Il n'entendait plus que cela. Et brutalement la voix inimitable de Chris Jones :

— Hello ?

— C'est moi, cria Malko comme pour se faire mieux entendre.

Chris Jones poussa un véritable rugissement.

— *Holy shit !* Où êtes-vous ?

Il s'était attendu à un coup de fil des ravisseurs, pas de Malko.

C'est à cette seconde que Malko réalisa qu'il n'en avait pas la moindre idée. Inconscient durant la première partie de son voyage, il savait seulement qu'il se trouvait dans un rayon de vingt à trente miles autour de Las Vegas, au cœur d'un massif montagneux. Le

problème, c'est que Las Vegas était entouré de montagnes de tous les côtés...

— Je n'en sais rien, avoua-t-il.

* *

*

Chris Jones avait l'impression qu'on lui donnait des coups de marteau sur la tête, et qu'une méchante bête lui rongerait l'estomac. Depuis qu'il connaissait la situation de Malko, il balançait entre un espoir fou et l'angoisse la plus absolue. Jonglant entre le walkie-talkie au bout duquel se trouvait Milton Brabeck et le téléphone où il craignait à chaque seconde d'entendre l'explosion signifiant que Malko avait cessé de vivre.

— *Jésus-Christ !* s'exclama-t-il. Vous ne savez *vraiment* pas où vous êtes ?

Il lui en voulait presque ! C'était horrible, cette sensation d'impuissance. Il avait beau se creuser le cerveau, il ne voyait aucun moyen de sortir de ce cauchemar.

— Essayez de trouver un hélicoptère, suggéra soudain Malko. On doit voir mes phares du ciel.

Chris Jones se maudit de ne pas y avoir pensé plus tôt.

— Sûr ! C'est vrai ! Tu entends, Milt, trouve un hélico, vite. On va y arriver...

Il parlait alternativement dans les deux appareils.

Soudain, il se rendit compte qu'il n'entendait plus la voix de Malko. Il hurla presque :

— Vous êtes là ? Vous êtes là ?

— Oui, dit Malko d'une voix lasse, mais faites vite. Je vais interrompre la communication, je ne sais pas où en est ma batterie. Rappelez-moi dès que vous aurez l'hélico. Vous avez mon numéro ?

Chris Jones se le fit redonner, se trompa deux fois, tant il était énervé et finit par raccrocher avec l'impression de tuer Malko en ne l'entendant plus.

Trois minutes plus tard, il roulait à tombeau ouvert en direction de Mac Carran Airport, pour y rejoindre Milton Brabeck. Ne voulant pas penser.

Le Bell 204 décolla de l'*helicopter pad* de Mac Carran Airport à 11 h 10. Milton Brabeck était à côté du pilote, Chris Jones à l'arrière, son Motorola à la main. L'aide du FBI avait été précieuse pour dénicher un hélicoptère et un pilote, malgré l'heure tardive.

L'appareil s'élevait verticalement, laissant le ruban lumineux du « Strip » à sa gauche. Aussitôt, Milton se tourna vers Chris.

— Vas-y. Reprends le contact.

Ils n'avaient pas parlé à Malko depuis vingt minutes environ. À la fois pour conjurer le sort et parce qu'il y avait trop de problèmes techniques à régler.

Chris Jones déplaça son téléphone cellulaire, l'estomac noué. L'explosion avait très bien pu se produire sans qu'ils l'aient entendue. Il tapa lentement le numéro de Malko, pour ne pas commettre d'erreur et colla le récepteur à son oreille. D'abord, il n'entendit que son souffle court. Puis, un claquement et la voix de Malko :

— Chris ?

— Oui ! cria le gorille. Nous sommes dans l'hélico.

— Bravo, dit Malko. J'espère que ça va marcher.

Le pilote se tourna vers Milton Brabeck.

— Par où on commence ?

Le gorille regarda le tapis lumineux au-dessous de lui. Il en avait le vertige de voir ces millions de lucioles qui clignotaient à perte de vue, faisant ensuite place à l'obscurité du désert. Quatre grands itinéraires traversaient un relief accidenté aux environs de la ville.

L'Interstate 15, au nord, filait vers Nellis Airport Base ; ensuite, à l'est, Boulder Highway s'enfonçait dans la barrière montagneuse séparant le Nevada de l'Arizona. Au sud, la même Interstate 15, vers le sud de Los Angeles. Enfin, le State-Highway 95, à l'ouest.

À partir de ces itinéraires, des centaines de chemins menaient à des endroits perdus, comme celui où se trouvait Malko.

— On va vers le sud, décida Chris.

Le Bell 204 s'inclina et fila le long d'Industrial Road. En quelques minutes, les lumières, en dessous d'eux, se réduisirent au ruban de la circulation. Puis l'Interstate 15 s'engagea dans un défilé montagneux.

Là, plus aucune lumière. Chris reprit espoir. Des phares de voitures se voyaient de loin. Les trois hommes commencèrent à scruter la montagne. Rien, le noir absolu...

Très vite, ils parvinrent à l'autre extrémité du défilé et firent demi-tour. Malko demeurerait silencieux, la ligne ouverte. On entendait sa respiration régulière. De nouveau, il fallait prendre une décision.

— On va vers l'ouest, dit Chris Jones.

Ils se mirent à suivre la crête des montagnes, volant en cercle autour de Las Vegas dont les lumières brillaient dans le lointain. Ici, elles étaient beaucoup plus rares. Milton Brabeck eut soudain une illumination.

— Malko, pouvez-vous allumer et éteindre vos phares ? suggéra-t-il. On vous verrait mieux.

Malko, à tâtons, trouva la commande au plancher permettant de passer de codes à phares et appuya dessus avec son pied. Ça marchait...

— Je le fais, annonça-t-il.

Sous le coup de la tension nerveuse, il avait presque oublié qu'à chaque fraction de seconde sa vie pouvait s'arrêter. Il continua, comme un automate, à faire clignoter ses phares. Couché sur le dos, il apercevait la voûte étoilée à travers le pare-brise de la Chevrolet.

Soudain, il réalisa que le double faisceau blanc diminuait progressivement d'intensité : la batterie se déchargeait...

Encore une heure et personne ne pourrait plus le repérer... Mais d'ici là, il serait vraisemblablement transformé en chaleur et en lumière. Pris par l'action, il en oubliait presque la dynamite à quelques centimètres de lui. Qui allait exploser d'un moment à l'autre. Frank Cortese n'avait pas bluffé.

* *

*

— *God damn it !*

Chris Jones jurait sans cesse entre ses dents. Ils avaient failli heurter une ligne à haute tension et le pilote était un peu remonté. Sous eux, c'était le noir absolu. Deux ou trois fois, ils avaient eu une fausse alerte, mais il s'agissait d'une voiture en marche... Il n'arrivait plus à trouver des mots pour reconforter Malko. Les trois paires d'yeux n'arrivaient pas à accrocher ce qui aurait pu être des phares d'une voiture immobilisée.

À cause du relief, il fallait se trouver pile au-dessus de l'endroit où Malko se trouvait pour apercevoir son signal de détresse.

Soudain, sa voix éclata dans le téléphone.

— Je vois un hélicoptère !

Chris Jones sentit son poulx grimper comme une fusée. Trois paires d'yeux se tournèrent vers le sol. Le noir, une vraie mine de charbon. Mais il pouvait y avoir un autre hélicoptère dans cette zone... Chris s'écria soudain :

— Éteignez et rallumez vos feux de position plusieurs fois !

Le pilote s'exécuta.

— C'est vous ! annonça Malko d'une voix enrôlée par l'émotion... Vous êtes environ à un kilomètre sur ma gauche.

Le pilote inclina aussitôt l'appareil vers l'ouest et les montagnes. Une minute plus tard, Milton Brabeck poussa un rugissement de joie.

— Je le vois !

Trente secondes plus tard, ils apercevaient tous le double faisceau qui clignotait irrégulièrement. Dans leur joie, ils en avaient oublié les explosifs.

— *Jésus Christ*, il faut faire vite ! lança Chris Jones. Ce serait trop con, maintenant...

L'hélico descendit encore et le pilote alluma ses phares d'atterrissage, illuminant la voiture arrêtée. La route sinuait entre deux falaises escarpées.

— Je ne peux pas me poser là ! fit-il.

La route principale se trouvait à un bon kilomètre. Chris et Milton trépignaient.

— Vous avez une échelle ?

— Non.

— Une corde ?

— Oui, je pense, à l'arrière.

Milton la découvrit. Elle mesurait une dizaine de mètres. Chris avait déjà ouvert la portière, l'appareil se tenant en vol immobile, juste au-dessus de la voiture.

En quelques secondes, le gorille fixa une extrémité de la corde au socle du siège et lança le reste dans le vide.

Le bout arrivait à deux mètres du toit de la voiture.

— Dépêchez-vous, réclama le pilote, il y a des rafales latérales. C'est très dangereux.

Chris ne voulut pas lui dire que c'était moins dangereux que de sauter sur une voiture qui pouvait exploser à chaque seconde. Il était déjà à l'extérieur, se balançant dans le vide. Il se laissa glisser et sauta juste sur le toit de la Chevrolet, boulant ensuite à terre.

Milton lui succédait déjà.

— Attendez-nous sur la Highway 95, hurla-t-il au pilote.

* *

*

— *Shit*, je n'ai pas d'outils !

Chris venait de réaliser l'horreur. Malko était étendu devant lui, très pâle, les mains passées autour de la colonne de direction. Le gorille alluma sa mini-torche électrique et, à plat ventre, examina le dessous de la voiture. Il repéra tout de suite le paquet fixé à la caisse, juste au-dessous du siège. Les explosifs... Impossible de chercher à les

désamorcer dans l'obscurité. Et à chaque seconde, ils pouvaient sauter...

Chris se redressa, sortit son Beretta 92 et en appuya le canon sur la serrure des menottes.

— Attention, ça va secouer, prévint-il.

Malko crut avoir le bras arraché... Mais il ne restait plus rien de la serrure... Déjà le gorille le tirait à l'extérieur comme un paquet. La torche électrique de Milton Brabeck éclaira soudain un objet oblong, par terre, à côté de la voiture. Une boîte d'allumettes, qu'il ramassa automatiquement. Avant de se mettre à courir à perdre haleine sur le chemin pierreux. Le virage passé, ils ralentirent, protégés par une falaise.

— Vous êtes OK ? demanda Chris à Malko.

— Ça va, dit celui-ci.

L'hélicoptère les attendait, posé sur le bitume de la Highway 95. Dès qu'ils y furent montés, il décolla.

Malko, encore sonné, frottait machinalement ses poignets endoloris. N'arrivant pas encore à croire au miracle. Un quart d'heure plus tard, ils étaient en train de descendre au-dessus de Mac Carran lorsqu'une brève lueur orange illumina les montagnes à l'ouest. Les explosifs venaient de faire sauter la voiture où aurait dû se trouver Malko.

Il n'y eut aucune exclamation dans l'hélicoptère. Il était exactement minuit.

* *

*

Jamais Malko n'avait éprouvé autant de plaisir à prendre une douche. Il s'y prélassa longuement. Ses poignets le brûlaient horriblement. Lorsqu'il en sortit, il trouva les deux gorilles, les traits tirés, les yeux rouges, installés dans le « sitting-room ».

— Vous avez vu ce que j'ai trouvé près de la voiture ? dit Milton Brabeck.

Il lui tendit la boîte d'allumettes trouvée près de la Chevrolet. Une boîte oblongue dorée portant l'inscription « Spanish Trail ». Sans adresse ni numéro de téléphone.

Malko la posa sur une des tables de nuit.

— On verra ça demain matin.

— Vous devez avoir envie de vous coucher ? demanda Milton Brabeck.

Malko le regarda avec un léger sourire.

— Non, fit-il. Je vais aller déguster une demi-livre de Beluga avec une bouteille de Dom Pérignon. Et ensuite, j'ai bien l'intention de

ramener dans ce lit la plus belle créature de ce Casino !

Comme chaque fois qu'il venait de risquer sa vie, il éprouvait une féroce envie de faire l'amour.

— *Jésus-Christ !* soupira Chris Jones, on n'est pas encore couchés. Ce type est indestructible.

* *

*

En dépit de l'heure tardive, les tables de jeu étaient toutes assiégées. Malko avait déjà rempli la première partie de son programme. Le Beluga s'était avéré délicieux et le Dom Pérignon glacé à souhait. Il avait partagé les deux avec Chris et Milton, qui ne le quittaient pas d'une semelle.

Ensuite, il était passé à la roulette. D'où il était reparti avec huit mille dollars de jetons. Juste assez pour se glisser à la table du baccara.

Deux fois, il fit « neuf ». Il devait en être à trente mille dollars quand une voix timide chuchota derrière lui.

— Vous n'avez pas besoin d'un porte-bonheur ?

Il se retourna et crut voir un arc-en-ciel. Une splendide blonde dans une robe de paillettes multicolores qui découvrait les deux tiers d'une poitrine pulpeuse, au regard *très* insistant. Ce n'était peut-être pas la plus belle créature du *Mirage*, mais ça s'en rapprochait...

— Pourquoi pas ? fit-il.

La blonde se glissa à côté de lui.

— Je m'appelle Jennifer, chuchota-t-elle, et je suis supposée porter chance.

— En avant, fit Malko, sans illusion.

Vingt minutes plus tard, il avait reperdu quinze mille dollars. Il ramassa ses jetons, prit Jennifer par la main et l'entraîna.

— Vous portez chance, fit-il. Mais au casino. Donnez-moi votre sac.

Il prit le sac en croco vert, l'ouvrit et y entassa tous les jetons qui restaient, sous le regard émerveillé de Jennifer.

— *Oh, you're not kidding ?* (38) dit-elle d'une voix émue.

— Pas du tout ! fit Malko. Allons arroser vos gains.

Elle le suivit et fut agréablement impressionnée de le voir prendre l'ascenseur des suites. À peine dans la cabine, sa bouche s'écrasa contre la sienne pour un baiser habile et prolongé, auquel tout son corps participait, qui dura trente étages... Dans la suite, elle ne perdit pas de temps.

— Préparez-moi un Cointreau *on ice*, demanda-t-elle. Pendant ce temps, moi, je vous prépare une surprise.

Lorsque Malko revint avec le Cointreau *on ice* au citron vert, Jennifer l'attendait, nue à l'exception d'un porte-jarretelles mauve, de ses bas et de ses escarpins.

Après avoir trempé ses lèvres dans le liquide ambré, elle se colla à Malko, une jambe entre les siennes, pour une lambada immobile, qui, avec une grande économie de moyens, enflamma très vite Malko.

— Venez ! dit-elle.

Elle l'entraîna jusqu'au grand lit, le déshabilla avec une rapidité vertigineuse et le fit s'allonger sur le dos.

— *Body massage* ! annonça-t-elle en s'allongeant sur lui.

Jennifer commença par se frotter lascivement, puis, se laissant glisser plus bas, emprisonna son érection entre ses deux seins, les rapprochant de façon à faire coulisser son membre dans ce fourreau tiède et élastique.

Malko sentit la sève monter de ses reins. Jennifer n'écarta ses seins qu'au moment où Malko souleva son bassin sous la vague de son orgasme. La bouche de Jennifer plongea sur lui et elle lui serra violemment la base du pénis, l'empêchant de jouir, tandis que sa langue menait une sarabande effrénée autour de lui. La sensation était si forte qu'il hurla.

Jennifer se redressa, tenant le sexe toujours tendu.

— Comment veux-tu me prendre maintenant ?

Il lui répondit en la retournant et en s'enfonçant dans sa croupe d'une seule poussée. Le « truc » de Jennifer lui permit de faire deux fois l'amour en jouissant une seule. Lorsqu'il explosa, les mains tenaillant ses hanches, ce fut un véritable tremblement de terre.

Jennifer reprit son Cointreau, ravie.

— Vous restez longtemps à Vegas ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, fit Malko.

Le regard de la jeune femme tomba sur la boîte d'allumettes.

— Tiens, vous avez des amis à Spanish Trail ! C'est un endroit super.

Malko tiqua intérieurement.

— Non, je l'ai trouvée là. Qu'est-ce que c'est ?

— Un Country Club, à l'ouest de la ville. Ça a remplacé le Desert Inn Country Club. Le plus pauvre des propriétaires possède cent millions de dollars.

Tout à fait l'endroit où Frank Cortese pouvait avoir une résidence...

Jennifer bâilla.

— Ça ne vous fait rien, si je vais me coucher ? On peut se voir

demain, je suis à la suite 2824.

— Parfait, assura Malko, je vous appelle.

Elle remit son arc-en-ciel, l'embrassa amoureusement et s'enfuit en serrant son sac en croco plein de dollars. Malko, comblé, se dit qu'après ce qu'il venait de subir, il avait bien droit à un peu de chance.

Dès le lendemain matin, il allait se mettre à la recherche de Frank Cortese. Maintenant, c'était une affaire personnelle.

* *

*

Un soleil radieux brillait sur Las Vegas. Il avait fallu deux minutes à Malko pour localiser dès son réveil Spanish Trail. Curieusement, il n'y avait aucune mention dans le *Las Vegas Sun* de l'explosion de la veille au soir. Apparemment, personne n'avait découvert la voiture explosée. C'était encore mieux...

Ils suivirent Tropicana Avenue vers l'ouest sur quatre kilomètres. À partir du croisement avec Rainbow Avenue, un mur d'enceinte marron courait tout le long de Tropicana Avenue, coupé par une lourde grille noire flanquée d'un poste de garde. De l'autre côté, on apercevait un golf et quelques joueurs.

Malko se présenta à la grille, baissa sa glace et annonça au vigile en uniforme marron :

— Nous avons rendez-vous pour déjeuner au Country Club avec Mr Cortese.

L'employé se fendit d'un sourire obséquieux qui en disait long sur la popularité de Frank Cortese.

— *Very well, sir. Enjoy your lunch.*

Il actionna la barrière avec un sourire de commande.

Malko avait envie de hurler de joie. Cette fois, il y était. Il franchit la grille et roula à 30 à l'heure jusqu'au Country Club, une grande bâtisse futuriste au milieu du golf. Malko se gara devant et avisa un jardinier.

— Savez-vous où se trouve la villa de Mr Cortese ?

— Certainement, *sir*. La villa « Casa Alegre », sur Vintage Count, dans l'*Inner Circle*. À côté de celle de Mr Steve Win, le propriétaire du Golden Nugget.

Malko suivit ses indications, et franchit une seconde grille. Voyant qu'ils arrivaient du Country Club, le vigile les laissa pénétrer dans ce ghetto des super riches.

La plus petite maison avait cinq mille mètres carrés au sol. Des palais desservis par un réseau d'allées paisibles aux noms poétiques.

La « Casa Alegre » occupait presque tout un bloc.

Une gigantesque bâtisse rose au milieu d'un jardin. Une Cadillac Eldorado noire était garée dans le driveway, à côté d'une Lamborghini rouge. Par acquit de conscience, Malko avisa un jardinier en train de tondre le gazon de la maison voisine.

— C'est bien la maison de Mr Cortese ?

— Yes, *sir*, fit le jardinier. Il doit être là, puisqu'il y a ses voitures.

Malko contenait sa joie. Pour la première fois de sa longue carrière criminelle, Frank « Teflon » Cortese avait laissé derrière lui un témoin à charge.

— On va lui faire sauter la tête, à ce *mother fucker* ? proposa Milton Brabeck.

— Attendons ! suggéra Malko.

Il savourait sa victoire. Si Frank Cortese était là, Arcady Iacolev ne devait pas être loin.

Après avoir parcouru les allées de l'*Inner Circle*, il ressortit de Spanish Trail et s'embusqua un peu plus loin dans Tropicana Avenue, surveillant la grille. Il n'y avait qu'une sortie à Spanish Trail.

Deux heures plus tard, ils virent la Lamborghini déboucher et prendre la direction du « Strip ». À cause des glaces fumées, Malko n'avait pu distinguer qui se trouvait à l'intérieur.

Ils filèrent jusqu'au « Strip ». La Lamborghini se gara presque en face du *Mirage*, dans le parking du *steak-house Rosewood Grill*. Deux personnes en émergèrent : Frank Cortese et Karla ! La main dans la main, ils pénétrèrent dans le restaurant.

Malko avait du mal à conserver son calme. Après avoir frôlé la mort, il avait réussi à retourner la situation. Apparemment, Frank Cortese le croyait mort. Autrement, il n'aurait pas été aussi décontracté.

Ce qui donnait à Malko une longueur d'avance. Chris et Milton piaffaient.

— On va lui gâcher son déjeuner ? proposa Milton Brabeck.

— Attendez, dit Malko. La mission est de retrouver Arcady Iacolev et de le livrer à ses amis de Moscou. Nous réglerons nos comptes avec Cortese ensuite. Restez là en planque, je vais annoncer la bonne nouvelle à Langley.

* *

*

Richard Baxter en rugissait de joie. L'épisode où Malko avait failli sauter semblait lui être sorti totalement de l'esprit.

— Je préviens Moscou, annonça-t-il. Qu'Eltsine expédie ses *spooks* immédiatement. Je vous tiens au courant. Le reste est académique...

Académique, si on voulait. Avec un personnage comme Arcady

Iacolev, appuyé par des moyens colossaux, rien n'était académique.

— Combien de temps cela va-t-il prendre ?

— Ils devraient être à Las Vegas dans vingt-quatre heures, promet le Deputy Director de la Division des Opérations. Pouvez-vous maîtriser la situation jusque-là ?

— Je le pense, dit Malko. Mais ensuite, que prévoyez-vous ?

— Votre travail se termine au moment où vous pouvez désigner aux envoyés du Président Eltsine, avec une certitude absolue, l'endroit où se cache Arcady Iacolev.

Après avoir raccroché, Malko redescendit, traversa les salles de jeu du *Mirage*. Le cliquetis des *one arm bandits* était toujours aussi envahissant. Et dire que le sort de la Russie se jouait ici, dans La Mecque du jeu créée par un gangster visionnaire, Bugsy Siegel. À des milliers de kilomètres de Moscou.

* *

*

— *Terrific !*

Le cuisinier venait de déposer devant Frank Cortese un homard tout juste sorti de son bassin, âgé de quatre-vingts ans et pesant cinquante livres ! Un monstre dont les pinces verdâtres s'agitaient faiblement. — Je le prends ! lança Cortese. Des amis vont nous rejoindre. Et s'il en reste, on l'emportera.

Il se sentait d'une humeur de rêve. À minuit pile, la veille, il avait nettement entendu l'explosion de la voiture piégée. Sous la table, il referma sa grosse main sur la cuisse de Karla. Les doigts de la jeune femme filèrent vers son entrejambe. Elle avait compris qu'un être frustré et brutal comme Cortese avait besoin de sensations *fortes*.

Il sursauta en sentant les doigts s'infiltrer contre sa peau nue. Même voyou, il avait gardé le côté puritain des Américains.

— Hé, tu es folle ! protesta-t-il, tu vas me faire bander. On n'est pas seuls...

Une douzaine de tables étaient occupées dans le restaurant, sombre comme toujours aux États-Unis.

Karla soutint son regard avec un sourire provocant.

— Et alors ? Tu n'aimes pas ça ?...

Elle continua son manège, impavide, en savourant un Cointreau *on ice* géant. Frank Cortese se tortillait sur sa banquettes, mal à l'aise. Il poussa soudain un grognement paniqué. Tranquillement, Karla venait de baisser son zip, mettant à l'air le corps du délit... La partie supérieure dépassait nettement de la table...

Précipitamment, Cortese jeta dessus sa serviette. La main droite de Karla était solidement refermée autour de son membre qu'elle

manipulait avec une savante lenteur.

— Putain, t'es piquée ! grommela-t-il.

— Non, ça m'excite, murmura Karla d'une voix rauque. Tu sens comme ça monte ? Tu es de plus en plus dur...

Frank Cortese jeta un regard affolé aux tables alentour, en ayant l'impression d'être le point de mire de la salle. Cette salope était en train de le faire disjoncter.

Le garçon s'approcha, souriant.

— Un Chablis avec le homard ?

Il ne pouvait pas ne pas voir ce qui se passait. Frank Cortese était à moitié affalé sur la banquette, la main droite de Karla disparaissait sous la table et la serviette ondulait curieusement.

— Oui, répondit Karla. Chablis, OK. Monsieur goûte.

Son anglais approximatif était très compréhensible.

À peine le garçon se fut-il éloigné que Frank Cortese tenta de la repousser. Pour toute réponse, elle lui serra le sexe à lui faire mal.

— Tu crois que Bugsy Siegel se serait occupé des gens ! fit-elle à mi-voix. Pose ton calibre sur la table, ils ne regarderont plus que ça... Et si tu ne me laisses pas te branler, tu ne me baisses plus !

Vaincu, Frank Cortese se détendit. Le garçon revenait. Dans un état second, il goûta le Chablis, évitant le regard de l'Italien. Une extase montait du plus profond de ses reins.

— Putain, arrête, *I am coming*⁽³⁹⁾, gémit-il d'une voix mourante.

Au lieu d'arrêter, cette salope de Karla accéléra la valse de ses doigts. Frank, le regard vitreux, poussa un grognement inhumain. La sève se ruait dans son membre. Au même moment, d'un geste parfaitement naturel, Karla se baissa, comme si elle avait laissé tomber quelque chose. Avec un synchronisme parfait, elle fit glisser la serviette et sa bouche se referma sur le sexe de Frank au moment où le sperme en jaillissait. La sensation fut tellement exquise que Cortese poussa un cri rauque qui fit se retourner toutes les têtes.

Les clients virent un homme qui semblait pris d'un malaise et sa compagne en train de chercher quelque chose à terre. Le puritanisme était si ancré dans la mentalité américaine que personne n'imagina la vérité.

Se faire administrer une fellation dans un lieu public dépassait l'imagination de l'Américain moyen... Karla, toute honte bue, se redressa, les yeux brillants. Frank Cortese était partagé entre une euphorie totale et un malaise existentiel qu'il n'avait encore jamais ressenti, même quand il enfonceait un pic à glace dans la tête d'un vieil ami qui lui avait manqué... Ça ressemblait à de la honte.

On apportait l'énorme homard lorsque Big Lou surgit, seul, l'air renfrogné. Il se glissa sur la banquette ronde et glissa à l'oreille du *Capo* :

— J'ai été à la bagnole. Elle a bien sauté, mais il n'y a personne dedans...

La première réaction de Frank Cortese fut de sourire, la main sur la cuisse de sa maîtresse.

— Évidemment, avec ce qu'on avait mis, il ne doit plus rester que des tout petits morceaux de ce connard.

Big Lou secoua la tête.

— Non, c'est pas ça, *boss*. Le mec s'est tiré *avant*.

J'ai retrouvé les menottes. La serrure était explosée.

Frank Cortese ne voyait plus le homard. Il mesura en un éclair la portée de ce qu'il apprenait. L'agent de la CIA pouvait l'envoyer sur la chaise électrique sans problème. Il avait le choix : ou le liquider vite, très vite, ou filer. Son seul avantage : l'autre ignorait toujours sa planque, sinon le FBI aurait déjà débarqué...

Il se leva et lança à Karla :

— Viens, on se tire.

Le garçon accourut, affolé :

— Le homard ne vous plaît pas, Monsieur ?

— Il est trop vieux ! lança Frank Cortese.

Les pensées s'entrechoquaient dans sa tête, lui coupant totalement l'appétit. En plus, il allait falloir expliquer à Arcady Iacolev ce qui s'était passé. Il jaillit sur le « Strip » au volant de la Lamborghini, manquant emboutir une vieille Cadillac dont la calandre avait été remplacée par une tête de buffle.

Coupant les files, il gagna Tropicana Avenue. Karla ne disait pas un mot. Il tourna vers elle un visage déformé par la peur et la fureur.

— Je vais me payer ce fumier. *Moi-même*.

Karla alluma une Royale, souffla calmement la fumée et lâcha :

— Je viens avec toi. Mais attention, je crois qu'on est suivis.

— *Mother-fucker ! Son of a bitch ! Bastard !*

Frank Cortese jeta un regard apeuré dans le rétroviseur. Dans les moments de stress, son vocabulaire se simplifiait. Une Pontiac verte était derrière eux. Au moins deux hommes à bord. Son estomac se noua. Le FBI !

Il avait besoin d'un répit, pour s'organiser. Il tourna à droite, puis plus loin, à gauche, continua tout droit, vira sur le feu, au rouge. La Pontiac était toujours là. Il *fallait* la semer. Tout à coup, un ululement lui fit lever la tête. Un interminable convoi de l'UP Railroad descendait du nord, longeant Industrial Road. Frank Cortese se trouvait à un demi-mile de Sahara Avenue, coupée par la voie ferrée.

Il accéléra, doublant des dizaines de voitures, et tourna dans Sahara. Une douzaine de véhicules étaient arrêtés devant les feux rouges clignotants du passage à niveau, renforcés par une sonnerie stridente. Il les doubla. Il était temps : les trois locos tirant le convoi n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres, les barrières s'étaient abaissées. Il accéléra ! La Lamborghini était si basse qu'elle passa *sous* les barrières, au ras de l'avant de la locomotive.

Frank Cortese jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Les wagons défilaient avec une sage lenteur. Il y en avait pour plusieurs minutes. La Pontiac était semée.

Pied au plancher, il continua jusqu'à Buffalo Drive et tourna à droite. Il disposait d'un répit de quelques heures. À la barrière de Spanish Trail, il s'arrêta pour demander :

— Personne ne m'a demandé ?

— Personne, *sir*.

Frank tendit deux billets de cent dollars avec un clin d'œil.

— Si c'était le cas, je ne suis pas en ville. OK ?

— Parfaitement, *sir*, fit le vigile en empochant les dollars.

Arcady Iacolev sursauta en voyant Frank Cortese pénétrer en coup de vent dans l'immense living, face au golf. Le *Capo* se laissa tomber sur un siège en face de lui, l'œil mauvais.

— Il y a de mauvaises nouvelles, annonça d'une voix grinçante Cortese. L'enfoiré n'a pas sauté avec la voiture. Il s'est tiré, je ne sais comment.

Une lueur de fureur passa dans les yeux du Russe.

D'une voix glaciale, il laissa tomber.

— Je vous avais dit que vous étiez des amateurs !

Cette fois, Cortese ne répliqua pas. Iacolev se tourna vers Pavel Dombass qui continuait, dans un coin du living, son éternelle partie de

dominos contre lui-même et lui jeta sèchement en russe :

— Tu ne l'avais pas bien attaché ?

— Si, si, affirma d'une voix tremblante le Tchétchène. C'était impossible qu'il se dégage. Je vous jure.

Iacolev haussa les épaules. Inutile de tergiverser. En quelques secondes sa décision fut prise.

— Je crois que nos chemins vont diverger, annonça-t-il froidement.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? interrogea Cortese.

— Le FBI connaît donc cette maison maintenant ?

— Non, affirma péremptoirement Cortese, sinon, ils seraient déjà là. Elle n'est pas à mon nom. Pourquoi ?

— Je vais prendre les mesures nécessaires pour partir le plus vite possible, conclut Arcady Iacolev. J'ai besoin de me servir du téléphone, j'espère qu'il n'est pas sur écoute.

— Sûrement pas.

Sans même répliquer, Arcady Iacolev alla s'installer au téléphone. Frank Cortese avait été précieux, maintenant, il risquait de l'entraîner dans sa chute.

Dans un premier temps, il allait regagner Cuba. Ce n'était pas l'idéal, mais ses liens avec Jirinovski pouvaient le protéger. Cela lui donnerait le temps de s'organiser. Et puis, il y aurait peut-être des élections présidentielles anticipées en Russie...

Il appela le manager de sa compagnie de charter, à Nassau. Des Bahamas à Las Vegas, il y avait environ sept heures de vol. Après une brève conversation, son visage se rembrunit et il se tourna vers Cortese :

— Le Grunman est en révision. Il ne sera opérationnel que demain matin. Nous pouvons rester vingt-quatre heures ici sans risques ?

Il aurait pu affréter un avion à Las Vegas, mais on retrouverait facilement sa trace et il ne le conduirait pas à Cuba. Avec le Grunman « jet stream » en crocodile vert et un plan de vol trafiqué, on perdrait sa trace.

— *No problem !* affirma Frank Cortese, péremptoire. OK. En attendant, j'ai un compte à régler avec l'enfoiré qui nous a baisés. Je peux prendre Pavel ?

Arcady Iacolev leva à peine la tête.

— Non, dit-il d'une voix coupante comme un rasoir. J'ai besoin de lui.

Frank Cortese n'eut pas le temps de protester.

Karla, qui avait écouté la conversation, annonça calmement.

— Prends Big Lou avec moi, ça suffira.

Le *Capo* n'insista pas, grinçant des dents intérieurement. Iacolev avait raison : poussé par la haine, il s'était conduit comme un

amateur.

* *

*

Malko était ravi. Le mal que Frank Cortese s'était donné pour les semer signifiait que le gangster se croyait à l'abri à Spanish Trail. Il allait donc s'y terrer quelque temps. Malko stoppa dans Buffalo Drive.

— Chris, restez-là, demanda-t-il, je vous renvoie Milton et la voiture. Il faut maintenir la surveillance. Moi, je vais demander du renfort à Langley.

Cinq minutes plus tard, Milton Brabeck le déposait devant le *Mirage* et repartait. Malko traversa les salles de jeu pour gagner les ascenseurs. Les femmes de ménage étaient en train de faire la suite. Il redescendit acheter des journaux. Le téléphone cellulaire qui lui avait sauvé la vie se mit à sonner.

— C'est moi, annonça Chris, Cortese vient de ressortir, avec la fille et le mec chauve. Ils se dirigent vers le « Strip ».

— OK, ne les lâchez pas.

Il prit son journal et gagna la galerie marchande pour acheter un cadeau à Alexandra. Le Motorola sonna à nouveau. La voix de Chris Jones tremblait d'excitation.

— Ces enfoirés viennent au *Mirage*, mais ils entrent par-derrière ! La zone de service ! Nous, on arrive par-devant. Vous êtes armé ?

— Non, avoua Malko.

— Où êtes-vous ?

— Dans la galerie marchande.

— Ne bougez pas. On arrive.

Il referma son téléphone, mal à l'aise. Que venait faire Frank Cortese au *Mirage* ? Avait-il découvert que Malko était toujours vivant ? Il s'intéressa à la vitrine Impulse, des fringues de folie, tout en surveillant les parages. Bien lui en prit. Il vit soudain surgir Karla. La jeune femme portait des lunettes noires, un pull moulant et un caleçon bariolé. Dans sa main gauche, elle tenait une pochette, ouverte.

Elle inspecta les ascenseurs, puis se dirigea vers la *shopping promenade* desservant les boutiques. Malko réfléchit rapidement. Il pouvait s'y enfoncer aussi, mais c'était une impasse. À droite, les *ball-rooms* fermés, à gauche d'autres boutiques et le chemin en plein air menant au bassin des dauphins. S'il se retrouvait coincé là, sans arme, il se ferait abattre comme un lapin... Précipitamment, il entra dans la boutique Impulse et se dissimula derrière un portant.

Karla passa. Il ressortit aussitôt, revenant vers le casino.

Chris et Milton allaient arriver par l'entrée principale. En contournant les machines à sous, le baccara et l'Atrium, il allait leur

tomber dans les bras.

* *

*

Arrivée à la hauteur des téléphones publics, voyant qu'il n'y avait plus de boutiques, Karla fit demi-tour en direction du casino. C'est alors qu'elle aperçut Malko loin devant elle, se perdant dans la foule. Elle hâta le pas. Cette foule compacte, mouvante, c'était le rêve pour abattre quelqu'un. Elle avait dans son sac un Smith & Wesson 40 à onze coups, une balle dans le canon. Les innombrables gardes de sécurité en uniforme ne l'intimidaient pas : leur seule arme était un walkie-talkie. Le temps que la police arrive, elle et Frank seraient loin... Elle sortit un tout petit walkie-talkie de son sac et annonça à mi-voix.

— Je l'ai repéré. Il longe le *Baccara Bar*, en direction du *front desk*. La réponse de Frank Cortese lui arriva aussitôt.

— Super ! On est au poker. On va le coincer.

La zone poker se trouvait à gauche de la grande entrée, à côté des toilettes et de l'entrée du *Théâtre Mirage*. Zone déserte car, cette semaine, le casino était *dark*(40). Frank avait pris, dans un sac de papier, un Cobray M11, pas très précis, mais balançant trente-deux cartouches en un temps record. Le plus petit des pistolets-mitrailleurs. À côté de lui, Big Lou avait son Browning hi-power à treize coups. Les deux hommes fendirent la foule en direction de l'Atrium. Les gens suivaient en gros le même itinéraire, dans les deux sens. De l'entrée principale, il serpentait entre l'Atrium et les tables de baccara, puis se divisait en deux branches : l'une allant vers les ascenseurs, l'autre vers les six restaurants du fond.

Les grosses lèvres de Frank Cortese se retroussèrent soudain en un rictus ravi et cruel. L'homme qu'il voulait abattre venait d'apparaître, au milieu de la foule dense. Il ne les avait pas vus. Vingt mètres derrière lui, Frank distingua la haute stature de Karla.

Dans quelques minutes, il n'y aurait plus de témoin à charge contre lui. Il donna un coup de coude à Big Lou.

— Tu as vu le *mother-fucker* ?

Après avoir tiré, ils n'auraient plus qu'à foncer le long de la réception pour gagner les garages.

* *

*

Malko aperçut en même temps Frank Cortese et Chris Jones, immobiles à côté de la petite fontaine ornant le hall d'entrée, à trente

mètres devant lui. Pas le temps de se servir du téléphone. Il se mit à courir et, heureusement, le gorille l'aperçut.

— Ils sont là ! cria Malko.

— Je les ai vus, annonça Milton, les yeux gris et froids, surgissant du *VIP Lounge*.

Avec la foule, ce n'était pas évident de tirer. Des centaines de personnes circulaient dans tous les sens...

Soudain, l'estomac de Malko se serra. Frank Cortese et son compagnon venaient de passer des cagoules !

Arme au poing, ils marchaient sur lui. Instinctivement, il plongea sur le sol, une fraction de seconde avant que Frank Cortese appuie sur la détente de son pistolet-mitrailleur.

La rafale balaya l'endroit où Malko se trouvait, fauchant plusieurs personnes, démolissant plusieurs machines à sous. Une femme tomba raide, frappée en pleine tête. Les deux gorilles n'hésitèrent pas.

Jambes écartées, les bras tendus, hurlant « FBI ! », ce qui passa inaperçu, ils ouvrirent le feu en même temps.

Frank Cortese était en train de remettre un chargeur dans son arme. Il n'acheva jamais son geste. Frappé par une demi-douzaine de projectiles, il vacilla, puis s'effondra sur le tapis rouge.

Touché à l'épaule, Big Lou se cacha d'un bond derrière une femme qu'il prit au collet, s'en servant comme d'un bouclier, le canon de son arme enfoncé dans son cou.

— Laissez-moi passer, hurla-t-il, ou je fais sauter la tête de cette connoise.

Des vigiles accouraient de tous les côtés, rugissant des ordres dans leurs walkies-talkies. Les clients s'enfuyaient. Seuls les joueurs de machines à sous ne bronchaient pas, continuant leur manège. Les yeux hors de la tête, grimaçant de douleur, Big Lou progressait vers le hall de la réception où les clients faisaient la queue pour s'inscrire. Chris Jones brandit sa carte Secret Service et hurla, à l'attention de Big Lou :

— *You won't make it ! Drop your gun !* (41)

— *Fuck you !* répliqua Big Lou.

Chris bondit jusqu'à Malko et lui tendit par le canon son arme de secours, un deux-pouces Colt. La pagaille était à son comble. On avait fermé les portes de verre pour empêcher les gens d'entrer et les vigiles faisaient refluer la foule hors de la zone dangereuse. Mais ceux qui faisaient la queue en face de la réception ne bougeaient pas.

L'otage, muette de terreur, se laissait traîner. Malko s'approcha, tandis que les gorilles attiraient l'attention du gangster. Épuisé, celui-ci s'appuya au mur.

Malko saisit l'occasion. À deux mètres, il visa la tête et appuya sur la détente. Big Lou sembla recevoir un coup de poing. Du sang jaillit de son nez et de ses oreilles. Le bras qui tenait le pistolet retomba. La

balle tirée par Malko lui avait traversé le crâne. Avec un hurlement, l'otage s'arracha à lui, fit deux pas et tomba, évanouie.

— *Duck !*(42)

Le cri de Milton Brabeck prit Malko au dépourvu. Il n'eut pas le temps de se poser de question. Chris Jones bondit et se jeta sur lui, le projetant à terre et restant allongé sur son dos. La protection pour les VIP, en cas de coup dur... Du coin de l'œil, Malko aperçut une femme qui avançait, un pistolet-mitrailleur à la main, le visage dissimulé derrière des lunettes noires. Karla avait récupéré l'arme de Frank Cortese.

— *Freeze !* hurla Milton, braquant sur elle son 357 Magnum.

Mais Karla ne voyait rien, n'entendait rien.

Confusément, elle savait que son avenir s'arrêtait là. Des années de prison dans un pays étranger avec, au mieux, la perspective de sortir quand elle serait une vieille dame, cela ne cadrait pas avec sa mentalité slave. Elle ne voulait qu'une chose : se venger, détruire le grain de sable qui avait cassé leur belle aventure.

Elle ouvrit le feu sur la masse de Chris Jones et de Malko allongée sur le sol. Hélas pour elle, Milton Brabeck l'avait précédée d'une fraction de seconde.

Frappée en pleine poitrine, la veine cave déchiquetée, le diaphragme pulvérisé et le poumon gauche en bouillie, Karla vit un voile noir passer devant ses yeux et eut l'impression qu'une grenade venait d'exploser au creux de sa poitrine.

La rafale des trente projectiles cribla l'aquarium géant qui surmontait la réception, plein de poissons tropicaux et de petits requins... Les glaces épaisses volèrent en éclats, projetant sur ceux qui faisaient la queue des poissons et de l'eau tiède. Une femme s'évanouit en hurlant, un petit requin secoué de soubresauts à dix centimètres d'elle...

Malko et Chris Jones se relevèrent, sonnés. Les employés de la réception appelaient frénétiquement la police. On jeta des draps habituellement utilisés pour couvrir les tables de jeu sur les corps de Karla et de Big Lou. Les vigiles grouillaient comme des cafards.

Un cercle de badauds entourait le corps de Frank « Teflon » Cortese, allongé sur le dos, le visage calme, dans une mare de sang. Depuis Bugsy Siegel, on n'avait pas vu cela à Las Vegas. Mais, dans les « pits », le jeu continuait.

Une nuée de policiers fit irruption dans le casino, aussitôt canalisés par la direction. La qualité des deux gorilles évita tout malentendu. Vingt minutes plus tard, il ne restait du drame que des taches de sang et d'eau et les débris de l'aquarium vide. Heureusement que le combat ne s'était pas déroulé en face de l'enceinte des tigres blancs de Siegfried & Roy... Malko revoyait le visage convulsé de

haine de Karla. Pourquoi s'était-elle acharnée à le tuer ? Elle aurait pu s'enfuir facilement, dans la confusion. Chris et Milton étaient repartis en planque devant l'entrée de Spanish Trail. Il remonta dans la suite pour prévenir Langley de ce dernier avatar. Il en avait par-dessus la tête de cette course. Vivement que les Russes prennent le relais...

* *

*

Arcady Iacolev, rivé à la télévision, sentait son cœur se rétrécir. En gros plan, le visage inanimé de Frank Cortese semblait le narguer. Il se tourna vers Pavel Dombass et lui dit d'une voix blanche.

— Je crois qu'on ne va pas s'en sortir.

Le Tchétchène ne répondit pas. Tout cela le dépassait. Il fallait encore tenir vingt-quatre heures, se répétait Iacolev.

Comme les minutes s'écoulaient sans apporter de nouvelles catastrophes, Arcady Iacolev se força à reprendre espoir. Le massacre du *Mirage* remontait à quatre heures. Si la police n'était pas encore là, c'est que cette planque était inconnue du FBI. Son Grunman décollerait le lendemain matin des Bahamas. Il pourrait filer dans l'après-midi.

* *

*

— Je ne veux pas de scandale, répéta Richard Baxter. Pas de FBI, pas de police locale. Les hommes de Eltsine sont en route. Ils arriveront demain matin. D'ici là, surveillez Iacolev. N'intervenez que s'il tente de se sauver. Mais *vous seul*.

C'était clair. Cette opération ressemblait à l'Irangate. Le Président était d'accord, mais il ne fallait surtout pas que le Congrès ou l'opinion publique sache que les Russes réglaient leurs comptes sur le territoire américain avec la bénédiction et l'aide de la CIA.

Chris Jones écoutait.

— J'ai une idée, dit-il, s'il faut agir en douceur.

Il fit part de son idée à Malko. C'était diabolique et sublimement efficace.

Oleg Fiodorov, conseiller spécial du Président Boris Eltsine, avec son costume sombre rayé, sa cravate, sa bouille ronde et fade d'apparatchik, ne collait vraiment pas avec Las Vegas. Il se retourna, présentant un homme de haute stature, au visage rougeaud.

— Général Grigori Tatianov, du MVD.

Le nouveau KGB aux ordres d'Eltsine. Malko écouta à peine les noms des trois autres hommes qui venaient de pénétrer dans sa suite. Tous trois appartenaient aux services de sécurité russes. Ils regardaient avidement le parquet de marbre, les baies donnant sur le désert, la décoration « flashy » et luxueuse. Tous vêtus de façon identique, ils venaient de débarquer à Mac Carran. Leur Yakolev 40 était tombé en panne à Paris et ils avaient continué sur le Concorde Air France jusqu'à New York, attrapant une correspondance pour Las Vegas, grâce au supersonique.

— Voulez-vous manger quelque chose ? proposa Malko.

— Où est Arcady Iacolev ? interrogea Oleg Fiodorov.

Il était visiblement pressé d'en finir... Malko le lui expliqua, précisant qu'il n'était pas question d'utiliser la police locale ou le FBI pour le récupérer. Le Russe semblait furieux. Malko ne fit ni une ni deux, composa la ligne directe de Richard Baxter et lui passa le conseiller de Boris Eltsine...

La conversation dura une bonne vingtaine de minutes et Fiodorov raccrocha, calmé, et annonça :

— Il nous envoie un avion, pour le retour. Que faisons-nous ? Je dois rendre compte au Président.

— Détendez-vous, dit Malko, cet hôtel ne manque pas de distractions. Il est impossible d'agir avant ce soir. Je vous ai réservé des chambres. Vous devez être fatigués.

Non, ils n'étaient pas fatigués. Ils voulaient Arcady Iacolev. Quand ils furent partis, Malko appela sur son téléphone cellulaire Chris et Milton, en planque à Spanish Trail.

— Rien à signaler, annonça Chris.

Malko rejoignit les Russes au *Kokomo's*, un des huit restaurants du *Mirage*. Ils s'étaient changés, mais pas en beaucoup plus gai. Ils défilaient entre les machines à sous, les yeux écarquillés de stupéfaction.

Seul le général du MVD baissait les siens, comme une religieuse devant une partouze. Il laissa tomber :

— Cet endroit est immoral.

Agacé, Malko répliqua :

— C'est une façon de voir les choses, général. Le communisme aussi était immoral...

Étant donné son âge, le général avait sûrement sa carte du Parti. La discussion s'arrêta là. À peine le repas terminé, ils remontèrent dans leur chambre.

— Rendez-vous à sept heures, devant les ascenseurs, dit Malko.

Le général Tatianov lui jeta un regard noir.

— Vous êtes certain qu'il ne peut pas nous échapper ?

— Certain.

* *

*

La nuit était tombée depuis une heure et Arcady Iacolev commençait à reprendre goût à la vie. Son Grunman allait se poser à Las Vegas dans moins d'une demi-heure, après un nouveau retard au décollage.

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées sans incident fâcheux, aussi reprenait-il espoir. Il avait d'autres raisons d'être optimiste. D'abord, il avait réglé son problème avec lui-même, concernant l'ultimatum de Jirinovski : il lui donnerait de l'argent par tranches de un milliard de dollars. C'était une cote mal taillée. Ensuite, la lecture des journaux et des documents qu'il recevait de Russie était hautement encourageante.

Des hommes comme Mikhaïl Malei, l'ancien patron du consortium militaro-industriel – vieux membre du Parti –, dégoûtés de Boris Eltsine, se rallieraient facilement à Jirinovski, si ce dernier avait des chances de gagner. Or, grâce à Iacolev, il en avait.

Les anciens apparatchiks qui gardaient une puissance considérable, il y en avait beaucoup. Ils pourraient former avec Jirinovski une alliance « rouge-brune », communistes et nationalistes, qui ramènerait l'heureux temps du communisme. Sans l'étiquette rouge, bien entendu, mais qui s'en souciait ?

L'important était de reprendre le pouvoir. Grâce aux milliards de dollars d'Arcady Iacolev, le balancier de l'Histoire pouvait revenir en arrière. L'ancien Parti, masqué, allait revenir aux affaires dans les fourgons du Parti libéral démocrate !

Le grondement d'un hélicoptère interrompit la réflexion de Iacolev. C'était courant à Las Vegas. Ce qui l'était moins c'est que l'appareil, au lieu de s'éloigner, semblait rester sur place.

Juste au-dessus de la maison ! Un flot d'adrénaline faillit faire exploser les artères d'Arcady Iacolev.

Il se figea, s'attendant à chaque seconde à voir des projecteurs s'allumer, à entendre les haut-parleurs du FBI lui ordonner de sortir. Mais rien ne se passait.

L'hélicoptère continuait son vol stationnaire au-dessus du toit. De plus en plus bas, lui sembla-t-il. Comme s'il allait se poser...

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Nerveux, il se leva et monta au premier.

* *

*

Le Bell se balançait à quelques mètres au-dessus du toit de tuiles roses. Son pilote, formé au Vietnam, en avait vu d'autres. Arrivé le matin même de Caroline du Nord, il appartenait à une unité de l'US Army qui prêtait souvent des éléments à la CIA pour des opérations paramilitaires. Un vieux copain de Chris Jones, qui s'était procuré l'hélico, un appareil équipé pour la lutte anti-incendie, avec un réservoir souple accroché sous son fuselage. Trois cents litres d'eau, plus maniable qu'un Canadair. Parfait pour des foyers isolés...

— On y va ! lança Chris Jones.

Le pilote appuya sur la manette libérant le contenu du réservoir. Les trois cents litres se déversèrent sur les tuiles roses, ruisselant ensuite le long des murs.

L'hélico commença à remonter. Se penchant par la porte ouverte, Chris Jones jeta un objet qui roula sur le toit, à l'instant où l'hélico se déportait brutalement sur la droite.

Rien ne se passa pendant une vingtaine de secondes.

Puis, un point lumineux s'alluma sur le toit, et, presque aussitôt, la belle maison rose disparut dans une véritable mer de flammes !

Au lieu de jeter de l'eau, l'hélicoptère l'avait arrosée d'essence dont le réservoir avait été préalablement rempli à Nellis Base, tout près de Las Vegas.

Les flammes jaillirent aussi haut que le faux volcan en face du *Mirage*. Mais là, c'était pour de vrai. Chris Jones eut un sourire satisfait.

— Chez moi, c'est comme ça qu'on chassait les lapins, dit-il, on les enfumait.

L'hélico se posa cent mètres plus loin, en bordure du golf. Chris Jones sauta à terre et l'engin redécolla aussitôt ; personne n'avait pu voir son manège et qui allait être assez vicieux pour imaginer qu'on arrose d'essence une maison ? En courant, Chris Jones rejoignit les trois voitures stoppées dans l'ombre de Vintage Court et déjà éclairées par les lueurs dansantes. Les cinq Russes regardaient le spectacle, médusés. Le général Tatianov donna une grande claque dans le dos de Chris Jones, avec un sourire ravi, et lui adressa une longue phrase traduite aussitôt par Malko.

— Il vous propose de venir travailler en Russie. Il dit que vous

avez de très bonnes idées.

Chris engagé par le KGB ? Le gorille en avait la chair de poule...

Les flammes se développaient et dans le lointain, on entendait déjà une sirène de pompiers. C'était impressionnant : la maison brûlait comme une torche.

Un homme barbu portant un attaché-case surgit du porche et traversa le jardin en courant, suivi d'un géant courbé en deux. Arcady Iacolev.

Les hommes du MVD jaillirent de la voiture – une Cadillac Limousine « Stretch » – et se ruèrent tous les cinq dans l'allée éclairée par les flammes, envahie par la fumée. Les sirènes de pompiers se faisaient de plus en plus stridentes. Arcady Iacolev aperçut les cinq hommes au dernier moment. Il se retourna vers le mur de flammes et cria quelque chose.

Pavel Dombass arracha un pistolet de sa ceinture, mais n'eut pas le temps de s'en servir. Un des hommes du MVD avait tiré tout en courant. Pavel Dombass s'effondra. Les détonations se perdirent dans le crépitement des flammes. Les cinq Russes se ruaient déjà sur Arcady Iacolev.

Ils le portèrent littéralement jusqu'à la voiture. Le général Tatianov s'empara de la valise métallique.

Les flammes avaient déjà rejoint le cadavre de Pavel Dombass. Malko, assis à côté de Milton Brabeck, se détourna, vit une barbe poivre et sel, un regard rempli de terreur. Arcady Iacolev ne se débattait même pas.

Comme il protestait, le poing énorme d'un des agents du MVD s'abattit sur sa bouche. Malko détourna la tête, écœuré. Un enlèvement en plein Las Vegas avec la complicité de la Maison Blanche...

— En avant, dépêchez-vous ! lança le général Tatianov. Nous allons à l'aéroport.

Malko se retourna. Chris Jones avait rejoint son véhicule. La somptueuse maison de Frank Cortese brûlait comme une botte de paille... Trois voitures de pompiers les croisèrent, lancées à toute vitesse.

D'autres convergeaient vers Spanish Trail. Au moindre souffle de vent, l'incendie risquait de se propager aux demeures voisines.

La Cadillac émergea dans Buffalo Road. Pâle comme un mort, Arcady Iacolev semblait sonné. Dans le rétroviseur, son regard rencontra celui de Malko. Il dit d'une voix plaintive, en russe :

— Je demande la protection des États-Unis. Ils vont me tuer, vous le savez.

Malko eut le courage de soutenir son regard.

— Je ne peux rien pour vous, avoua-t-il.

Le silence retomba. Personne n'avait envie de parler. Le Russe tourna la tête vers l'extérieur, regardant les lumières du « Strip ». Les gens qui marchaient dans la rue, les néons des casinos. Malko en eut la gorge serrée, tant il y avait de détresse dans le regard du Russe. Arcady Iacolev était sûrement une crapule sans scrupule, doublée d'un assassin, mais il se sentait toujours mal à l'aise face aux exigences glaciales et impitoyables de la raison d'État. Il avait hâte d'arriver à l'aéroport, d'être débarrassé de cette affaire.

La voiture s'arrêta à la barrière desservant le tarmac. À ce moment, Arcady Iacolev se pencha en avant.

— Mon avion privé vient d'arriver, dit-il, nous pouvons le prendre.

Il s'ensuivit une vive conversation entre lui et le général Tatianov. Ce dernier, finalement, se laissa conduire en face du Grunman dont on venait de faire le plein.

Laissant les autres dans la voiture, il escalada la passerelle et disparut à l'intérieur. Il reparut dix minutes plus tard, abasourdi.

— Ce salaud a mis du crocodile partout ! lança-t-il. Avec l'argent du peuple russe ! Du crocodile vert !

S'il avait été rouge, il aurait peut-être aimé...

Arcady Iacolev fut poussé hors de la Cadillac, hissé sur la passerelle. Oleg Fiodorov se tourna vers Malko et lui tendit la main.

— *Spasibo* ! Vous venez de rendre un très grand service au Président Eltsine. Il vous en sera reconnaissant. Je regrette de ne pas demeurer ici plus longtemps, mais j'ai hâte de rentrer à Moscou. *Das vidania*.

Malko crut qu'il allait ajouter « camarade »... Il regarda le groupe monter dans le Grunman. La porte se referma. Arcady Iacolev n'aurait pas un voyage facile.

Ils restèrent dans la voiture jusqu'à ce que le Grunman commence à rouler. Une dizaine de minutes plus tard, il décollait.

— Foutue histoire ! ronchonna Chris Jones. Je n'aime pas ces clients-là...

Le Falcon 90 envoyé par Langley décolla à son tour, à vide. Malko et les gorilles reprirent la route de Las Vegas, en proie à des sentiments variés.

* *

*

Le scintillement de Las Vegas avait fait place au noir sidéral du désert. Les cinq Russes admiraient, béats, la décoration inouïe du Grunman. Arcady Iacolev semblait dormir. Soudain, le général Tatianov vint s'asseoir sur le siège voisin du sien, et posa sur ses genoux la mallette confisquée à Iacolev.

— Arcady Alexandrovitch, dit-il d'un ton menaçant, veux-tu ouvrir ceci gentiment ou dois-je me montrer persuasif ?

Les trois gorilles observaient le prisonnier avec l'air gourmand de labradors se préparant à dévorer un lièvre. Sans que son expression change, Arcady Iacolev prit la mallette d'un geste las et la posa sur ses genoux.

— Je vais l'ouvrir, dit-il.

Il fit tourner les mollettes du système de sécurité, puis posa les pouces sur les deux poussoirs, les enfonçant en même temps. Les deux targettes verticales se relevèrent avec un claquement sec.

— Alors qu'est-ce que tu attends ? lança avec impatience le général.

Les yeux fermés, Arcady Iacolev rêvait qu'il se trouvait dans sa datcha, au cœur de la forêt. Il entendait les clochettes des chevaux tirant son traîneau. Bientôt, il arriverait chez lui où un grand feu de bois brûlait dans l'âtre.

Sans ouvrir les yeux, il souleva le couvercle de la mallette. Le général Tatianov eut le temps d'en apercevoir le contenu puis ce fut comme si Arcady Iacolev avait ouvert la porte de l'enfer. « Oubliant » de neutraliser le système de sécurité.

* *

*

Le contrôleur radar de la tour de contrôle de Las Vegas vit soudain l'écho radar du Grunman disparaître de son écran. Croyant à un dysfonctionnement, il essaya de le retrouver. En vain. Il alerta immédiatement les services de sécurité, essayant de contacter l'appareil par radio sur plusieurs fréquences.

Il ne reçut aucune réponse. Trois minutes plus tard, le-téléphone sonna sur sa console.

— Des gens à Boulder Dam ont aperçu une boule de feu dans le ciel, au-dessus de Rainbow Gardens, annonça-t-on. On dirait qu'il y a eu un accident.

Rainbow Gardens était en Arizona. Il appela la National Guard d'Arizona, sans illusion.

* *

*

Les débris du Grunman étaient éparpillés sur plusieurs kilomètres. Malko avait mis plus de trois heures, à partir de Las Vegas, pour les atteindre. Une patrouille de la National Guard arizonienne veillait sur les lieux. Des bâches noires recouvraient des débris humains

méconnaissables. Le Grunman avait explosé en plein ciel.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Chris Jones à un garde.

L'autre hocha la tête.

— On ne le saura probablement jamais. Il a explosé en plein vol. Ils n'ont pas eu le temps d'avoir peur.

Malko, lui, avait compris. Arcady Iacolev avait préféré se suicider, il ignorait comment. Il y en avait un qui avait eu le temps d'avoir peur. Sa longue cavale se terminait ici, au cœur du désert américain. Il regarda les papiers qui volaient de tous côtés et en ramassa un morceau, à demi-brûlé. Quelques mots étaient encore lisibles. « Le porteur de ce document est autorisé à avoir accès au coffre numéro... »

Il laissa tomber le papier qui fut aussitôt emporté par le vent violent. Il pensait au Trésor de la Sierra Madre. À la poudre d'or, qui, après avoir fait s'entretuer les meilleurs amis du monde, est emportée par le vent du désert.

Boris Eltsine ne récupérerait pas les milliards de dollars dont il avait tellement besoin, mais peut-être que, privé de subsides. Vladimir Jirinovski ne deviendrait pas l'Hitler du XXI^e siècle.

Le formidable trésor dérobé par Arcady Iacolev ne servirait qu'à engraisser des banquiers.

-
- 1 Siège du KGB.
 - 2 Mandataires.
 - 3 Thé.
 - 4 Géorgien.
 - 5 La Milice.
 - 6 Les « Chemises spéciales ».
 - 7 La plage de sept miles.
 - 8 Variété de dinosaure particulièrement féroce.
 - 9 Ne déconnez pas !
 - 10 Le Japonais.
 - 11 Monsieur ! Monsieur !
 - 12 Voir S.A.S no 113. *Les Trompettes de Jéricho*.
 - 13 Parti communiste d'Union soviétique.
 - 14 Contre-espionnage russe, successeur du Deuxième Directorate du KGB.
 - 15 Chambre basse du Parlement Russe.
 - 16 Drugs Enforcement Administration.
 - 17 Sur le coup.
 - 18 Certificates of Deposit.
 - 19 Lotissement de Safe Haven. Suivez la flèche.
 - 20 Vous êtes si gentil !
 - 21 Vous y allez et vous liquidez ce fils de pute, OK ?
 - 22 Sorte de crêpes.
 - 23 Sirop d'érable.
 - 24 Ne bouge plus !
 - 25 Technical Division.
 - 26 Gros nénés.
 - 27 Jack avait faim aujourd'hui.
 - 28 Tu le butes. Discrètement.
 - 29 Ne vous en faites pas, patron. Je m'en occupe.
 - 30 Salope blanche.
 - 31 Technical Division.
 - 32 Prêteur sur gages.
 - 33 L'avenue des casinos populaires, down-town Las Vegas.
 - 34 Attention ! En ce moment, vous pouvez gagner double.
 - 35 Vous n'avez pas eu de chance.
 - 36 Foutez le camp.
 - 37 Verrouille serré cet enculé !
 - 38 Vous ne plaisantez pas ?
 - 39 Je jouis.
 - 40 Sans spectacle.
 - 41 Vous n'y arriverez pas. Laissez tomber votre arme.
 - 42 Planquez-vous.